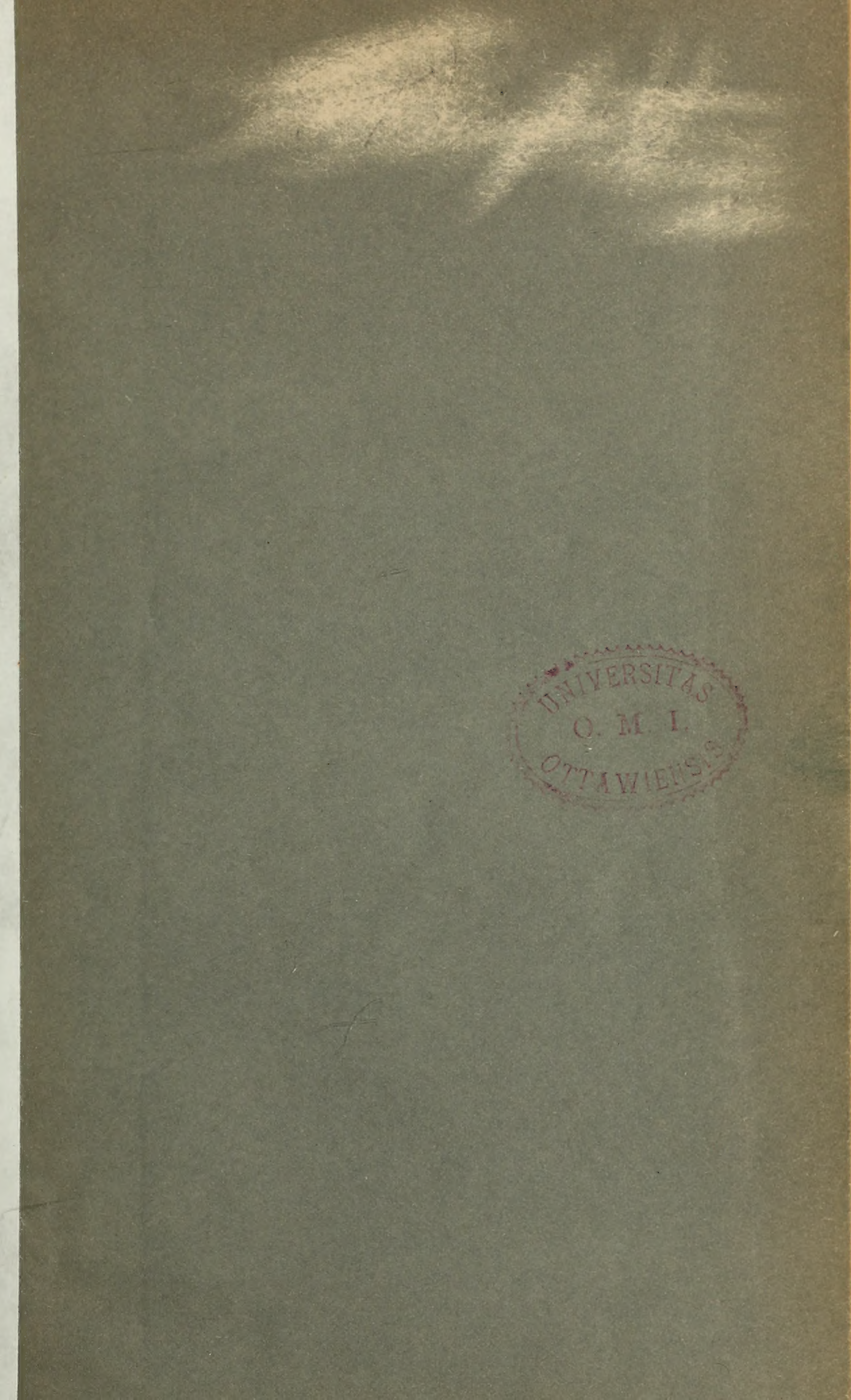
Bibliothèque de Philosophie Contemporaine





LES MENSONGES DU CARACTÈRE

AUTRES OUVRAGES DE M. FR. PAULHAN

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

(BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE)

L'activité mentale et les éléments de l'esprit, 1 vol. in-8. 10 fr. »

Les types intellectuels, esprits logiques et esprits faux, 1 vol. in-8 . . . . 7 fr. 50

Les caractères, 2e édition, augmentée d'une préface nouvelle, 1 vol. in-8. . . . . 5 fr. »

La fonction de la mémoire et le souvenir affectif, 1 vol. in-16 . . . . 2 fr. 50

Psychologie de l'invention, 1 vol. in-16 . . . . 2 fr. 50

Les phénomènes affectifs et les lois de leur apparition, *Essai de psychologie générale,* 2e édition, 1 vol. in-16 . 2 fr. 50

Joseph de Maistre et sa philosophie, 1 vol. in-16 . . . . 2 fr. 50

Analystes et esprits synthétiques, 1 vol. in-16 . . . . . 2 fr. 50

La physiologie de l'esprit, 5e édition, refondue, 1 vol. in-32 de la *Bibliothèque utile.* Br. : 60 c.; cart. . . . . . . 1 fr. »

Le nouveau mysticisme, 1 vol. in-16 . . . . 2 fr. 50

La volonté, 1 vol. in-18 (O. Doin, éditeur). . . . . . . 4 fr. »

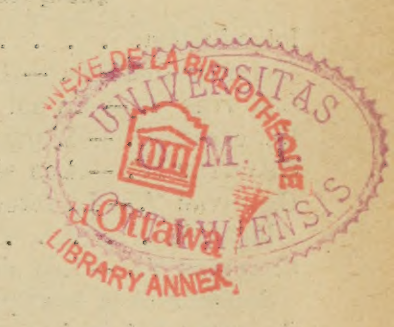
LES

MENSONGES

DU CARACTÈRE

PAR

FR. PAULHAN



PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
—
1905



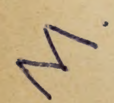


TABLE DES MATIÈRES

LES MENSONGES DU CARACTÈRE

INTRODUCTION

I

Rien n'est sincère en nous. Du moins, rien n'y est tout à fait sincère. Il n'est pas un de nos sentiments que nous puissions manifester sans hypocrisie ou sans restriction, pas une de nos croyances que nous puissions affirmer sans quelques réserves ou sans mensonge plus ou moins conscient. Il n'est aucune partie de notre âme qui ne soit discutée, combattue, niée par une autre, aucune que quelque opposition extérieure ne fausse ou n'empêche de se traduire pleinement. Toutes ces luttes, ces erreurs, ces simulations ou ces dissimulations, l'homme ne sait pas toujours les apercevoir, mais instinctivement ou volontairement il sait, en bien des cas, les utiliser. Il profite de ses faiblesses et, de ce qui doit le perdre, il se fait un moyen de salut. Ses erreurs lui sont parfois une occasion de s'approcher de la vérité et ses défauts un moyen de se fortifier le caractère, de s'élever moralement. Tout au moins il s'établit un singulier équilibre entre des forces qui se combattent et se heurtent sans cesse,

et un instinct parfois aveugle combine les événements de manière à permettre la continuation d'une existence ainsi troublée.

Je ne me propose point d'étudier ici toutes les manifestations de cet instinct, ni toutes les simulations psychiques. Je voudrais examiner seulement les mensonges du caractère.

II

L'organisation du caractère, son développement et sa fixation produisent certaines simulations psychologiques, tout à fait analogues aux faits de mimétisme étudiés par les naturalistes. Le caractère y prend des apparences trompeuses, qui donnent le change sur sa vraie nature, et la confusion qui s'établit tourne, en principe, au profit de l'individu ou de la société, sinon des deux à la fois. L'homme a souvent intérêt à ce que son caractère véritable n'apparaisse pas. Il simule alors, volontairement et consciemment, ou par instinct et sans bien s'en rendre compte, des qualités, des défauts qui lui sont étrangers ou qu'il ne possède qu'à un faible degré. Et comme il a parfois intérêt aussi à ne pas très bien voir ce que sont réellement les autres, comme la société ne peut guère subsister qu'à la faveur d'une immense quantité d'erreurs, de duperies, d'illusions et de mensonges, les méprises viennent se joindre aux simulations pour former un ensemble de discordances utiles intéressant et vaste.

Certaines simulations sont couramment reconnues. Ce sont surtout les plus volontaires, et, pour cette raison, les plus accidentelles, celles qui forment le moins un système permanent.

On sait depuis longtemps que les poltrons affectent parfois des allures provocantes pour cacher leur peu de bravoure en détournant les autres de chercher l'occasion de le constater. Ceci est à demi volontaire, à demi instinctif, plus ou moins voulu selon les cas, et peut se manifester avec suite ou bien ne se produire qu'en certaines circonstances. Si nous tâchons d'établir sommairement la série des phénomènes de même ordre, nous descendons d'un côté vers l'hypocrisie passagère et accidentelle, de l'autre, nous remontons vers la simulation constante et involontaire. Là, nous rencontrons par exemple, le mensonge de l'avare qui exceptionnellement, pour plaire à quelqu'un ou pour l'éblouir, se vantera d'un trait de générosité imaginaire. Ici nous trouverons la dissimulation de l'homme à la sensibilité très vive qui en retiendra constamment l'expression. Il se donnera d'une manière permanente, sans le vouloir expressément et même sans le savoir, des apparences d'indifférence et de froideur, et peut-être se croira-t-il lui-même indifférent et froid. On imagine facilement la série des intermédiaires qui s'échelonnent entre ces extrêmes, mais c'est surtout des simulations prolongées et durables que je m'occuperai dans ce travail.

La simulation se présente sous deux formes principales, symétriquement opposées, l'une plutôt négative, l'autre plutôt positive, mais qui sont en somme, l'une et l'autre, positives et négatives à la fois. Dans la première, une tendance exubérante et qui pourrait être dangereuse est compensée par une forte inhibition qui la dissimule. Cette inhibition ne laisse guère se manifester que des apparences qui cachent la qualité dangereuse. Dans la seconde au contraire, il s'établit une contrefaçon active d'une

tendance qui, en réalité, n'existe pas ou n'existe guère. Les uns refoulent leur sensibilité, les autres affectent des sentiments qu'ils n'ont pas. Il y a surtout dissimulation dans le premier cas, simulation dans le second, mais ceci n'a rien d'absolu. Dissimuler un défaut, c'est simuler la qualité opposée, et simuler une qualité, c'est dissimuler soit le défaut correspondant, soit un état neutre éloigné de la qualité comme du défaut.

Ces deux formes ont des caractères et des utilités différentes. La première est surtout défensive, la seconde plutôt agressive (en prenant le mot dans un sens très général). Toutefois, ceci non plus n'est pas absolu. Les airs de bravade que prend un poltron indiquent plutôt l'envie de ne pas être attaqué, que le désir d'attaquer soi-même. Elles se ramènent, d'ailleurs, au fond à la même formule générale.

III

Nous retrouvons partout, en tout cela, le jeu des grandes lois psychologiques. L'association systématique est, sous des formes diverses, au fond de toutes ces simulations. Elle les dirige et leur donne un sens. Il s'agit, dans tous les cas, de dissimuler une faiblesse ou de simuler une force. En fait, ici comme partout, il se produit parfois des erreurs, des déviations dues au jeu spontané et incohérent des éléments psychiques. Il peut arriver que l'association systématique manque d'ampleur et de rectitude, que la finalité reste très imparfaite, qu'elle avorte ou qu'elle dévie. La simulation, au lieu d'être une sauvegarde, peut

devenir un danger. Les intérêts d'un système psychique ou de quelques éléments sont en ce cas spécialement sauvegardés et la vie de l'ensemble peut en souffrir. Telle susceptibilité aura été mise à l'abri par une simulation qui fera tort à l'ensemble de l'âme.

L'inhibition est très visible aussi dans la dissimulation dont elle constitue un élément évidemment essentiel. Et de sa combinaison avec l'association systématique résulte très fréquemment, selon le mode que j'ai étudié ailleurs, une association par contraste bien nette. Elle se manifeste par l'opposition des apparences du caractère et de la nature réelle, et c'est bien cette opposition qui détermine ici la naissance des phénomènes en contraste.

Il faut distinguer, encore que cette distinction ne puisse être très précise, les simulations sociales et les simulations individuelles. Les premières ont surtout pour but plus ou moins conscient la continuation ou le développement de la vie sociale, les autres se rapportent plutôt à la défense de l'individu. Sans doute, il y a toujours quelque chose d'individuel dans les unes et quelque chose de social dans les autres, mais prises dans leur ensemble les simulations surtout psychologiques se distinguent assez bien des simulations sociales. Elles sont tout d'abord moins uniformes, plus variées selon les individus. Je ne désire, pour le moment, m'occuper que des simulations psychologiques. Je laisserai donc de côté l'étude spéciale de la politesse et de la morale, par exemple, qui sont les deux grandes causes et les deux grandes collections de simulations sociales. Tout au plus devrai-je les mentionner çà et là, ou les examiner parfois par leurs côtés psychologiques surtout.

J'étudierai d'abord les simulations négatives : la fausse impas-

sibilité, ensuite les simulations positives : la fausse sensibilité. Ces deux grandes simulations prennent des formes très nuancées, plus ou moins générales, plus ou moins spécialisées. De plus, elles peuvent se combiner et se compliquer en des formes diverses. C'est par l'étude de quelques-unes de ces simulations particulières que se terminera ce travail. Il ne restera plus qu'à en indiquer, pour conclure, les conséquences au point de vue de la psychologie générale et aussi au point de vue de la philosophie synthétique. Car nous aurons l'occasion de voir comment les mensonges du caractère, par leur fréquence et par leur signification, se rattachent à certains faits d'ordre très général, et en particulier à une simulation psychique universelle, sur lesquels je compte donner ailleurs quelques vues d'ensemble (1).

(1) Les simulations, qui ont souvent attiré l'attention des moralistes, n'ont pas beaucoup retenu celle des philosophes et des psychologues. A part le livre bien connu de M. Max Nordau, *les Mensonges conventionnels de notre civilisation*, fait d'ailleurs à un tout autre point de vue que le mien, je ne vois guère à signaler que de rares ouvrages dont le sujet se rapproche de celui que j 'aborde ici. Ils me sont d'ailleurs parvenus quand mon travail était très avancé ou complètement fini et pendant ou après la publication des articles de la *Revue philosophique* (1901-1903), où j'en ai donné le premier exposé. Dans deux ouvrages fort intéressants, *le Bovarysme* et *la Fiction universelle,* M. J. de Gaultier a étudié avec finesse le pouvoir qu'a l'homme de se tromper sur lui-même, de se percevoir autre qu'il n'est, et il en tire des conclusions philosophiques tendant vers l'idéalisme subjectif. Tout en différant d'avis sur des points essentiels, nous arrivons d'une manière indépendante, M. J. de Gaultier et moi, à des vues générales qui s'accordent à certains égards. J'ai d'ailleurs rendu compte de ces deux livres dans la *Revue philosophique* (1903 et 1904). Je dois mentionner encore une étude générale sur la simulation et ses rapports avec la lutte pour la vie, mise en tête de son volume *Simulation de la locura* (Buenos-Aires, 1903) par le docteur Jose Ingegnieros, et aussi, à un autre point de vue, *Le Finzione dell'Anima, Saggo di Etica pedagogica* (Bari 1905), de M. Giovanni Marchesini.

PREMIÈRE PARTIE

LES FAUX IMPASSIBLES

CHAPITRE PREMIER

La Fausse Impassibilité

§ I

Lorsque nous remarquons chez une personne des apparences qui paraissent révéler l'existence, à un degré assez élevé, d'une qualité ou d'un défaut, nous ne devons pas en conclure qu'elle présente cette qualité ou ce défaut, mais seulement qu'elle n'est pas, à cet égard, une indifférente. Si elle n'a pas la qualité qu'elle montre, elle a probablement, avec une certaine intensité, la qualité directement opposée. Un indice particulier très significatif à cet égard, c'est l'attention avec laquelle une personne relève elle-même les signes de tel ou tel trait de caractère. Quelqu'un qui parle toujours de l'avarice est probablement un prodigue, à moins qu'il ne soit un avare, ou qu'il ne simule l'une de ces manières d'être.

Et si quelqu'un nous paraît spécialement froid, hautain, impassible, il y a des chances pour qu'il le soit réellement,

il y a bien des chances aussi pour qu'il soit, au contraire, extrêmement impressionnable. Très probablement il ne sera pas vraiment équilibré, mais il se peut fort bien qu'il se montre à la fois très impressionnable sur plusieurs points et très indifférent sur d'autres.

La fausse impassibilité est une apparence trompeuse qui aide au développement ou à la conservation paisible de la vie. Elle sert de défense au moi. L'esprit se préserve par elle de certaines attaques en évitant d'en suggérer l'idée, en faisant croire qu'elles seraient inutiles à ceux qui seraient tentés de les entreprendre. Il se défend aussi contre soi, en prenant vis-à-vis de lui-même, avec une égale efficacité, l'attitude qu'il emploie avec les autres. Il prévient ainsi le développement de certaines pensées, de certains sentiments dont il aurait à souffrir; il arrête bien des impressions pénibles, parce qu'il s'est suggéré qu'il ne les éprouverait pas, parce qu'ils ne rentrent pas dans le moule qu'il s'est imposé.

Pour préciser la manœuvre du faux impassible, je rappellerai une anecdote concernant Mérimée et rapportée par Taine. Elle est bien connue et j'ai eu moi-même l'occasion de la citer ailleurs. Du reste, elle prête à la discussion et Taine l'a peut-être un peu trop simplement interprétée, comme d'autres ont trop simplement rejeté ses conclusions. « La sensibilité, chez lui, dit Taine, était domptée jusqu'à paraître absente; non qu'elle le fût, tout au contraire, mais il y a des chevaux de race si bien matés par leur maître, qu'une fois sous sa main, ils ne se permettent plus un soubresaut. Il faut dire que le dressage avait commencé de bonne heure. A dix ou onze ans, je crois, ayant

commis quelque faute, il fut grondé très sévèrement et renvoyé du salon ; pleurant, bouleversé, il venait de fermer la porte, lorsqu'il entendit rire ; quelqu'un disait : « Le pauvre enfant, il nous « croit bien en colère ! » L'idée d'être dupe le révolta, il se jura de réprimer une sensibilité si humiliante, et tint parole, Μέμνησο ἀπιστεῖν (souviens-toi d'être en défiance), telle fut sa devise. Être en garde contre l'expansion, l'entraînement et l'enthousiasme, ne jamais se livrer tout entier, réserver une partie de soi-même, n'être dupe ni d'autrui ni de soi, agir et écrire comme en la présence d'un spectateur indifférent et railleur, être soi-même ce spectateur, voilà le trait de plus en plus fort qui s'est gravé dans son caractère, pour laisser une empreinte dans toutes les parties de sa vie, de son œuvre, de son talent (1). »

Il ne faudrait pas accorder trop d'importance aux impressions analogues à celle qui aurait provoqué chez Mérimée la compression instinctive ou volontaire de la sensibilité expansive. Elles me paraissent plutôt préciser et hâter un développement qu'elles ne déterminent pas et qu'elles ne transforment pas complètement, elles indiquent un tournant dans une voie qu'elles n'ont pas tracée. C'est seulement sur un terrain bien préparé que de pareilles semences peuvent produire une telle moisson. Peut-être cependant une impression de froissement comme celle qu'éprouva Mérimée peut-elle commencer le mouvement de transformation du caractère et son passage de l'expansion à la retenue, mais sans doute les circonstances de la vie l'auraient tôt ou tard rendu nécessaire. Cela doit varier nécessairement

(1) Taine. Étude sur Mérimée, publiée en tête des *Lettres à une inconnue*, t. I. p. 2, 3.

selon les cas, selon la nature des impressions, selon l'esprit qui les reçoit.

Il est assez difficile de saisir les premiers rudiments de la fausse impassibilité et d'en suivre de près les progrès. Les conditions d'observation qui permettraient cette étude ne se rencontrent pas très souvent. Ce qui paraît hors de doute c'est que ce caractère va se développant par degrés, en général, quelles que soient les dispositions innées, qui le préparent, ou même le constituent déjà. La simulation de l'indifférence peut se produire chez les enfants, il ne me semble pas qu'elle soit, chez eux, très commune, très forte ni très suivie. Les vieillards ont plus de réserve et d'indifférence apparente que les jeunes gens. Et il est en vérité bien naturel que les mille froissements de la vie, d'une part, et, de l'autre, les nécessités de l'existence, les injonctions mieux écoutées de la politesse et des convenances viennent peu à peu restreindre l'expression spontanée de nos désirs, de nos joies et de nos peines.

Dans cette vie, en effet, chacun de nos désirs heurte quelque désir, chacun de nos sentiments froisse toujours quelque sentiment chez ceux qui nous entourent. A des degrés variables, chaque expression d'une émotion et d'une croyance est toujours sur quelque point une sorte de provocation, un acte d'hostilité envers eux. Sans doute par certains côtés, nos idées et nos sentiments confirment et peuvent aider les idées et les sentiments d'autrui, mais toujours aussi par d'autres côtés ils les nient et les combattent. Aussi l'intérêt général, la nécessité de faire subsister le monde social où nous vivons, qui nous soutient et qui nous déforme, avec lequel nous ne pouvons être réellement ce que

nous sommes et sans lequel nous ne pourrions exister, exigent-ils que nous ne laissions apparaître de notre nature que ce qui peut s'adapter aux manifestations d'autrui. Les mille hypocrisies de la politesse et de la morale en général n'ont pas d'autre but que de nous diriger en ce sens. Et notre intérêt même nous commande directement et indirectement de dissimuler des impressions ou des opinions qui ne nous attireraient que des froissements inconscients ou des inimitiés voulues, à moins que nous ne soyons assez forts pour les faire triompher si nous ne craignons pas trop les luttes et les heurts. Encore ceci ne s'obtient-il guère sans toute une autre série de simulations et de dissimulations dans le détail desquelles je n'ai point à entrer ici.

La vie doit ainsi tendre à produire constamment dans les circonstances normales la retenue et la dissimulation. La création du faux impassible ne serait qu'une sorte d'exagération, d'un fait très normal et très général, due précisément aux réactions d'une sensibilité particulièrement vive et susceptible. Ne confondons point toutefois des faits qui, sous des apparences semblables, sont parfois très différents. Souvent, chez les vieillards, l'indifférence n'est pas feinte, elle est bien réelle. La sensibilité est émoussée. Il n'existe nullement alors entre les sentiments réels et les sentiments apparents cette discordance nette, cette vive opposition que nous montre le faux impassible. Les allures générales ne sont pas non plus les mêmes. La prudence donnée par l'âge recouvre un équilibre plus stable, une systématisation plus étroite et plus parfaite des différentes tendances, non le contraste heurté des faux impassibles. Les traits de caractère qui l'accom-

pagnent ne sont pas non plus ceux que produit la fausse impassibilité : l'ironie hautaine, le dédain voulu, la timidité fière.

Cependant des ressemblances profondes rapprochent encore les deux états. Le faux impassible tend jusqu'à un certain point à devenir réellement indifférent. Par la volonté, l'entraînement, l'habitude, il peut arriver à se rapprocher de l'état du vieillard. La dissimulation tend à cesser parce que le caractère simulé tend à devenir réel. C'est un fait que nous aurons l'occasion de rencontrer encore.

§ II

Les faits semblables à celui qu'a rapporté Taine et que je viens de rappeler ne sont pas très rares. L'alliance d'une sensibilité très vive et d'une froideur apparente est peut-être une des plus fréquentes associations de traits de caractère. J'ai pu l'observer moi-même assez souvent. Outre les raisons sociales que je rappelais tout à l'heure et qui l'imposent, il en est d'individuelles qui se combinent aux premières et qui se font continuellement sentir. La dissimulation de notre sensibilité, surtout lorsqu'elle est très vive, est éminemment favorable et peut être nécessaire à l'équilibre de l'esprit. Chacune de nos affections est, au point de vue de notre défense personnelle, une faiblesse. Elle indique à l'ennemi un point vulnérable, d'autant plus vulnérable que l'impressionnabilité est plus développée. En même temps qu'une faiblesse pour nous, elle est une menace pour les autres dont elle tend à contrarier, directement ou indirecte-

ment, et à des degrés très variables, l'activité propre. Il est tout naturel que, sachant par une expérience pénible à quoi l'exposent la montre de ses sentiments et la liberté de son expansion, l'homme impressionnable s'efforce de masquer ce qu'il ressent et surveille attentivement l'expression de sentiments qui deviendraient pour lui une cause continuelle de froissements et de blessures.

Aussi peut-on voir, comme je l'ai constaté, des personnes d'une impressionnabilité exagérée passer pour des impassibles aux yeux de ceux qui ne les connaissent que superficiellement. Il y a chez elles une combinaison très simple d'association systématique et d'inhibition, et la partie de cette inhibition qui porte sur les manifestations extérieures des sentiments peut atteindre un assez haut degré de perfection. Non seulement l'expansion volontaire par la parole est restreinte ou supprimée, mais aussi les gestes et les petits mouvements des sourcils, des lèvres, des yeux qui traduiraient l'état intérieur. Et non seulement ces expressions sont supprimées, mais il se produit aussi, par contraste, l'expression trompeuse de sentiments opposés à ceux qui sont réellement en jeu. Conserver une mine ironique, une figure bienveillante pendant qu'on souffre ou qu'on s'indigne, c'est une exagération de la fausse impassibilité qui se voit encore assez fréquemment.

Elle produit un type nouveau. Il faut bien toutefois indiquer comment les types que nous pouvons entrevoir de ce côté se rattachent à celui qui est plus spécialement le sujet de cette étude. L'impassibilité feinte est un moyen de nous garantir contre les fâcheuses conséquences de notre impressionnabilité,

ce n'est pas le seul. Si nous pouvons préserver l'intimité de notre moi des froissements de la vie en affectant une impassibilité qui n'en découvre pas les points sensibles et faibles, nous arriverons au même but en simulant des qualités opposées à celles qui sont réellement les nôtres, en feignant de fausses faiblesses, en dissimulant les vraies sous l'apparence de la force. Nous pouvons éviter, par exemple, les blessures de l'amour-propre, soit en paraissant n'en avoir aucun, soit en affectant un orgueil qui nous met au-dessus des atteintes, soit en simulant une excessive humilité (parfois ces deux manières se confondent : l'humilité de Fénelon peut passer pour très orgueilleuse). Nous pouvons encore faire paraître un désir de perfectionnement qui nous fait accepter avec joie et examiner avec soin les moindres critiques. Selon la mentalité de chacun, ces différentes défenses et bien d'autres peuvent se substituer les unes aux autres ou se combiner. La dissimulation et la simulation sont ainsi constamment liées.

CHAPITRE II

Les caractères secondaires du Faux impassible.

§ I

La fausse impassibilité s'associe en général avec certains traits de caractère sans que les corrélations qui s'établissent ainsi aient rien d'absolu. Les résultantes mentales s'obtiennent, au moins dans bien des cas, par des combinaisons diverses d'éléments assez variés, et l'équilibre moral peut résulter d'oppositions et d'associations bien différentes. Toutefois, quelques rencontres de traits de caractère se réalisent assez souvent, et nous trouvons ainsi que certaines qualités, certains défauts, certaines manières de sentir ou de penser se joignent assez communément à la fausse impassibilité. Elles tendent à la produire ou sont produites par elles, ou bien elles la renforcent et sont fortifiées par elle et la modifient en se transformant d'une manière appréciable et plus ou moins régulière.

Un trait qui frappe souvent chez le faux impassible, c'est la prédominance ou tout au moins l'importance considérable de la vie intérieure. Cette prédominance implique déjà une forme psychique très étroitement liée à la fausse impassibilité : la fré-

quence et la netteté de l'inhibition. Si penser c'est, comme on l'a dit, se retenir de parler ou d'agir, se complaire dans ses pensées, c'est se complaire dans l'inhibition de ses tendances actives, et nous voyons combien la prédominance de la vie intérieure doit se rattacher étroitement à la fausse impassibilité.

Et en effet, les faux impassibles n'ont généralement rien du tempérament actif, débordant, entreprenant. Il s'agit, bien entendu, de ceux chez qui la fausse impassibilité est un caractère à peu près constant, car il peut toujours arriver à un actif et même à un simple impulsif, sous l'empire de quelque sentiment pressant, de dissimuler une émotion, de se contraindre à paraître, en un cas donné, indifférent. Mais le plus souvent c'est par d'autres moyens que les actifs se préservent. Ils évitent ou ils pansent les blessures faites à leurs sentiments, soit par des simulations positives, soit par la distraction, l'activité exagérée ; ils s'empêchent d'y penser. Le chemin est différent, le but reste le même.

La prédominance de la vie intérieure des sentiments est encore favorable, sinon nécessaire, à la formation de la fausse impassibilité en ce que, chez les esprits qui ne sont pas hautement intellectuels, la prédominance de la vie intérieure implique en général une assez grande sensibilité des tendances, une certaine habitude de sentir beaucoup, assez vivement et assez facilement. Pour que l'individu se complaise en lui-même, il faut bien qu'il y trouve de quoi s'intéresser. D'autre part, la vie intérieure implique communément des tendances plus ou moins marquées à l'observation, à la délectation prolongée, et comme à la rumination des états de l'âme, à l'analyse, à l'examen et à

la critique qui se rattachent directement aux habitudes d'inhibition, les favorisent ou en dépendent et sont utiles à l'arrêt général des manifestations du sentiment. Sans la première de ces conditions, c'est un type d'équilibré ou de véritable indifférent qui se réaliserait, et sans la seconde ce serait le type du sentimental expansif et enthousiaste. Ces deux conditions se combinent d'ailleurs en proportions très variables selon les individus, et à chaque combinaison correspond une forme un peu différente du type. Il semble bien que chez Mérimée le sens et l'habitude de la critique l'emportent encore sur la vivacité de l'impression et la force du sentiment. Chez d'autres, c'est le contraire, et la tendance vers l'apparente impassibilité provient plutôt du heurt direct des tendances par la réalité extérieure que de l'analyse opérée à l'intérieur de l'esprit par le patient.

§ II

L'impressionnabilité très vive est la cause directe de la fausse impassibilité et tend à provoquer des réactions qui la dissimulent et, dans une certaine proportion, la diminuent. Elle s'accompagne assez souvent, quand le type du faux impassible s'est constitué, d'une susceptibilité marquée. Cette susceptibilité paraît être une combinaison de la sensibilité et de l'amour-propre. Or l'amour-propre est assez souvent impliqué (quoique cela ne soit point tout à fait nécessaire) par l'importance ou la prédominance de la vie intérieure. Certaines formes d'amour-propre sont, en effet, très aptes à nous donner le goût d'exa-

miner, de savourer intérieurement nos propres états d'âme. D'autre part, l'attention concentrée sur le moi et ses différentes manifestations est une condition assez favorable au développement de l'amour-propre. Sans doute, il y a des amours-propres de plus d'une sorte, et celui du sportman, par exemple, ou du guerrier ne suppose pas un repliement sur soi très fréquent et très minutieux. Cependant il suppose déjà une certaine réflexion, il tend à compliquer le type. S'il se développe, il produit un accroissement de la vie intérieure, il devient le point de départ d'un système d'idées et de sentiments qui peuvent être une condition de la susceptibilité, et même d'une manifestation, souvent rudimentaire et spécialisée, de la fausse impassibilité. Un joueur qui veut briller, un chasseur prétentieux peuvent souffrir d'un coup mal joué, d'une partie perdue, d'une pièce manquée, se ronger intérieurement et cacher leur dépit, pour éviter des railleries désagréables, sous des airs de détachement ou de supériorité hautaine.

Il suffit de lire les lettres de Mérimée pour juger que l'amour-propre et l'impressionnabilité étaient considérables chez lui. Les faux impassibles que j'ai connus présentaient en général les mêmes caractères. Parfois l'amour-propre affecte chez eux des formes peu ordinaires, et, par une simulation qui entre bien dans la classe de celles que j'étudie ici et sur laquelle je reviendrai, se voile d'une apparence de modestie. Il n'en est pas moins assez développé.

On peut être impressionnable sans avoir beaucoup d'amour-propre, et l'on peut avoir beaucoup d'amour-propre sans être généralement très impressionnable; mais lorsqu'on réunit

l'amour-propre et la sensibilité, on ne peut guère éviter d'être susceptible. Ce que nous appelons susceptibilité n'est guère en effet que la réaction d'un amour-propre très sensible, l'amour-propre étant entendu en un sens très général. La susceptibilité consiste à nous rendre tout entier solidaire de la moindre des parties de notre moi et à réagir en conséquence. Est susceptible celui qui se fâche parce que l'on contrarie une de ses idées, si peu importante soit-elle, ou parce que l'on froisse un de ses sentiments, si mince soit-il. Et cette susceptibilité ne se distingue guère de l'impressionnabilité très vive, de la sensibilité excessive que par la part d'amour-propre qui s'y trouve engagée.

La susceptibilité plus ou moins retenue, plus ou moins visible malgré les dissimulations, est une des marques du faux impassible. Elle ne se trouve pas nécessairement et toujours chez lui, elle s'y rencontre souvent. Cela est à priori vraisemblable. Il est assez naturel qu'une sensibilité vive qui se replie sur elle-même, qui ne se traduit pas immédiatement par des réactions nettes, des phrases, des actes, se dépense en une multitude d'idées, de sentiments, d'impressions et aille, à propos d'un événement de peu d'importance, éveiller le moi tout entier, le rendre solidaire de l'élément psychique froissé. Les faux impassibles se montrent d'autant plus souvent susceptibles que leur type implique que le milieu dans lequel ils vivent gêne et froisse leurs sentiments. De plus, la susceptibilité ne comporte pas seulement la sensibilité extrême et tendant à une réaction générale du moi, elle suppose encore que cette réaction sera hostile, qu'elle ne consistera pas à s'adapter aux conditions du milieu, mais à réagir contre elles, c'est-

à-dire que des actions d'arrêt vont s'exercer sur l'activité humaine et extérieure qui provoque la réaction. Or l'inhibition, l'action d'arrêt, est une des formes d'activité les plus accentuées du faux impassible. Enfin la susceptibilité suppose l'amour-propre, et l'amour-propre est une qualité commune chez les faux impassibles. Ils sont donc tout désignés à l'avance pour se montrer particulièrement susceptibles.

Autant que j'en puis juger par mes propres observations, l'expérience confirme ces déductions. Les faux impassibles que j'ai connus étaient généralement susceptibles. Au contraire, les expansifs, les actifs sont beaucoup plus occupés de traduire au dehors, d'objectiver en différentes façons leurs états d'âme que de surveiller la moindre égratignure faite à leur moi et de l'envenimer par une attention constante.

§ III

La susceptibilité des faux impassibles prend toutes sortes de formes et toutes sortes de valeurs selon que varient les éléments dont elle se compose, ou les proportions de ces éléments. L'amour-propre souffre et s'émeut de bien des façons, et c'est tantôt pour des raisons purement égoïstes, mais c'est aussi parfois pour des motifs relativement altruistes ou désintéressés. Ce qui blesse le moi, c'est tantôt un froissement de vanité, tantôt l'atteinte portée à un sentiment de dévouement ou de respect. Et si l'on rattache même exclusivement l'amour-propre au souci de l'opinion d'autrui (exprimée ou supposée) ou de

notre propre opinion, et qu'il devienne ainsi une forme du sentiment de l' « honneur », il est visible qu'il peut prendre bien des apparences diverses et bien des valeurs.

Un caractère général de la susceptibilité des faux impassibles, caractère à peu près imposé par la forme essentielle du type, c'est qu'elle est en même temps vive et très contenue. Les réactions restent à peu près intérieures. Le faux impassible ne veut pas avoir l'air blessé, il rougirait de paraître dupe, inférieur en quoi que ce soit, il ne reconnaît pas volontiers aux autres le pouvoir de l'offenser ou la faculté de disposer à leur gré de son honneur. Le même amour-propre qui le rend si vulnérable l'empêche de laisser voir sa blessure. De plus, il se garde soigneusement de découvrir aux autres les points faibles de son caractère, de ses sentiments, de son orgueil ou de sa vanité, ceux qu'il serait trop facile d'attaquer pour l'inquiéter ou le faire souffrir.

Mais à d'autres égards cette susceptibilité varie beaucoup, et il serait aussi difficile que peu utile d'en énumérer les formes. Souvent elle n'est pas très élevée. Un faux impassible, à l'air hautain, pourra être vexé, sans en avoir l'air, par des remarques insignifiantes sur sa mise, sa tenue et ses allures. Chacun a des susceptibilités spéciales, quelquefois inattendues.

Parfois, c'est surtout un sentiment particulier qu'on tient à sauvegarder, à ne pas exposer aux attaques parce qu'on le sent spécialement vulnérable. La susceptibilité et la fausse impassibilité sont en ce cas partielles et, pour ainsi dire, localisées. L'impassibilité simulée n'est pas alors une manière d'être générale de l'esprit, elle ne porte que sur quelques points. Le type ainsi

réduit est assez répandu. On trouve chez bien des gens la fausse impassibilité, restreinte, car l'expansion ne saurait guère être universelle. Il en est de même d'ailleurs pour la fausse impassibilité, qui ne peut être tout à fait générale ni toujours constante. Le faux impassible doit être toujours expansif à certains égards, tout au moins l'est-il à certains moments, avec certaines personnes. Et le type de la fausse impassibilité varie beaucoup pour la généralité et la constance, mais de l'homme qui le réalise le mieux à celui qui en paraît le plus éloigné il n'y a que des différences graduées, et l'on ne peut établir entre les uns et les autres une ligne très nette de séparation.

La réaction de l'amour-propre n'est pas toujours très nette. Elle se fixe en quelque sorte sur certains sentiments et paraît s'attacher à eux indépendamment des blessures que notre vanité pouvait recevoir. Il n'est pas nécessaire que ces sentiments soient attaqués et froissés par autrui pour que l'on souffre. Il suffit qu'ils soient connus. Cette sorte de pudeur se rattache d'ailleurs étroitement à la défense de l'esprit, elle en est une expression psychologique intime. Si nous craignons que l'on connaisse certains de nos sentiments, c'est souvent que nous savons ou que nous sentons vaguement qu'ils éveilleront peu de sympathie et peu d'approbation. L'homme rougit facilement de ses sentiments quand ils ne lui paraissent pas convenir à son âge, à son sexe, à sa situation, quand il les sait en opposition avec les opinions de gens qu'il respecte, qu'il aime ou qu'il craint. Cette impression, qui implique une assez forte considération du jugement des autres sur nous, se rattache visiblement à l'amour-propre, dont elle diffère par certaines

nuances. Elle engendre une susceptibilité souvent très vive et une dissimulation très marquée.

Il arrive encore que l'impassibilité apparente et la susceptibilité qui la détermine ou l'accompagne s'élèvent plus haut et se détachent davantage de l'amour-propre égoïste. Elles sont motivées par la crainte d'exposer aux railleries, aux attaques, aux interprétations malveillantes ou grossières, des personnes, des groupes, des idées, des abstractions auxquelles on s'est attaché. Une discordance entre un individu et son entourage peut rendre le premier très réservé, très froid en apparence sur certains sujets qui lui tiennent à cœur. Lorsqu'une personne que nous aimons, lorsqu'une idée qui nous est chère doivent être mal appréciées, attaquées, tournées en dérision, nous pouvons bien, si nous sommes ardents, impulsifs, prendre plaisir à étaler, même avec quelque provocation, nos admirations et nos sympathies. Mais, si nous sommes plus impressionnables qu'impulsifs, moins actifs que sensibles, nous prendrons plutôt l'air distrait et l'apparence impassible. Voulons-nous éviter de paraître à nos propres yeux renier nos convictions ou abandonner nos amis, nous exprimerons notre opinion d'une manière impersonnelle et froide. Sommes-nous un peu faibles ou très dédaigneux, nous garderons le silence. Certainement notre esprit sera dirigé par des sentiments divers. C'est peut-être surtout notre amour-propre ou nos sentiments personnels que nous voulons mettre à l'abri, c'est peut-être l'objet de ces sentiments. La distinction est malaisée. Nous ne pouvons nous intéresser aux autres qu'en tant qu'ils se réalisent en nous, qu'ils deviennent une partie de nous. Et il se produit une

combinaison de sentiments assez obscure et complexe dont il est à peu près impossible de faire une analyse quantitative rigoureuse. Des expériences que l'on ne peut provoquer régulièrement, mais que la vie réalise parfois, peuvent seules montrer si la partie de notre âme qui représente les autres hommes ou de grandes abstractions est parvenue à dominer celle qui nous représente nous-mêmes et ne représente guère que nous. Si, d'ailleurs, nous supposons le désintéressement à son maximum, ce qui domine alors est une sorte d'amour-propre objectivé, dépouillé de son caractère étroitement personnel. C'est un souci de l'opinion qui se porte, non plus sur nos propres impressions ou sur nos idées en tant qu'elles sont à nous, mais sur des personnes ou des êtres considérés en eux-mêmes, abstraction faite, dans la mesure du possible, de notre propre personnalité. C'est pour eux que notre amour-propre s'éveille, jouit et souffre, nous éprouvons ce qu'ils éprouveraient s'ils étaient à notre place et si l'amour-propre égoïste était développé chez eux.

§ IV

La timidité est encore une des qualités secondaires du faux impassible, une qualité assez vague, apparence qui recouvre bien des réalités diverses, et qui, par cela même, peut devenir l'objet d'une sorte de simulation analogue à celle de l'impassibilité. Nous verrons plus loin quelques-unes des méprises

qu'elle provoque. Il s'agit pour le moment de ses rapports avec la fausse impassibilité.

L'indifférence vraie ou fausse et la timidité peuvent affecter des apparences analogues, et il n'est pas impossible de les confondre. Tel paraît timide parce qu'il est indifférent, tel autre indifférent parce qu'il n'ose pas, faute d'habitude ou d'habileté, dévoiler ses sentiments. Les simulations sont innombrables, et d'ailleurs, si tous les états d'esprit qui se simulent ainsi l'un l'autre peuvent différer sensiblement, ils peuvent aussi, par la modification des éléments qui les composent et de leurs rapports, se rapprocher au point de ne plus se distinguer nettement. La timidité qui affecte les allures de l'impassibilité et s'accompagne d'une sensibilité assez vive produit une simulation tout à fait analogue à celle que j'étudie maintenant. La réalité psychologique est plus richement nuancée que nous ne pouvons le montrer dans nos analyses, nos synthèses et nos descriptions.

La timidité est très souvent un effet de l'impressionnabilité combinée avec l'amour-propre. Très souvent aussi elle s'unit, comme j'ai pu l'observer, à la susceptibilité. Elle est ainsi très voisine de la fausse impassibilité et peut la déterminer ou doit s'associer avec elle. Elle pare au même danger : le froissement de nos sentiments intimes. On est timide lorsque, par crainte de l'opinion d'autrui, par méfiance de soi-même, par faiblesse d'idées ou de sentiments, par susceptibilité ou par fierté, par peur de la moquerie, on n'ose pas montrer ses opinions ou ses croyances, ses sentiments et ses goûts. Le timide diffère en général du faux impassible par des allures plus embarrassées

et plus gauches. Il rougit et se trouble, il parle en hésitant, il ébauche des phrases et des actes plutôt qu'il ne les accomplit, ou qu'il ne s'en abstient nettement. Le faux impassible a le ton plus tranchant, il est plus maître de ses idées et de ses paroles, il a la contenance plus aisée, assurée même, et parfois dédaigneuse ou hautaine. Tout en lui est plus arrêté, mieux systématisé.

Mais, au fond, ces deux types, qui s'opposent si fortement à plusieurs égards, ne diffèrent pas toujours beaucoup l'un de l'autre. Amenés par les mêmes causes, répondant aux mêmes besoins, ils présentent de frappantes analogies, et la même personne pourra les revêtir successivement. Tel timide, quand il aura développé la conscience de sa valeur, le sentiment de sa personnalité, et qu'il aura pris l'habitude du monde, deviendra un faux impassible. Son apparence d'impassibilité et sa timidité proviendront des mêmes causes et rempliront le même office. Seulement ses réactions seront devenues plus coordonnées, plus précises, plus nettes. Le timide est en certains cas, à ce point de vue, quelque chose comme l'ébauche ou l'embryon d'un faux impassible. J'ai vu plusieurs cas où la transformation s'est opérée ou commencée. Si elle ne s'achève pas, on trouve chez la même personne un mélange de timidité, de hauteur, de gêne et de fierté, d'assurance et de trouble, d'indifférence voulue et de sensibilité apparente. Le fait n'est pas très rare et s'analyse assez aisément. C'est, sans doute, le cas de plusieurs hommes célèbres, réputés pour leur hauteur glaciale et dont les intimes nous disent, en prétendant parfois transformer complètement l'opinion reçue, qu'ils étaient des timides, refoulant en eux des trésors de sensibilité.

§ V

La timidité et la sauvagerie, avec laquelle on la confond souvent et qui s'associe souvent aussi avec elle, sont assez distinctes. Toutefois certaines apparences leur sont communes, et toutes deux se rencontrent communément avec l'impassibilité feinte. Cette association se fait à peu près de la même manière pour l'une et pour l'autre.

Le sauvage diffère du timide, lorsqu'il n'est pas l'un et l'autre à la fois, en ce qu'il ne désire pas tandis que l'autre n'ose pas. Le timide, souvent, serait heureux de fréquenter les gens devant lesquels il perd son sang-froid, le sauvage se tient plus volontiers à l'écart. Le timide voudrait guérir de sa timidité, le sauvage s'enfonce avec bonheur dans sa sauvagerie. Il n'est pas éloigné d'y voir un signe de supériorité. La timidité suppose de la faiblesse dans la coordination des sentiments, qui peuvent être vifs et profonds, avec leur expression intime ou extérieure. La sauvagerie n'implique rien de pareil, elle s'accorde très bien avec une certaine rudesse, mais le sauvage fuit la société, comme le timide et pour d'autres raisons. Et cela suppose bien qu'il s'y sent mal, que ses instincts, ses sentiments, ses goûts y sont contrariés. Son isolement peut provenir de son impressionnabilité ; c'est un moyen de mettre à l'abri des impressions qui lui sont chères et des sentiments qu'il ne veut pas voir contrariés. La sauvagerie, comme la timidité, peut donc être un succédané de la fausse impassibilité et, comme la

timidité, elle peut s'allier avec elle. Il suffit pour cela que les circonstances obligent le sauvage à sortir de son isolement, à fréquenter les gens qui lui déplaisent. Alors il devra montrer son moyen instinctif de défense. Peut-être sera-t-il cassant, violent et brutal. Peut-être aussi, s'il est plutôt doux, se montrera-t-il froid et réservé et prendra-t-il le type du faux impassible. Si la situation nouvelle se prolonge et devient permanente, il peut se produire un changement de type, comme celui dont nous parlions tout à l'heure, mais qui indique la substitution d'un procédé de défense à un autre plutôt qu'une évolution progressive.

§ VI

Les allures hautaines, déjà entrevues tout à l'heure, sont encore un accompagnement non pas nécessaire mais fréquent de l'impassibilité simulée. Par elle l'individu tient les autres à l'écart, elle met entre eux et lui comme une couche isolante, il évite les familiarités, les indiscrétions, les envahissements, toute une catégorie de frottements et de contacts auxquels il est déplorablement sensible.

Ces allures sont favorisées ou provoquées par l'orgueil, aisément développé dans l'esprit qui se complaît en soi. La hauteur du faux impassible n'est pas toujours simulée. Elle l'est quelquefois. On prend pour de la hauteur ce qui n'est que de la réserve. Les gens s'imaginent volontiers qu'on les méprise lorsqu'on se montre peu expansif avec eux. La retenue paraît

un signe de dédain. C'est une question de savoir si cette idée n'est pas inspirée par un instinct, en somme, assez juste. Être réservé, c'est ne pas sympathiser, ne pas être en harmonie avec les autres, ne pas leur ressembler par des idées et par ses goûts. Et lorsqu'on diffère des autres et que l'on sent cette différence, on est souvent porté à se juger soi-même supérieur. Cependant le contraire arrive aussi à quelques âmes tendres qui s'effrayent de la supériorité d'autrui. La hauteur peut être surtout un moyen de ne pas laisser approcher trop vite les individus, de ne les admettre dans son intimité et même de ne les laisser venir en contact avec soi que lorsqu'on aura de bonnes raisons de croire qu'on n'aura pas à souffrir d'eux. Elle est aussi, en d'autres cas, l'expression sincère d'un sentiment de supériorité. Constamment les simulations et les dissimulations se compliquent et s'enchevêtrent. Et l'orgueil vrai sous toutes ses formes : fierté, vanité, orgueil de l'intelligence, de la race ou de la fortune, peut s'accorder très bien avec le trait caractéristique du faux impassible, s'il convient au reste de ses sentiments. Il est à la fois une défense efficace, une préservation contre les attaques et une puissante et précieuse consolation, dont le faux impassible ressent parfois vivement l'utilité.

A la hauteur se rattache l'ironie. Le faux impassible en use souvent. Elle est aussi un moyen de dissimuler ses sentiments en affectant l'indifférence ou en déroutant, en inquiétant l'auditeur. Elle s'allie volontiers au dédain, elle l'exprime ou elle le simule, et parfois elle le simule visiblement de façon à devenir une sorte d'expansion spéciale. Le faux impassible, s'il sait s'en servir avec souplesse, y trouve un bon moyen de

cacher ses impressions, de les laisser pressentir, selon les circonstances, ou même de les avouer, mais de façon à pouvoir toujours se rejeter en arrière et sans se livrer complètement.

§ VII

Si le faux impassible est souvent sauvage ou timide, s'il évite les foules et les heurts, il éprouve avec force le besoin des amitiés particulières, des sociétés restreintes. Un vif désir d'intimité avec quelques personnes choisies est la conséquence fréquente de son trait caractéristique. Une sensibilité très grande et qui s'exalte encore, au moins au début, à force d'être froissée et refoulée, tend d'autant plus à s'épancher qu'elle est soigneusement renfermée. Aussi est-il ordinaire de rencontrer chez le faux impassible quelques affections vives et fortes, parfois dissimulées. Les voies d'expansion ouvertes au sentiment sont si peu nombreuses qu'il s'y précipite avec force. Plus le faux impassible est sensible, affectueux et impressionnable, plus il craint de se sentir froissé, méconnu, plus il se raidit, plus aussi il aspire à trouver le milieu où sa sensibilité pourra se manifester à l'aise et sans crainte, plus il aime d'une tendresse inquiète et passionnée ceux qui sauraient ne point heurter ses sentiments et, au besoin, en respecter les excès ou les manies. Il aimera du moins ceux qu'il supposera tels. Ses affections seront facilement jalouses. Il est trop impressionnable et trop de déceptions l'ont blessé pour qu'il ne soit pas volontiers ombrageux, tout en se montrant parfois très naïf, parce qu'il n'a pas

une très grande habitude des gens et qu'il s'est volontairement tenu à l'écart, isolé dans un monde imaginaire. Car l'exaltation de l'imagination, son développement luxuriant sont encore un trait assez fréquent chez le faux impassible lorsque ses richesses intellectuelles lui permettent ce luxe. Les sentiments vifs et très retenus se dépensent comme ils peuvent et produisent, quand les conditions voulues se rencontrent, de riches floraisons d'images, d'idées, d'impressions et de rêveries.

Forcément réduit, par définition, à ne trouver que peu de sympathie, le faux impassible ne recherchera que l'intimité de quelques personnes, et il la recherchera avec ardeur. De là, s'il est d'intelligence un peu étroite, une tendance à l'esprit de coterie. Ne se trouvant à l'aise que dans un petit cercle d'amis et n'en sortant guère, il pourra s'en exagérer l'importance, méconnaître les personnes qui n'y sont pas entrées ou les idées, les propos, les manières, les habitudes qui n'en sont point sorties. C'est un écueil assez périlleux, dont le danger provient aussi bien des défauts de l'intelligence que de l'allure du caractère.

§ VIII

Enfin le type du faux impassible comporte souvent une certaine franchise, ou du moins une forme de la franchise, qui est l'éloignement pour le mensonge net et la fausseté consciente. L'impassibilité apparente est bien aussi une sorte de mensonge, mais ce n'est pas un mensonge direct.

C'est précisément parce qu'il ne veut ou ne peut pas mentir et faire montre d'autres sentiments que ceux qu'il éprouve réellement et qu'il a ses raisons de ne pas laisser voir, que le faux impassible est enclin à ne pas en montrer du tout. Le menteur a moins de motifs de se montrer impassible. Il a des moyens de défense différents. Il sait tromper quand son intérêt l'y pousse et laisser voir, sans danger, autant de sensibilité, vraie ou fausse, qu'il lui plaît. Le mensonge et l'impassibilité affectée se suppléent. Ce sont encore des moyens divers pour arriver à des buts semblables : la défense psychique et la préservation du moi, mais ces moyens différents s'opposent et ne s'associent guère. Sans doute, il arrive au faux impassible de mentir, mais bien souvent son orgueil ou d'autres raisons l'en détournent.

§ IX

On pourrait en dire bien plus long sur les conditions, les conséquences, les associations diverses de la fausse impassibilité. Il me suffit d'avoir marqué les grandes lignes du sujet, indiqué les principaux faits qui la préparent, la complètent, la manifestent et la constituent. Ils se ramènent tous, on a pu le remarquer, à quelques faits dominateurs assez simples. Le principe de toutes les manifestations que nous avons étudiées, c'est une impressionnabilité très vive, contrariée par un milieu que sa nature propre, ou la faiblesse du sujet, ou peut-être sa clairvoyance, rendent redoutable. De là, la nécessité de cacher ses sentiments et les impressions que trop de froissements atten-

dent. De là, l'affectation d'impassibilité, de là aussi, selon les circonstances, la timidité, la sauvagerie, la susceptibilité, la prédominance de la vie intérieure, le besoin d'affections choisies, tous les traits différents que j'ai examinés, et d'autres qu'il serait trop long de rechercher minutieusement. Le même individu ne les réunit pas toujours. Ils se peuvent grouper de différentes façons et selon des proportions variées, de manière à différencier le type général, à créer, selon les traits dominants et leur mode de groupement, de nombreuses variétés qui se différencieront à leur tour dans chaque individu en se déformant selon les circonstances particulières de sa vie et leur association à des opinions et à des sentiments différents.

§ X

Je ne puis passer en revue tous les traits de caractère qui peuvent venir se joindre assez logiquement à la fausse impassibilité. Plusieurs de ceux qu'on pourrait indiquer se rapprochent assez de ceux que nous venons de voir pour qu'il n'y ait pas lieu d'y insister longuement.

Une certaine faiblesse peut favoriser le développement de notre type. L'homme naturellement violent, emporté, aura de la peine à simuler l'indifférence. Il éclatera plutôt, manifestera ses sentiments à ses risques et périls, pourra surmonter le danger ou y succomber, mais se défendra par d'autres moyens. La faiblesse n'est pas une condition nécessaire, mais elle est une condition favorable. Elle peut être suppléée par la

clairvoyance et la réflexion, par la prudence qui les suit et qui déconseille les moyens violents. Un certain équilibre intérieur, une sensibilité, vive mais qui n'aveugle pas l'intelligence au point de l'empêcher de se rendre compte des périls de la réalité, favoriseront le développement de l'indifférence affectée.

Le faux impassible est souvent aussi fin et délicat. Des impressions subtiles sont plus facilement froissées et provoquent assez vite le repliement sur soi, des sentiments rudes et grossiers craignent bien moins le contact de la vie réelle. En somme, la délicatesse se rapproche beaucoup, au moins en ce qui nous intéresse ici, de l'impressionnabilité et paraît même se confondre avec elle.

Les faux impassibles que j'ai connus étaient non seulement sensibles, mais presque tous affectueux. L'un était plutôt susceptible et assez sauvage, l'autre surtout orgueilleux, un troisième contrariant, chez un quatrième le besoin d'intimité et de tendresse était très vif. Presque tous étaient en somme très doux, malgré certaines apparences de brusquerie chez l'un, d'humeur difficile chez un autre. Je signale ce fait, parce que sa fréquence me paraît le rendre intéressant, et je n'y insiste pas, parce que je ne suis pas sûr qu'il y ait une association très solide, une corrélation très étroite entre la douceur et les autres traits du faux impassible. Cependant on peut voir une relation naturelle entre la douceur et la timidité, peut-être même entre la douceur et la susceptibilité chez un homme affectueux et impressionnable. Il n'est pas moins surprenant qu'il tâche d'éviter aux autres, et surtout de ne pas leur attirer par sa faute les petites souffrances qu'il ressent si vivement. La douceur

paraîtra plus opposée à l'attitude hautaine. Mais d'une part tous les faux impassibles ne prennent pas cette attitude, d'autre part des traits opposés s'unissent fréquemment chez un même individu, et enfin l'attitude hautaine du faux impassible n'est souvent qu'une apparence qui lui sert à tenir à distance les gêneurs, et elle peut être une réaction contre les inconvénients d'une douceur, d'une bonté, d'une affabilité réelles et même excessives.

CHAPITRE III

L'Impassibilité et la Bouderie.

§ I

Nous nous ferons une idée plus nette et plus juste, semble-t-il, de la fausse indifférence en la comparant à un état psychologique qui s'en rapproche beaucoup, qui lui ressemble à plusieurs égards, qui même peut, sans doute, parfois se confondre avec elle ou du moins la préparer. Je veux parler de la bouderie.

Elle aussi est une impassibilité affectée, et elle provient d'un froissement. Mais elle est une réaction plutôt qu'une protection. Elle se produit après le froissement et comme expression du mécontentement qu'il a causé. Elle n'est pas une protection aussi nette que la fausse impassibilité. Cependant elle peut avoir pour but plus ou moins avoué et pour effet aussi de garantir le boudeur contre des froissements futurs. Elle agit indirectement en ce sens, en empêchant les gens qui ont froissé le boudeur de le faire encore. Ils voudront, soit par sympathie, soit par lassitude et par ennui de le voir bouder, lui en éviter les occasions.

Cet effet suppose un milieu sympathique, bienveillant et assez intime, tandis que l'impassibilité affectée est plutôt produite par un milieu hostile ou indifférent. On ne boude guère que ceux que l'on considère comme des amis. Avec des indifférents ou des adversaires, la bouderie n'aurait aucune raison d'être. Peut-être même ne s'en apercevraient-ils pas. Témoigner de la froideur à un adversaire, garder rancune à celui qui nous a sérieusement blessés, ce n'est pas bouder. Ou alors c'est qu'on tient encore à eux malgré tout et qu'on espère inconsciemment peut-être un raccommodement. Tout autre est la bouderie par laquelle le boudeur, l'enfant surtout, veut châtier ceux qui tiennent à son affection, les priver de ses effets, leur faire craindre de l'avoir perdue. Comme d'ailleurs chacun peut tenir à l'estime, à l'admiration, à la sympathie de personnes très différentes et pour des causes très diverses, et tenir à en recevoir les marques que son tempérament personnel lui fait désirer, la bouderie peut se transformer considérablement sans changer, au fond, de nature.

§ II

La bouderie comporte une sorte d'affectation d'indifférence. Le boudeur agit comme si les gens à qui il en veut lui étaient devenus étrangers, ou comme s'ils n'existaient plus ou très peu. Il ne leur parle pas, il leur répond à peine, brièvement et sèchement ; il a l'air distrait, il ne les voit pas, ne s'occupe pas d'eux, supprime toutes ses manifestations ordinaires de sympathie ou

de tendresse. Mais son indifférence diffère sensiblement de celle du faux impassible.

D'abord elle éclate brusquement, elle tranche visiblement sur les allures antérieures du boudeur. Il désire qu'on s'aperçoive d'un changement en lui, elle est nettement feinte ou voulue. La fausse impassibilité, au contraire, tend à se faire prendre au sérieux, elle est un état permanent, qui doit paraître naturel. De plus, la bouderie est aggressive, elle s'étale, elle déborde. Le boudeur serait fâché qu'on ne fît pas attention à lui et qu'on ne s'aperçût pas qu'il boude. Ce trait est bien moins fréquent chez le faux impassible. Il ne tient pas forcément à ce qu'on le remarque et, dans beaucoup de cas, se passe très bien qu'on fasse attention à son impassibilité. Il s'abrite derrière elle, mais cherche surtout à se préserver, non à se venger et à inspirer des regrets aux autres.

La bouderie ne porte en général que sur des points d'importance relativement faible. On boude un ami qui vous a fait une mauvaise farce, on ne bouderait pas le voleur qui a voulu vous assassiner. Quand le mal a une certaine gravité, on n'y répond pas par la bouderie, et d'ailleurs on peut penser que ce serait, vis-à-vis de celui qui l'a causé, une vengeance ou une prévention singulièrement inefficace. La fausse impassibilité, au contraire, peut accompagner les actes les plus graves.

La bouderie cherche à préparer un retour possible. Elle est un moyen d'obtenir des compensations, elle est une sorte de lutte. La fausse impassibilité, au contraire, n'est pas une lutte, elle est plutôt un procédé pour en éviter une. Elle ne tend pas à nous faire obtenir quelque compensation à un désagrément, mais bien à nous mettre à l'abri de ce désagrément

même, et elle ne se préoccupe guère d'une conciliation possible. Au contraire, on peut dire que, d'une manière générale, elle va à l'encontre de toute conciliation. Elle nous sépare des autres, non point pour nous en rapprocher davantage, mais bien plutôt pour nous en mettre définitivement à l'écart. Sans doute elle peut cependant être considérée comme une discordance qui prépare une harmonie, mais c'est à un tout autre point de vue. Par la fausse impassibilité, comme par la bouderie, on amasse des réserves de tendresse et d'expansion ; mais au lieu que le boudeur les conserve pour celui même qui l'a froissé, le faux impassible les garde pour ceux vis-à-vis desquels il pourra se départir de sa fausse impassibilité. On vante les joies des raccommodements qui suivent les bouderies des amoureux, on pourrait vanter pour les mêmes raisons les joies de l'expansion chez le faux impassible, quand son attitude ne s'est point figée en une vraie nature et qu'il croit enfin avoir placé sûrement sa confiance. La joie paraît surtout pour lui, encore qu'elle puisse s'aviver aussi chez son partenaire de l'orgueil, un peu trompeur, d'avoir conquis une amitié apparemment si rare.

§ III

Pour toutes ces raisons la bouderie prend aisément un aspect un peu mesquin, puéril, très jeune, avec quelque chose d'un peu ridicule. La fausse impassibilité peut être aussi mesquine, mais elle s'élève parfois à la grandeur. Celle-là révèle une discordance, mais légère et recouvrant une harmonie fon-

damentale, celle-ci montre une lutte plus grave et ne révèle qu'un accord incertain, ou même le désaccord profond inhérent sans doute à toute réalité. La première est plutôt un peu comique, elle est du domaine de la comédie, même du vaudeville, la seconde devient à l'occasion dramatique ou tragique. Il y a de la fausse impassibilité dans Hamlet. Aussi la bouderie caractérise-t-elle surtout l'enfant et certaines femmes, les femmes enfants. Mais comme il y a « bon nombre d'hommes qui sont femmes », il y en a beaucoup qui restent enfants, au moins par quelques parties de leur caractère ou de leur esprit. Nous le sommes peut-être tous à certains égards. Et c'est pour cela que la bouderie n'est pas inconnue chez l'homme.

On voit combien une apparence analogue, l'indifférence jouée, peut recouvrir de réalités différentes et semblables à la fois, étroitement reliées entre elles et cependant en contraste. Il se peut que le boudeur devienne un faux impassible avec l'âge et l'expérience quand il se verra exposé non pas à des froissements, souvent involontaires, de parents ou d'amis, mais à des hostilités nettes et à de sérieux dommages. Il se peut aussi que le faux impassible redevienne boudeur quand il se trouve entouré de personnes sympathiques et qu'un léger nuage vient à voiler un moment ses amitiés. Peut-être encore, pourrait-on dire, à un autre point de vue, que l'impassibilité feinte est une sorte de bouderie grave anticipée, ou que la bouderie est une sorte de fausse impassibilité visiblement simulée après coup. Mais les définitions de ce genre ne peuvent guère que résumer plus ou moins heureusement la réalité sans l'expliquer davantage.

CHAPITRE IV

La défense sociale et la défense individuelle par la fausse impassibilité.

§ I

La fausse impassibilité peut être envisagée aussi comme un phénomène de défense sociale, comme une condition de l'harmonie générale, et son rôle à cet égard est sans doute aussi important. Je n'ai pas à l'examiner longuement ici ; il faut bien pourtant que, pour ne pas être trop incomplet, j'en dise quelques mots.

Comme phénomène de préservation générale, la feinte impassibilité ne profite pas directement à celui qui la réalise. Elle est plutôt une condition de la régularité de la vie sociale, elle importe principalement à la bonne conservation des relations entre individus, et elle prend une apparence régulière et semblable chez la plupart des membres d'une même société et d'un même milieu. On la retrouve même chez tous plus ou moins atténuée.

Les conditions de manifestation de cette indifférence affectée changent singulièrement ici. Le but poursuivi n'est plus le même. Il ne s'agit plus pour chacun de nous de s'abriter lui-

même, il s'agit surtout de préserver les sentiments généraux de la société, les conventions qui lui donnent sa force, les préjugés dont elle profite encore, les vérités aussi qu'elle a pu admettre, les lois exprimées et sous-entendues de son fonctionnement actuel et normal, et même les sentiments spéciaux des individus en général. Aussi, tandis que la feinte impassibilité que nous avons examinée jusqu'ici retenait surtout l'expression des sentiments de l'individu en tant que cette expression aurait pu lui nuire en révélant ses côtés faibles et ses points vulnérables, désignés ainsi aux attaques de ses adversaires, c'est d'une tout autre manière qu'elle agit à présent. C'est la société, ce sont les autres individus qu'il faut éviter de froisser. La société nous engagera donc à dissimuler nos sentiments, à affecter au moins l'indifférence toutes les fois que l'expression de nos émotions intimes pourrait heurter les sentiments d'autrui. Elle va bien plus loin et commande même de simuler les sentiments que nous n'éprouvons pas, mais je n'ai pas pour le moment, en traitant de l'impassibilité feinte, à examiner ce côté de la question.

La morale et la politesse nous poussent avec force dans ce sens. Il est inconvenant aux yeux du monde, il est blâmable, de marquer sa sympathie pour les idées qui n'ont pas, pour ainsi dire, cours légal, de faire montre de sentiments que la société, par l'organe de ceux qui en sont la représentation plus ou moins fictive, réprouve ou tient pour suspectes. Bien plus, il faut éviter de montrer des sentiments trop vifs, des passions intenses, des convictions trop fortes. Non seulement nous froisserions les autres en pensant et en sentant autre-

ment qu'eux, mais encore nous ne devons pas être de leur avis plus qu'ils ne le sont eux-mêmes, et nous les choquerions peut-être plus encore en approuvant leurs idées avec trop d'enthousiasme qu'en les combattant discrètement. La passion, l'émotion vive sont d'ailleurs la marque d'une personnalité qui peut être aisément envahissante, elles sont suspectes par elles-mêmes, dangereuses et choquantes. Et la morale commande aussi de ne manifester par nos actions aucun sentiment, aucune idée qui ne soit considéré comme bon par le milieu social dans lequel nous sommes enclavés.

Je n'ai pas à apprécier ici la qualité de ces interventions, à rechercher longuement si elles sont bonnes ou mauvaises. En fait, la politesse et la morale ont parfois raison, et assez souvent, même à leur point de vue, elles ont tort. Je veux dire qu'elles sont maladroites et marchent contre leur but dernier. En tout cas, elles sont hostiles à tout ce qui est purement individuel, à tout ce qui donne un relief particulier à notre personnalité. « L'hérétique est celui qui a une opinion » ; elles pourraient adopter cette formule en la transformant un peu et en la généralisant. Il est immoral et impoli d'avoir des opinions à soi, des sentiments à soi, et surtout de les laisser apercevoir et de se laisser diriger par eux.

De là, chez l'homme du monde, chez l'homme religieux, chez l'homme vertueux « selon la formule », une fausse indifférence qui rappelle beaucoup, tout en différant notablement d'elle, la fausse impassibilité qu'utilise l'individu pour sa conservation. En somme, elle est surtout, pour prévenir l'agression, ce qu'est l'autre pour préparer la défense. Elle nous empêche d'attaquer

les autres comme celle-ci empêche les autres de nous attaquer si la première ne suffit pas à les retenir.

La fausse indifférence prescrite par la politesse se distingue de celle qu'enseigne la morale. La première s'attache surtout à la forme, l'autre se préoccupe davantage du fond. Elle tend à se transformer en indifférence réelle, ou même en aversion pour tout ce qui n'est pas reconnu conforme aux principes acceptés. En revanche, la morale admet, plus volontiers que la politesse, une certaine vivacité de sentiments en ce qui se rapporte à ses prescriptions, bien que l'expression doive en être retenue et réglée. Il est moral tout de même d'aimer vivement le bien, et religieux de se passionner pour Dieu, il ne serait peut-être pas de bon ton de s'enthousiasmer pour la politesse. Ces différences se comprennent aisément si l'on songe aux buts différents de la politesse, qui s'occupe surtout de régler des relations assez superficielles, et de la religion ou de la morale, qui s'inquiètent bien davantage des conditions essentielles et profondes de la vie sociale.

§ II

Un exemple assez intéressant des indications de la politesse et de la morale en tant qu'elles se rapportent à l'organisation de la vie sociale et même à la conservation de l'espèce, et par suite à la durée de la vie organisée, nous est fourni par la pudeur sexuelle. La pudeur se rattache de très près au sujet de notre étude. Elle est une spécialisation de la fausse indifférence, avec quelque chose

de plus. Elle comporte, en effet, un trouble, une émotion visible que l'indifférence affectée ne suppose point. On pourrait affecter l'indifférence au sujet des fonctions de reproduction sans montrer aucune pudeur. La pudeur suppose même un certain effroi, une certaine crainte, et parfois une certaine aversion des réalités de l'amour, au moment même où elles sont désirées, car la pudeur s'éveille surtout avec la vie sexuelle. Il n'en reste pas moins que la pudeur empêche d'avouer, de laisser paraître des sentiments et des émotions, elle implique à la fois l'impressionnabilité et la retenue. Si la retenue est essentielle, l'impressionnabilité l'est aussi. Pour de véritables indifférents, la pudeur n'aurait aucune raison d'être. Elle est donc bien une forme spécialisée de la fausse indifférence.

Sans doute, elle peut être considérée à certains égards comme un phénomène de défense individuelle. Dans les conditions sociales actuelles elle est sans doute nécessaire à la femme, et elle lui est tout au moins assez avantageuse en bien des cas. Elle a également son utilité, au moins temporaire, sa valeur morale et sa valeur de politesse, en prévenant peut-être des conflits, en évitant bien des froissements et en tendant à conserver les mœurs actuelles ou l'idéal qu'on voudrait actuellement leur donner comme règle. Enfin, au point de vue de l'espèce, on peut penser qu'elle est utile en favorisant la fonction de choix. Peut-être a-t-on exagéré la portée de cette considération, car, après tout, le choix pourrait s'effectuer sans pudeur, mais tout ce qui retient, tout ce qui retarde la satisfaction d'une tendance est à certains égards favorable au développement et à la complication de cette tendance, par suite à la formation d'un système psy-

chique plus complexe, et peut préparer aussi une satisfaction meilleure. Il est très vraisemblable que la pudeur a pu exercer ainsi une influence relativement heureuse. La question est compliquée et demande des distinctions et des réserves. Je n'ai pas à l'approfondir ici, et il me suffit d'avoir montré par un exemple comment peuvent s'enchevêtrer les défenses individuelles et les défenses sociales.

§ III

La fausse impassibilité, qui est une défense individuelle, est aussi très étroitement dépendante du milieu social. Et il me semble qu'ici nous trouvons une différence entre les faits relevant de la psychologie sociale et ceux qui rentrent dans la sociologie. Les uns ont sans doute des conditions dans l'état de la société, ils impliquent un certain milieu et ils en dépendent directement. Mais ils ont surtout une portée individuelle, ils tendent surtout à la conservation de l'individu. Les autres, tout en étant aussi, à certains égards, comme tous les phénomènes sociaux possibles, réalisés dans et par des individus, ont aussi leurs conditions profondes dans les combinaisons de la vie des groupes, ils dépassent l'individu par leur fin et tendent surtout à continuer, à développer, à compliquer la vie de l'ensemble. Ils ont pour objet moins les idées, les plaisirs ou les peines de l'individu que les rapports des individus entre eux, leur forme et le maintien de cette forme. Il n'y a d'ailleurs que des différences de degré sans doute entre ces deux sortes de phéno-

mènes, ils se combinent et se fondent les uns dans les autres. Il n'y en a pas moins, semble-t-il, quelque distinction à faire entre eux.

Je viens d'indiquer quelques-uns des faits sociaux que l'on peut rapprocher, par leurs côtés psychologiques, de la fausse impassibilité. Les faits de psychologie sociale comprendraient toute une série d'influences exercées par les conditions sociales sur la formation de l'indifférence simulée et du type en qui elle domine. Il est assez aisé de constater ici des modes plus ou moins durables, des propagations de l'idée du type par l'art, et, par là, sans doute, la réalisation plus fréquente du type lui-même. On pourrait constater aussi peut-être que certaines qualités spéciales des milieux sociaux tendent à la produire comme une des meilleures défenses qui puissent être opposées aux agressions de ce milieu.

Il serait aisé sans doute de citer plusieurs auteurs qui se sont plu à reproduire le type du faux impassible et ont pu ainsi contribuer à le répandre. Je rappellerai simplement que la littérature du second Empire en a fait un assez grand usage. On retrouverait le type, par exemple, dans les comédies de Dumas fils. Et ce n'est pas un symptôme moins important que l'indifférence dédaigneuse affectée par Flaubert à l'égard des personnages qu'il faisait vivre dans ses romans, que l'impassibilité hautaine, non point constante, mais assez marquée, des grands vers de Leconte de Lisle et des petits vers de Théophile Gautier. On retrouverait encore des traces d'un état d'esprit analogue dans l'œuvre de Mérimée, de Taine, spécialement dans les *Notes sur Paris*, ou même chez Edmond About comme chez Prévost-Paradol.

Il y avait là une réaction contre certains excès du romantisme. On était lassé du débordement de la passion, des cris et des sanglots, des grands sentiments et des grandes phrases. Comme après la sécheresse de la première partie du dix-huitième siècle, on avait éprouvé le besoin de répandre, un peu à tort et à travers, des trésors de sensibilité, après les orgies de passion et de sentimentalisme des romantiques, on se sentait porté à retenir, à contenir sa sensibilité, à se masquer d'indifférence. Ce n'est pas qu'on ne pût trouver des affectations d'insensibilité jusque chez les héros de romantisme, mais elles n'étaient point en belle place et cédaient vite. Ce fut le contraire plus tard, et la sensibilité, même réelle, se trouvait effacée à son tour, cachée sous l'indifférence apparente. A l'Antony de Dumas père succédait l'Olivier de Jalin de son fils.

En même temps que la tendance à l'impassibilité affectée, on voit croître et se développer l'ironie et la blague. Inutile sans doute de rappeler longuement les signes de cette évolution : le triomphe de l'opérette, d'une part, et de l'autre la place que prenaient le sarcasme ou l'ironie froide dans les attaques contre le gouvernement impérial. On peut reconnaître dans ce fait, semble-t-il, une double réaction : d'une part, l'ironie est assez étroitement liée à la feinte indifférence. Elle est un très bon moyen de simuler ses sentiments propres et d'en simuler d'autres, ou plutôt, car on ne cherche guère à faire prendre ceux-ci au sérieux, de simuler une autre simulation. La « blague », qui n'est qu'une sorte d'ironie familière, remplit le même office. Elle est pour le faux impassible une façon de cacher ce qu'il éprouve en affectant de traiter avec dédain des sentiments qu'il garde précieu-

sement, mais que, par prudence ou par fausse honte, il préfère ne pas avouer.

Mais en même temps que, sous certaines de leurs formes, la blague et l'ironie s'associent pour servir à la fausse impassibilité, sous d'autres formes elles la provoquent et l'amènent à se développer. Certaines personnes de sensibilité délicate et expansive ne craignent rien tant que la blague et l'ironie, à moins qu'elles n'y reconnaissent un simple jeu qui cache une sympathie réelle et qui encore les inquiète un peu ; rien ne les décide aussi bien à se replier sur elles-mêmes, à se retirer derrière une simulation d'indifférence ou de dédain supérieur. L'ironie et la blague, qui ont servi de moyens d'attaque, serviront également de moyens de défense. Et cette affectation de mépris hautain, de dédain gouailleur qui nous a froissés, nous pouvons la prendre à notre tour pour dissimuler les blessures, pour les prévenir et aussi pour les rendre.

§ IV

Nous trouverions d'autres caractères à signaler et nous pourrions étudier plus longuement les conditions sociales qui déterminent la formation et la diffusion du type psychologique de la fausse indifférence. On pourrait aussi choisir d'autres exemples. La première partie du dix-huitième siècle serait intéressante à étudier à ce point de vue, avec son dilettantisme spécial et son amusement dédaigneux, son affectation d'indifférence ou même de méchanceté. Mais ce n'est point mon but d'étudier ici les

phénomènes sociaux. L'esquisse que j'ai donnée suffit, il me semble, à mon dessein. J'ai voulu seulement indiquer comment il existait une fausse impassibilité plus spécialement sociale dans ses causes et dans ses effets, tout en étant réalisée par des individus, et comment, même sur la feinte impassibilité plus strictement individuelle, les conditions sociales influaient tantôt pour en favoriser le développement et la diffusion, tantôt, à d'autres époques, pour la restreindre. Lorsqu'il est de bon ton d'être « sensible » en effet, c'est l'indifférence qu'on masque plutôt que l'impressionnabilité.

Sans doute pourrait-on se demander encore s'il n'y a pas des phénomènes exclusivement sociaux correspondant à la fausse impassibilité, des phénomènes qui ne se réaliseraient que dans une collectivité sans se réaliser dans les individus, qui seraient à la vie d'un peuple ce qu'est la fausse impassibilité dans la vie d'un individu. Peut-être pourrait-on trouver quelque chose dans cette voie, mais cette recherche m'écarterait trop de mon sujet pour que je m'y arrête.

CHAPITRE V

La part de la sincérité dans la fausse indifférence.

§ I

L'homme ne feint pas absolument. Dans ses mensonges, il entre toujours quelques éléments de vérité. Le faux impassible n'est pas un simple simulateur, et si son indifférence est simulée, elle ne l'est pas complètement. Qu'une déception comme celle de Mérimée transforme un caractère, cela n'est guère croyable. Si un homme, à la suite de quelques froissements, est porté à se revêtir, comme d'une carapace, d'une apparence de froideur, c'est qu'il était déjà passablement indifférent, sans doute, sur bien des points. Et en effet, chez le faux impassible, nous trouvons, à côté de l'indifférence simulée, une indifférence réelle, qui n'est point sans influence sur l'autre.

Il doit en être forcément ainsi. Les qualités qui accompagnent, suivent ou provoquent la fausse indifférence, l'amour de la vie intérieure, l'orgueil, l'amour-propre, s'accompagnent tout naturellement d'un certain détachement à l'égard de bien des choses. La dissimulation du faux impassible pourrait donc consister à généraliser une manière d'être qui lui est, jusqu'à un

certain point et par rapport à certains objets de désir, tout à fait naturelle.

Nous avons des raisons de croire que cela est exact en effet. Le faux impassible est, par définition, par hypothèse, un homme en désaccord avec son milieu, froissé par lui dans ses tendances intimes et que le manque de sympathie engage à retenir l'expression de sa sensibilité. Mais ce désaccord implique à peu près toujours, sans doute, des différences marquées entre les goûts, les désirs, les idées de cet homme et les tendances ou les opinions de ceux qui l'entourent. Il ne me semble pas que le heurt de deux désirs semblables engendre très souvent la fausse impassibilité. Cela peut arriver en certains cas de sacrifice, mais accidentellement et pour un moment. L'un des rivaux ne veut pas laisser voir à l'autre qu'il souffre de s'être sacrifié. Une dissimulation continuelle de ses propres désirs, cachés pour ne pas nuire aux désirs semblables d'autrui, supposerait un altruisme peu commun, une affection extrême et parfois unilatérale qui donnerait déjà comme condition à la fausse impassibilité une différence de caractère et de sentiments bien nette. Le sacrifice réciproque serait théoriquement possible, mais bien invraisemblable et reste trop rare sans doute pour qu'on s'en occupe davantage. D'ailleurs la fausse impassibilité se rapprocherait ici de celle que recommande la morale ou la politesse, et qui est plutôt désintéressée que destinée à la défense personnelle.

En fait, l'affectation de l'indifférence est surtout produite par l'opposition de sentiments différents. C'est quand nous savons que nos sentiments ne seront pas approuvés, partagés et imités, que nous sommes surtout portés à les contenir. Le manque de

sympathie fait le faux impassible. Et ce manque de sympathie provient non seulement de ce que le candidat à la fausse impassibilité éprouve des sentiments qui seront froissés par les autres, mais aussi de ce qu'il n'a pas les sentiments de ceux-ci. S'il aime ce qu'ils n'aiment pas, il reste indifférent à bien des plaisirs qui les charment. Peut-être même cette indifférence produit-elle plus fréquemment notre type que l'opposition directe du désir et de l'aversion. Celle-ci engendre des inimitiés plus nettes et plus franches.

Un intellectuel parmi des hommes d'affaires, un actif parmi des rêveurs restent indifférents à ce qui passionne leurs compagnons. Leur indifférence ne deviendra consciemment ou inconsciemment une dissimulation qu'en se généralisant, et parce que l'isolé finira par se faire un procédé de la réserve naturelle et habituelle que les circonstances lui imposent. Ayant pris l'habitude de l'indifférence et de la réserve parce qu'il ne s'intéresse guère à ce qui se dit, à ce qui se prépare, à ce qui se fait devant lui, il lui sera plus facile d'étendre cette manière d'être aux cas où il aurait à manifester des sentiments personnels qui, il le sent bien, n'éveilleraient dans son entourage aucun écho sympathique. Sa dissimulation n'est que la systématisation de son insociabilité. L'indifférence apparente est une barrière entre lui et les autres, barrière naturelle d'abord, et qu'il développe plus tard. Il en a vu les avantages, et il ne peut accepter de contacts pénibles sur quelques points avec ceux dont il est, d'autre part, naturellement et complètement séparé. Et c'est encore l'occasion de reconnaître la nature fondamentale du mensonge, qui est essentiellement la chose

anti-sociale par excellence, la négation même de la société, bien que, par une contradiction nécessaire, étrange en apparence et assez facile à comprendre par l'analyse des faits, la société ne puisse s'en passer et repose en somme sur lui. Ainsi, l'indifférence jointe à une sensibilité vive portant sur des points différents nous apparaît comme une bonne condition de la formation de notre type de fausse impassibilité.

§ II

Je crois que cette indifférence réelle se trouve, pour les raisons que j'ai dites, très souvent dans le type que nous étudions. Il se peut cependant que parfois l'opposition directe soit plus marquée et que l'indifférence affectée soit due à un goût malheureux pour quelqu'un des objets qui excitent en même temps les désirs de l'entourage. J'ai indiqué en passant le cas où la renonciation à cet objet et l'indifférence apparente à son égard pourraient être un effet de la sympathie et du dévouement. Mais elles peuvent être aussi involontaires et forcées. En ce cas, l'affectation d'indifférence devient une caractéristique intéressante et significative.

L'amour contrarié, quel qu'en soit l'objet, se traduit souvent non par l'impassibilité, mais par la lutte. Que ce soit le résultat opposé qui se produise, cela tient évidemment au caractère propre du sujet et cela peut servir à le révéler. La sensibilité vive ne nous explique pas suffisamment le fait, il y faut joindre une certaine aversion pour la lutte directe, qui peut se rattacher

à des causes diverses, temporaires ou permanentes. L'actif aimera mieux lutter qu'affecter l'indifférence si la lutte lui paraît possible. Au contraire, le dédaigneux, le poltron, le délicat impressionnable, le paresseux, le rêveur doux aimeront mieux renoncer, paraître indifférents, si quelque motif très particulier ne les pousse à la lutte. De même le réfléchi, le maître de soi, le prudent, à moins que l'issue de la lutte ne lui soit très probablement favorable. Nous retrouvons ici l'effet des dispositions d'esprit dont j'ai signalé l'association ordinaire avec la fausse impassibilité. Nous voyons aussi quelques-uns des motifs de cette association et comment ils peuvent être décelés par certaines réactions.

§ III

Le froissement qui détermine la fausse indifférence produit aussi une indifférence vraie, dont l'impassibilité affectée est une extension systématisée, mais aussi, à quelques égards, une déviation. Un homme dont les sentiments affectueux auront été tournés en ridicule par la personne qui les inspirait, pourra bien les conserver en partie et les dissimuler désormais sous un air de dédain et d'indifférence. Cependant je crois bien que, dans la plupart des cas au moins, le sentiment primitif ne se conserve pas rigoureusement. L'objet, tel qu'il est représenté dans l'esprit, cesse plus ou moins, car tout cela est un peu indécis et flottant, de se confondre entièrement avec la réalité. L'image mentale, contrariée par celle-ci, s'en détache. Ceci peut

s'appliquer à l'amitié, à la sympathie, à l'amour et de même à l'aversion et à la haine. La personne aimée, si nous prenons le cas de l'amour, est toujours aimée ; seulement cette personne, l'amoureux commence à se rendre compte que c'est un fantôme créé et développé par lui, rattaché sans doute à la réalité par des liens étroits, greffé sur elle, mais ne s'accordant pas tout à fait avec elle et susceptible de s'en séparer.

L'affection qui se porte toujours sur la personne imaginaire se détache alors de la personne réelle, et elle s'en détachera de plus en plus, à mesure que la séparation des deux personnes s'accentuera. Mais les liens qui les unissent sont encore assez forts, bien qu'ils commencent à se rompre, pour que les sentiments qu'inspire l'une s'attachent aussi à l'autre. Ainsi de temps en temps l'affection se portera de nouveau sur la personne réelle, et d'autres fois l'indifférence ou la rancune sur la personne imaginaire. L'expression de l'affection peut être, en ce cas, enrayée par le souvenir des circonstances qui l'avaient diminuée, et la fausse impassibilité reparaît. Mille nuances peuvent ainsi varier l'évolution et la dissolution d'un amour ; des sentiments compliqués et fugaces, continuellement changeants, s'y produisent et s'y déroulent. Retenons surtout pour notre sujet que l'indifférence vraie peut se mêler ainsi constamment, en proportion variable, à la fausse impassibilité, et que les deux dérivent ici de la même cause.

De même, dans un cas comme celui de Mérimée, il se peut très bien que l'enfant, trompé d'abord sur les dispositions des personnes qui l'ont grondé, devienne réellement, une fois qu'il les a comprises, beaucoup plus indifférent à leurs sentiments.

C'est toujours le même procédé. La personne à l'opinion de qui on tenait n'est plus la personne réelle. On en peut conserver l'image dans le souvenir et garder pour cette image ses anciennes dispositions, mais on sait que ce portrait ment, et la personne réelle n'inspire plus les mêmes sentiments. Son appréciation devient plus indifférente, et l'impassibilité que l'on pourra garder dorénavant en écoutant ses reproches n'est pas absolument feinte. Elle correspond assez normalement à une attitude vraie de l'esprit. Elle est l'exagération et la régularisation d'une indifférence vraie, mais encore naissante.

Le dédoublement de la personne imaginaire et de la personne réelle (ou que nous acceptons pour telle, car elle est une seconde personne imaginaire) est souvent transitoire. Il serait intéressant de suivre de plus près les évolutions corrélatives de ces deux personnes si cela ne sortait pas de notre sujet. La réalité relative, telle que nous la supposons, agit continuellement et vient en général réduire et dissoudre plus ou moins la représentation reconnue comme purement imaginaire. Le sentiment qui s'attachait à celle-ci disparaît alors, ou reste plus ou moins abstrait, ou se fixe, grâce souvent à quelques éléments communs, sur un nouvel objet. Chez des personnes du type imaginatif, chez des rêveurs, l'image reconnue fausse peut être aussi conservée, instinctivement ou volontairement, et rester longtemps le centre d'un système d'idées et de sentiments. Parfois encore il peut y avoir une multiplication des images, la seconde image peut être reconnue fausse comme la première, et les choses se compliquent encore. Mais cela ne nous intéresse pas directement.

§ IV

Nous entrevoyons ici une des causes de la vraie indifférence qui vient continuellement se mêler à la fausse. Celui qui est destiné à la fausse impassibilité est en général très sensible et même affectueux, mais son affection, facilement provoquée, ne peut se développer que dans des conditions complexes, délicates, d'une réalisation rare et difficile. Il s'ensuit que bien des sentiments s'ébaucheront chez lui, mais que, dans la plupart des cas, ils ne pourront pas se développer, ils avorteront ; l'affection naissante, qui s'annonce parfois comme devant être très forte, dévie, s'arrête, se dissout, disparaît devant l'indifférence. Des froissements, des heurts à peu près inévitables se sont produits. Et si le futur impassible est volontiers affectueux, ses affections sont souvent enrayées par l'excès de son impressionnabilité. Aussi peut-on constater chez lui un vif désir d'aimer qui ne peut arriver à se satisfaire. Il voudrait s'attacher aux personnes qu'il rencontre, il se passionnerait volontiers pour elles, mais elles ne sont jamais absolument telles qu'il les souhaite et qu'il est porté à les voir. Les petites déceptions le découragent, et sa nervosité vient toujours combattre son désir d'affection. Froissé, rebuté souvent pour des causes insignifiantes et que la délicatesse exagérée de sa sensibilité lui rend très pénibles, il se rejette en arrière, il se replie sur lui-même. La misanthropie est, à un certain âge, et après une certaine expérience des hommes, un des aboutissants naturels de cette tournure d'esprit. L'indiffé-

rence vraie pour les personnes réelles en est un autre, et l'on peut voir à la fois chez le même individu une grande capacité d'aimer, une affectuosité virtuelle, latente, et une grande indifférence réelle.

L'indifférent de l'espèce singulière dont je parle sera parfois sensible à des souffrances générales ou anonymes. Il reportera sur une classe sociale, sur l'humanité, une bonne part des sentiments qu'il n'aura pu répandre sur les individus. Cela lui sera d'autant plus aisé, à l'encontre de ce qui se passe en général, que les objets de son affection resteront pour lui des abstractions, des êtres généraux. A connaître de près les individus qui les incarnent, il ne pourrait guère que se dégoûter. Il aimera l'humanité sans aimer les hommes.

Tel autre représentant du type s'absorbera peut-être dans un égoïsme plus ou moins raffiné. Il peut également se passionner pour des personnages imaginaires qu'il créera lui-même s'il peut créer, ou qu'il trouvera dans des livres. Il s'enthousiasmera pour des héros de roman, il s'apitoiera, avec une véritable affliction, sur les malheurs des gens qu'il ne connaîtra pas, sur les victimes que désignent à sa compassion les faits-divers de son journal. C'est que ces personnes-là, il ne les voit que par les côtés qui peuvent émouvoir sa sympathie. S'il les voyait de près, moins abstraitement, il serait sûrement rebuté. Aussi sera-t-il plus apte à faire la charité de loin, à donner son argent, s'il est généreux, ou bien à émettre des idées générales sur des questions d'économie sociale qu'à prodiguer sa personne, à visiter des malheureux, à créer ou à soutenir activement des œuvres de bienfaisance et de justice. Il lui faut vivre dans

un monde idéal, ou, ce qui revient au même, dans un monde réel analogue au monde idéal qui vit en lui, pour développer sa virtualité d'affection et de sympathie. Mais ce n'est guère que par une illusion plus ou moins volontaire qu'il y peut arriver. Avec sa disposition à se sentir blessé, à se décourager pour les moindres piqûres, il a donc toujours une tendance à se détacher du monde réel et à se renfermer dans une indifférence en partie feinte, mais en partie aussi réelle et caractéristique.

§ V

L'indifférence vraie, que nous avons jusqu'ici examinée dans ses connexions avec l'intelligence fausse, est d'une nature un peu spéciale. Mais nous pouvons la considérer sous une forme beaucoup plus générale et même universelle.

Feindre l'indifférence, peut-on dire, c'est réaliser jusqu'à un certain point l'indifférence. Toutes nos manifestations existent en tant que telles, elles ont par elles-mêmes quelque réalité. Nous sommes portés à penser aux autres manifestations qu'elles annoncent, et si ces manifestations n'existent pas, nous déclarons que les premières sont trompeuses. Et en effet nous nous sommes trompés sur elles, mais elles existent, et notre erreur même atteste leur existence. Un enfant refuse, par bouderie, par rancune, d'accepter le bonbon qu'il convoite. Son indifférence est feinte, mais son geste n'en subsiste pas moins, et, si peu de valeur qu'il ait en lui-même, il en a une cependant. Il est de l'indifférence réelle. Nous nous tromperons, si nous croyons

l'esprit entier de l'enfant d'accord avec lui. Le désir subsiste, mais le geste est en contradiction avec lui, et il est en contradiction avec lui parce qu'il est en lui-même du refus et de l'indifférence. Toute une part de l'enfant désire et accepte, une autre refuse et nie le désir. L'une et l'autre sont réelles. La première est peut-être plus importante, plus durable, plus vivace par elle-même; mais l'autre, suscitée et soutenue par des impressions momentanément puissantes, l'éclipse pour une minute.

Nous pourrions faire la même constatation pour tous les cas d'indifférence simulée. Feindre un sentiment, c'est le réaliser, c'est l'éprouver à quelque degré, d'une manière incomplète peut-être et très incomplète, mais non d'une manière nulle. Feindre l'indifférence, c'est également réaliser l'indifférence; feindre de ne pas éprouver un sentiment, c'est chasser ce sentiment, commencer à le dissoudre, en diminuer la réalité. Et d'ailleurs la réalisation de l'état simulé ne s'arrête généralement pas là. Elle dépasse aisément les bornes du strict nécessaire. Conformément à la loi de l'association systématique, l'état maintenu par la volonté tend à envahir l'esprit et il y réussit plus ou moins mais toujours, semble-t-il, à quelque degré. C'est un exemple de suggestion analogue à ce cas bien connu de l'observateur qui, en simulant l'attitude de la colère, sentait la colère s'éveiller en lui, ou qui imitait de son mieux les allures et les expressions des autres pour connaître leurs sentiments secrets.

§ VI

Cet envahissement de l'esprit par un état réel déjà et qui tend à susciter des idées et des sentiments en harmonie avec lui peut aller très loin.

Sans doute, au début le faux impassible, renfermé en lui-même comme dans une forteresse, y garde sa sensibilité toujours vivante et frémissante, parfois même exaltée par les obstacles qu'elle a rencontrés. Le désir comprimé se défend, il réagit et cherche à se développer de son mieux.

Mais des forces redoutables tendent à le réduire encore. Comme le faux impassible est obligé de feindre souvent l'indifférence à propos de choses qui l'émeuvent et de dissimuler aussi bien ses sentiments égoïstes que sa compassion ou sa pitié, il se peut bien que, par l'affermissement et le développement de la manière d'être qu'il s'est imposé, sa fausse impassibilité finisse par devenir vraie. Par un très simple mécanisme d'association systématique, un état d'âme rigoureusement maintenu et souvent reproduit tend à conformer tout l'esprit à sa propre nature. L'esprit a une tendance à se modeler sur les apparences extérieures et les désirs sur les actes. Sans doute, la nature primitive peut se maintenir et l'emporter dans la lutte. Mais la nature simulée et acquise ne doit pas toujours être vaincue. Elle a pour auxiliaire dans la lutte la partie de l'esprit qui déjà lui ressemble, des habitudes prises en des cas différents et qui vont se généraliser. Il se peut encore que la répétition contribue à émousser des impressions pénibles ou agréables, et

que, plus qu'on le croit, le raisonnement lui vienne en aide. Enfin la prudence et la raison du faux impassible peuvent intervenir dans les circonstances de sa vie de manière à ce que son impressionnabilité soit moins rudement et moins souvent éprouvée. Pour toutes ces raisons au moins le faux impassible tend vers un état d'indifférence vraie. Il n'y arrivera jamais complètement, mais si le hasard, ou la malveillance, qui n'est guère moins à craindre, ne viennent pas contrarier son évolution, il s'en rapprochera peut-être d'une manière fort appréciable.

§ VII

Inversement le vrai indifférent peut être un sensible auquel a manqué l'occasion qui devait mettre en jeu sa capacité de sentir. Il a toujours vécu dans des conditions qui, sans contrarier directement ses désirs déjà formés, n'ont pas favorisé le développement de certaines tendances dont il portait en lui les éléments. Ce qu'on appelle « trouver sa voie », c'est précisément rencontrer enfin, souvent par hasard, et parfois après un long tâtonnement, un ensemble de circonstances qui permettent à l'esprit de laisser voir ce qu'il y avait de caché et d'à peine ébauché en lui jusque-là, qui rendent prépondérante, bien vite et presque subitement parfois, une tendance encore obscure et incomplète, que celui même dont elle va régler la vie avait pu longtemps méconnaître.

Aussi la distinction rigoureuse des types est-elle bien difficile ou impossible. Il y a chez l'impressionnable qui feint

l'impassibilité des indifférences réelles très nettes, et aussi des indifférences virtuelles parfois très nombreuses. De même l'indifférent vrai recèle des sensibilités virtuelles et ignorées souvent très vives.

Mais alors est-il un véritable indifférent ? Il l'est sans doute, momentanément au moins et d'une manière relative. C'est à peu près tout ce que nous pouvons communément affirmer. On peut donc considérer le vrai indifférent comme une sorte de simulateur possible. Assurément, il ne feint pas volontairement, il ne tire aucun avantage appréciable de sa nature apparente. Cependant le contraste entre sa nature actuelle et sa nature virtuelle est très analogue à une simulation. Des apparences de paresse, de négligence, d'ennui, de dédain cachent ainsi parfois une grande ardeur au travail et un goût impérieux pour l'activité intellectuelle ou pratique, qui se révéleront plus tard, quand la vocation sera fixée, quand l'étincelle aura jailli. Sans doute, ces qualités n'existent pas encore, mais certaines de leurs conditions sont réalisées déjà, et l'on ne peut les considérer comme n'étant réelles à aucun degré. Il y a une différence entre celui qui est paresseux parce qu'il n'a pas encore trouvé d'occupation à son goût et qui convienne à ses aptitudes, et celui qui ne peut que rester paresseux sa vie durant. (Encore n'est-on peut-être jamais bien sûr que la faute n'en soit pas aux circonstances de sa vie.) Sans doute il se trouve ainsi en chacun de nous de fausses indifférences dont nous n'avons aucune idée. Nous sommes tous et en tout des simulateurs à quelque degré.

§ VIII

Ce qui précède fait saisir les raisons qui peuvent pousser le faux indifférent à prendre lui-même au sérieux son impassibilité. Il n'est pas rare qu'un simulateur soit une première dupe. On se méconnaît si aisément soi-même ! Un faux impassible s'exagérera volontiers la portée de son impassibilité et tout de même il s'en servira peut-être pour garantir une sensibilité dont il ne se rend pas très bien compte. Ce qu'il y a de vrai dans son indifférence peut le tromper sur ce qu'elle a de simulé. Son indifférence réelle pour certains objets ordinaires du désir, il peut l'étendre par l'imagination plus aisément qu'en réalité et se croire blasé, revenu de tout, supérieurement dédaigneux, par excès de naïveté et par ignorance des désirs qui vont naître en lui dès que l'occasion le voudra.

Il peut aussi se faire un idéal du type qu'il simule et s'efforcer de le réaliser. Je pourrais citer une personne chez qui ce type existait assez nettement et qui admirait fort la complète maîtrise de soi, la domination des sentiments par la volonté réfléchie. Ses héros préférés étaient des impassibles ou tout au moins des maîtres d'eux-mêmes, s'inspirant surtout de sentiments généraux ou abstraits, toujours un peu froids, réfléchis et contenus, des personnages comme l'Enjolras de Hugo ou le Lohengrin de Wagner, indifférents à tant de choses humaines. Et l'on pouvait remarquer en elle, à côté d'une impressionnabilité nerveuse souvent excessive et de quelques traits de caractère qui

la rendaient fort différente de tels personnages rencontrés dans des livres ou rêvés par l'imagination, d'autres qualités qui expliquaient sa sympathie admirative pour eux. C'étaient, par exemple, une certaine habitude de retenir l'expression de ses sentiments, une tendance développée à la réflexion et à l'analyse avec un certain nombre d'indifférences très accentuées contrastant avec des impressions vives et fortes. Il s'établissait ainsi une lutte entre deux groupes de tendances et d'attitudes générales, si je puis dire, dont aucun ne l'a, autant que j'ai pu le voir, complètement emporté et qui se sont accommodés l'un de l'autre comme ils ont pu.

CHAPITRE VI

Les transformations du Faux Impassible.

§ I

Voilà quelles sont, à peu près, à mon avis, les conditions générales, les principaux éléments, les formes les plus fréquentes du type de fausse impassibilité. Quand les conditions varient, le caractère qu'elles déterminent varie aussi. Il se transforme, et ses transformations sont instructives.

Une modification de la santé, en rendant certaines impressions plus douloureuses ou moins pénibles (selon le sens de la modification), peut augmenter ou diminuer l'intensité du type. Ce qui fait le faux impassible, c'est la souffrance que lui imposent les chocs de ses propres sentiments avec le monde extérieur. Tout ce qui peut rendre ces sentiments plus forts, plus résistants, faire les impressions désagréables plus faciles à supporter tend à affaiblir le type. Nous avons tous connu les gens que le malaise, la souffrance rendent susceptibles, éloignent de leurs semblables et isolent dans la réserve et dans un simulacre d'orgueil.

Une cause morale agit de même. Une exaltation passagère ou durable peut nous empêcher de sentir les froissements du

monde extérieur. Un bonheur inattendu nous rend expansifs et ouvertement sensibles. Un bonheur doux et continu agit pareillement en détendant l'esprit, en nous distrayant des petites piqûres quotidiennes qui deviennent imperceptibles. Inversement un malheur qui nous déprime nous fait rentrer en nous-mêmes, nous conduit à l'indifférence vraie ou simulée vis-à-vis des autres. C'est là au moins l'effet normal. Il peut être transformé du tout au tout par des circonstances particulières. L'apparence d'impassibilité peut disparaître après un malheur, si ce malheur donne l'occasion d'apprécier certaines sympathies encore méconnues. La dépression morale peut nous faire sentir le besoin de l'expansion et de la sympathie. Par là elle s'oppose à la fausse impassibilité. Mais elle peut nous faire craindre davantage d'être méconnus ou repoussés. Selon la disposition qui l'emportera, et ceci dépend de mille conditions très variables, l'effet final sera tout à fait différent.

Un sentiment naturellement soumis aux froissements du monde extérieur tend à développer la simulation de l'indifférence tant qu'il n'est pas assez fort pour passer par-dessus les obstacles. L'éveil des sensations amoureuses développe la pudeur, inspire la réserve. La naissance d'une nouvelle affection, ou le développement d'un goût, d'un sentiment égoïste, d'une ambition, peuvent, en nous faisant prévoir ou supporter de nouveaux froissements, nous pousser à feindre l'indifférence. Au contraire, si le sentiment augmente assez pour que nos petites susceptibilités viennent à disparaître devant lui, nous dédaignons la simulation et nous étalons notre moi. Si l'amour naissant fait naître la pudeur, l'amour libre et

passionné la fait disparaître. L'ambition sûre de ses résultats, un sentiment puissant et vainqueur peuvent se déployer avec cynisme. Les circonstances qui favorisent ou entravent le libre jeu des passions agissent ainsi sur le type. Le pouvoir absolu favorise l'expansion de la personnalité. Un simple changement de milieu peut transformer un homme. Telle personne affectera l'impassibilité hautaine dans un des milieux qu'elle fréquente et sera, dans un autre, expansive et simple. Dans un même milieu elle changera progressivement à mesure qu'elle s'y familiarisera, qu'elle expérimentera le genre d'accueil qu'y trouvent ses sentiments et ses idées. Retenue d'abord et d'apparence indifférente, elle y montrera ensuite plus librement ses opinions et ses goûts. Quelquefois, au contraire, elle débutera par l'expansion et finira par la réserve froide. C'est là une évolution facile à comprendre et si naturelle qu'elle est, sous diverses formes, à peu près universelle. Plus ou moins précipitée, plus ou moins lente, elle se retrouve très vraisemblablement chez tout le monde, et à coup sûr chez beaucoup de gens qui n'ont pas l'adaptation très prompte et ont besoin de tâter un peu longuement leur entourage. Comme les milieux se transforment d'ailleurs généralement, il est à peu près inévitable que des transformations des individus viennent modifier la manifestation de leur sensibilité.

§ II

Les éléments secondaires du type, les traits de caractère qui préparent, accompagnent ou complètent la fausse impassibilité

se transforment aussi quand les conditions de l'existence varient. Ainsi des changements continuels se produisent. Ce qui modifie la fausse impassibilité agit par contre-coup sur les traits secondaires du type ; la réciproque est vraie, et ce qui modifie les traits secondaires influencera par voie indirecte la fausse impassibilité. De plus, ces traits secondaires varient aussi à la suite de la modification de l'un d'entre eux. Si le goût de la vie intérieure vient à faiblir, entravé, par exemple, par les occupations d'une vie active, il est probable que la fausse impassibilité diminuera, car elle aura perdu une de ses raisons d'être : le retentissement intérieur prolongé des attaques et des blessures. De même, une exaltation des sentiments, lorsqu'ils ne sont pas trop contrariés, en diminuant l'indifférence feinte, peut développer aussi l'activité, amoindrir l'amour-propre, la susceptibilité, la tendance à la contemplation oisive et à la rêverie sans but. L'homme que la passion emporte ne pense plus à se complaire dans de petites contemplations intérieures, ou à s'offenser des moindres choses, il surmonte bien des petites répugnances qui l'arrêtent en temps ordinaire, ou même il n'y prend pas garde. J'ai pu constater cela plusieurs fois. Si son amour pour la vérité vient à s'affaiblir, s'il croit pouvoir recourir au mensonge, il peut remplacer la dissimulation par la simulation, devenir plus affable et plus liant, en affectant des sentiments qu'il n'éprouve pas. Si son orgueil est excité par le succès, il peut perdre de sa timidité, ou même de sa sauvagerie, devenir plus abordable, ou bien, au contraire, se montrer plus agressif au lieu de se tenir sur la défensive, tout en gardant au fond le même caractère à peine modifié.

§ III

La substitution d'un type à un autre se fait de bien des manières. Ce n'est pas toujours l'expansion sincère qui succède à la fausse impassibilité. Si la passion se fortifie, si l'activité augmente, mais si la franchise fait défaut et si les froissements du monde extérieur sont toujours à craindre, l'impassibilité apparente peut être remplacée non par de la vraie expansion, mais par de la sensibilité simulée. Trop excité, trop agité pour feindre l'indifférence, trop défiant, trop timide, pour laisser paraître ses vraies impressions, l'homme se tirera d'affaire en faisant montre de sentiments qu'il n'éprouve pas, satisfaisant son besoin d'expansion, d'une part, et, de l'autre, sa prudence. Tout au moins il exagérera des impressions réelles mais insignifiantes pour détourner l'attention des sentiments profonds qu'il ne veut pas laisser voir. Il ressentira un peu, ou il croira ressentir, ou il exagérera, soit instinctivement, soit volontairement, parfois avec plus de suite et des combinaisons plus complexes, un intérêt singulier pour des plaisirs qui ne l'attiraient point, un zèle nouveau pour des occupations qui ne lui plaisaient guère. L'excitation, trop vive, ne pouvant se dépenser sous la forme qui lui conviendrait le mieux, s'échappe comme elle peut sous divers déguisements. Une jeune fille demandée en mariage par celui qu'elle aime embrasse sa mère. Voilà un petit fait dont la notation exacte ou approchée est assez commune, et qui contient toute la psychologie de la sensibilité simulée dans les

conditions spéciales que j'invoque ici. Les manifestations de la pudeur que je rappelais tout à l'heure comme signes de dissimulation, je pourrais les mentionner ici parmi celles qui sont aussi des simulations actives. Une joie subite, si nous ne pouvons l'épancher, peut nous rendre plus bavards, nous faire jouir d'impressions qui, à d'autres moments, nous paraîtraient insignifiantes, nous faire remuer, gesticuler, courir, développer ainsi en nous bien des activités parfois simulées et parfois sincères mais exagérées.

§ IV

Ces mille transformations du type, dont je n'indique, bien sommairement, que quelques-unes, ne doivent pas être considérées comme des exceptions. Tout ce qui est se transforme. Le type du faux impassible, pas plus que les autres, n'est une chose immuable et figée. Il se modifie continuellement, va d'un côté, retourne de l'autre, revient à sa position primitive ou à peu près. Il oscille continuellement autour d'une moyenne, qui, elle-même, change dans un sens ou dans l'autre et parfois revient à son premier état, ou reste sensiblement constante. Le faux impassible a ses heures d'expansion relative, puis il revient à sa première attitude et même la dépasse. Il continue ainsi pendant toute sa vie. Sans doute, peu à peu ce frémissement s'amoindrit, l'automatisme arrive, et sa rouille gêne le jeu des rouages. Pourtant il n'est jamais bien complet et toujours, selon le lieu, le temps, les circonstances intérieures et les conditions du milieu, les manifes-

tations du type changeront. Un homme, à côté du caractère que nous lui voyons, en conserve toujours une infinité d'autres, plus ou moins ressemblants au premier, plus ou moins différents, qui restent possibles dans certaines conditions que peut amener le cours de la vie. Et le cours de la vie en amène généralement d'assez variées pour que quelques manifestations au moins se modifient de manière visible. Il ne faut pas considérer un caractère comme une réalité acquise et absolue, mais comme une réalité vivante et vibrante qui va changeant sans cesse, sans que nous puissions toujours nous en apercevoir.

CONCLUSION

§ I

Tel est, dans ses grandes lignes, le type du faux impassible. Nous en avons vu les éléments, les formes diverses, la formation, les transformations, les affaiblissements. Il dépend de deux grands faits, ou, si l'on veut, d'une qualité psychologique combinée avec un ensemble général de conditions mentales. La qualité psychologique qu'il suppose, c'est une sensibilité généralement assez vive et contrariée par son milieu, l'ensemble de conditions dans lequel il se développe, c'est d'abord la nécessité de vivre et, pour vivre, de maintenir tant bien que mal l'équilibre de l'esprit. A ces faits principaux se rattachent les caractères secondaires du type et aussi ses transformations ou ses déviations.

C'est parce que chez certains individus la sensibilité est particulièrement délicate ou que les circonstances l'exposent davantage aux froissements, parce qu'ils ne ressemblent pas assez à leur milieu et ne s'y adaptent pas, parce qu'ils manquent aussi des moyens d'adapter leur milieu à eux-mêmes en le transfor-

mant, que se produit et que se développe le type du faux impassible. Chez d'autres, au contraire, ce trait de caractère n'aura qu'une importance moindre, et peut-être secondaire, ou bien leurs sentiments et leurs idées ne seront pas pareillement heurtés par ceux des autres. Les simulations nécessaires seront alors différentes, et c'est d'une toute autre façon que l'individu cachera sa nature et affectera de montrer certaines qualités qu'au fond il ne possède pas. A des dangers différents on remédie par des mesures différentes, comme aussi, pour lutter contre un même danger, chacun emploie les moyens spéciaux que lui suggère la nature de sa propre personnalité.

§ II

Avant de les examiner, je veux dire encore quelques mots sur la généralité et ce qu'on pourrait appeler l'éparpillement de la fausse indifférence.

Nous l'avons principalement examinée sous ses formes les plus nettes. C'était nécessaire pour la clarté de notre étude. Mais j'ai fait cependant des réserves sur la pureté du type et indiqué en passant des formes atténuées.

On sait assez qu'il n'y a pas de type pur. Personne ne feint toujours et partout l'impassibilité ou le détachement absolu. Le fait seul de vivre, de manger, de respirer, de se garer d'une voiture, indique suffisamment que l'on n'est pas indifférent à tout. Mais depuis les plus indifférents en apparence, jusqu'aux plus visiblement sensibles, toute une série d'individus s'échelonne,

dans laquelle, le type de la fausse impassibilité va s'affaiblissant, et qu'il serait assez inutile d'examiner avec plus de détails.

Mais il n'existe personne qui ne manifeste quelque sensibilité et qui puisse affecter un détachement absolu (inconnu même aux suicidés, puisque c'est pour éviter quelques douleurs qu'ils se suicident), il n'existe pas davantage quelqu'un qui puisse laisser voir tous ses sentiments, tous ses goûts et tous ses désirs. Il n'est personne à qui la prudence, la politesse, la morale, l'intérêt d'autrui et son intérêt propre ne persuadent de ne pas laisser paraître telle impression, percer tel sentiment, s'énoncer telle idée. Il y a toujours quelque opposition entre nos propres passions et quelque hostilité de nos désirs à ceux des autres. Il est donc inévitable que, avec les inhibitions que chacun cherche à exercer sur les autres, un grand nombre d'entre eux soit destiné à vivre sans se manifester, au moins dans certaines circonstances. C'est là un fait de tous les jours et de toutes les minutes. Il est trop évident pour que j'y insiste. Je le rappelle cependant parce qu'il y a là l'élément infinitésimal qui, dans les circonstances favorables, vient à créer le type le plus net de la fausse impassibilité.

§ III

Il faut considérer encore que je n'ai examiné ici qu'une des grandes formes de la fausse impassibilité. C'est celle qui m'a semblé la plus commune et la plus nette. Mais il faut au moins en rapprocher certaines autres dissimulations de la sensibilité.

Au lieu de se traduire en réserve hautaine, cette dissimulation peut consister au contraire en un déploiement d'activité. Pour masquer ses sentiments, ses douleurs ou ses joies, on a l'air occupé, intéressé par de tout autres sujets que ceux dont on est affecté. On rit, on chante, on remue, on agit, on tente une entreprise. C'est la méthode de la diversion. Elle peut servir selon les cas à cacher la vérité aux autres, à se la cacher à soi-même et peu à peu à la transformer. Mais ici c'est une insensibilité particulière qu'on étale, c'est une sensibilité particulière qu'on veut laisser ignorer. Le type que déterminent les manœuvres employées n'est peut-être pas souvent très marqué ; mais ces manœuvres elles-mêmes sont fréquentes. Nous les retrouvons chez l'homme qui sourit aimablement pour cacher la blessure que lui cause une allusion indiscrète, ou qui se répand en bavardages animés et feint de ne pas avoir compris, chez celui qui chante, siffle, fait le brave pour cacher sa peur, chez Pascal cherchant dans la géométrie un remède à la douleur physique, chez l'homme qui, pour se distraire d'un chagrin, chasse, voyage, travaille, feint de s'intéresser à quelque occupation et tâche de s'en donner le goût. Il est assez naturel que ces procédés soient parfois utilisés par le faux impassible. Ils peuvent, par leur fréquence et leur domination, constituer un type nouveau de dissimulation dont j'ai pu constater la réalité. Mais ils impliquent des simulations actives et se rattachent par là à la fausse sensibilité.

DEUXIÈME PARTIE

LA FAUSSE SENSIBILITÉ

INTRODUCTION

§ I

Au type du faux impassible s'oppose le type du faux sensible. Celui-ci simule la sensibilité, comme l'autre simulait l'indifférence. Il n'est pas impossible, il est même inévitable que ces types se combinent chez un même individu. Et, en fait, cela ressort de ce qui précède, ils se combinent chez chacun de nous, mais en proportions si différentes que toutes les nuances de l'impassibilité feinte, de l'équilibre ou de la fausse sensibilité peuvent être à peu près représentées.

Comme la fausse indifférence, la simulation de la sensibilité a pour origine le besoin de vivre, le désir de l'équilibre mental, le souci de la défense personnelle ou de l'attaque. C'est dire qu'elle se ramène aussi à l'association systématique. Si la sensibilité excessive est dangereuse pour l'individu, la froideur excessive ne l'est guère moins. Ne pas partager les sentiments de ceux qui vivent avec nous (hors le cas où cette

identité de désirs créerait une rivalité), ne pas éprouver les émotions que, dans l'opinion commune, nous devons éprouver, les impressions désignées par l'exemple, l'usage et la mode, cela est un inconvénient grave et parfois un péril. On a beau dire qu'on ne commande pas à ses sentiments et qu'il ne faut pas disputer des goûts. Pour des points relativement peu importants, des différences de goût séparent les individus et divisent les familles. Et quand les divergences sont plus graves, l'union est presque impossible.

Quelques-uns des dangers que fait naître la différence des désirs et des idées sont, pour ainsi dire, intérieurs à l'individu. Nous souffrons de ne point sentir comme les autres. Nous en souffrons pour nous, parce que les sentiments des autres assiègent sans cesse notre esprit et que, lorsqu'ils ne savent pas le faire vibrer à l'unisson, nous éprouvons une impression d'isolement, de désaccord, d'antipathie qui est, en général et normalement, pour l'homme considéré comme être social, désagréable et peu saine. Nous en souffrons pour nous encore, parce que nos propres impressions sont souvent faibles, peu solides et mal affermies quand nous ne les sentons pas partagées. Et nous souffrons aussi pour les autres, si nous avons l'âme altruiste, soit que nous les considérions comme ayant droit à une sympathie que nous leur refusons, soit que, fort de la supériorité présumée de nos propres sentiments, nous les plaignions de ne les point partager.

§ II

Mais le grand danger de notre dissidence, c'est que les autres s'en aperçoivent et ne nous en savent aucun gré. Quand nos sentiments n'imitent pas ceux de ntore entourage et que nous ne pouvons lui imposer les nôtres, — en réservant le cas assez complexe où l'opposition peut créer l'harmonie — nous n'avons à compter ni sur sa sympathie, ni sur son aide. L'originalité c'est l'isolement. Et si l'isolement donne certains plaisirs et procure certains avantages, il est aussi un mal très sérieux, à cause des liens de dépendance réciproque qui unissent tous les hommes. Et puis, il ne s'agit pas seulement d'indépendance et d'isolement. Le manque de sympathie ou l'antipathie positive se traduisent aussi par des expressions plus pénibles à supporter. Les gens convaincus et passionnés ne se bornent pas à ne pas rendre service à ceux qui ne pensent pas et ne sentent pas comme eux, ils leur nuisent souvent de leur mieux, lorsqu'ils ne vont pas jusqu'à les supprimer.

Aussi est-il très utile pour l'homme de paraître éprouver bien des sentiments qu'il n'éprouve pas et d'exagérer l'expression de ceux qui restent, chez lui, plus faibles qu'il ne convient. Cette utilité, qui résulte de la nature essentielle de la société, est encore augmentée par une foule de conventions très puissantes et dont l'effet va s'accumulant. La société pourrait peut-être se passer de l'expression de certains sentiments, mais, une fois admis qu'ils sont obligatoires, elle ne peut plus en

être privée. Celui qui ne les éprouverait pas ou ne voudrait pas les simuler risquerait de causer un vrai désordre par le trouble de l'opinion et toutes les conséquences réelles qu'entraîne souvent un mal imaginaire. Et parfois tout ce désordre serait bien imparfaitement compensé par l'abandon, par un homme isolé, d'une convention même un peu niaise.

CHAPITRE PREMIER

La simulation pour soi.

§ I

Pour feindre aux yeux des autres, il n'est pas mauvais de commencer par se tromper soi-même. Et c'est là une des raisons qui occupent continuellement l'homme à s'illusionner sur ses propres sentiments et sur ses propres croyances. Une autre raison, c'est qu'il en a besoin lui-même, directement comme nous l'avons vu, pour des motifs égoïstes ou désintéressés. Il redoute de se sentir isolé, et pour cela il s'illusionne sur les autres, il leur prête toute sorte de sentiments qu'il n'éprouve pas, mais qu'il aime à trouver en eux et grâce auxquels il peut croire à leur sympathie. En même temps il s'illusionne sur lui-même et il croit de bonne foi éprouver des sentiments et garder des croyances qui, en réalité, ne sont point en lui. Seulement elles lui paraissent nécessaires à l'harmonie que sous une forme ou sous une autre l'homme réclame toujours. C'est grâce à ces erreurs et à ces mensonges que la société se maintient et que la vie reste possible.

§ II

Il est assez curieux que l'observation par la conscience continue à passer pour un procédé à peu près infaillible. C'est une idée encore assez répandue, même parmi les psychologues, que nous avons par elle une connaissance directe et sûre des phénomènes de l'esprit. Je dirais bien que ces mots, « connaissance immédiate », ne se peuvent accoupler sans contradiction et ne donnent aucun sens acceptable, et j'ai déjà eu l'occasion d'examiner, peut-être trop brièvement, cette question. Mais il n'est pas nécessaire de l'étudier ici en elle-même. Pour ne pas sortir du sujet de ce travail, les erreurs d'observation qu'occasionne le témoignage intérieur de la conscience sont de tous les moments. Je ne pense pas que personne le nie. On ne se décide pourtant pas à repousser la croyance à la conscience immédiate, et l'on ne peut, d'autre part, tirer une ligne de démarcation entre les perceptions internes sujettes à l'erreur et celles qui ne pourraient être que véridiques, bien qu'il soit possible, comme lorsqu'il s'agit de perceptions externes, de donner certaines règles pour prévenir un assez grand nombre d'illusions. La perception interne et la perception extérieure sont, en effet, tout à fait semblables par leur mécanisme au point de vue de la psychologie générale, et l'on ne devrait pas établir entre elles la différence qu'on leur suppose assez gratuitement.

Un facteur très important intervient continuellement pour fausser, beaucoup plus qu'on ne l'imagime, les résultats de l'ob-

servation intérieure, ce sont les idées préconçues en général, les idées morales en particulier. Elles viennent se combiner avec l'égoïsme et l'amour-propre, quelquefois aussi avec d'autres sentiments, le désir du bien, la pudeur, l'horreur de certaines impressions, qui n'empêche pas toujours de les ressentir. Nous pensons que nous devons éprouver tel sentiment dans telle circonstance, de là un penchant assez fort à croire que nous l'éprouvons réellement, et de là aussi par contraste, chez quelques scrupuleux, un penchant à croire qu'ils ne l'éprouvent pas du tout.

Cette singulière suggestion réussit d'autant mieux que l'habitude de l'observation exacte et le souci de la vérité pour elle-même sont choses encore bien plus rares que précieuses. Il est très difficile de démêler les sentiments qui s'agitent confusément en nous, il est bien plus aisé de les étiqueter de confiance selon ce qu'ils doivent être dans la circonstance présente. Et pour le décider, nous ne sommes guère en peine. On nous apprend dès l'enfance ce qu'il est convenable de sentir. L'idée de telle circonstance et de telle impression sont étroitement associées, l'une évoque l'autre fatalement dans l'esprit, sans que nous songions même à remarquer si cette corrélation s'établit aussi bien dans la réalité. Il est entendu que l'on est triste de la mort d'un parent, heureux du succès de l'un des siens, etc. Souvent l'observation intérieure ne vient pas rectifier ces données acceptées d'avance parce qu'elle ne se produit pas. Mais si même elle se produit, l'individu pourra très bien affirmer à la fois comme réels deux états d'âme opposés. Et en effet ils sont réels tous deux, à des degrés très différents. L'un aura la réalité de la nature

foncière, l'autre celui de la simulation fondée sur quelques légers faits réels et sur beaucoup d'illusions et d'idées convenues.

§ III

Nous nous jugeons nous-mêmes, en somme, comme la plupart des hommes jugent les gens qu'ils ne connaissent pas. Ajoutons qu'en ce qui nous concerne, il se joint à l'ignorance une dose de bienveillance généralement considérable. Excepté lorsqu'ils ont de fortes raisons pour faire preuve en un cas donné de sens critique, nous voyons de nombreux esprits, — parfois les plus réguliers et les plus moraux — considérer *a priori* un père comme un être essentiellement bon et dévoué, une mère comme une femme respectable et même « sainte » ou « sacrée », un souverain comme digne d'amour et de respect, un homme qui a réussi comme un homme éminent. Chaque situation sociale suppose ainsi un certain nombre de qualités. C'est avec ce parti pris qu'on se juge en général soi-même, et l'opinion qu'on se fait ainsi n'a pas besoin d'être confirmée par l'expérience. Elle nous est imposée comme une croyance sociale ou religieuse. Il est convenu, dans l'intérieur de notre moi, que nous sommes bons, dévoués, justes et compatissants. Le mensonge et l'illusion sont ici d'autant plus assurés du triomphe que nous croyons être à l'abri des investigations des autres. A toute contestation, on répond volontiers : « Je sais bien ce que j'éprouve ». Vraiment il nous est trop facile de simuler à nos propres yeux les qualités que nous désirons avoir. Il n'y a pas de mérite à s'illusionner.

§ IV

On simule cependant avec soi, quand ce ne serait que par fausse honte, même par amour de la franchise et aussi pour être plus assuré en simulant avec les autres. Tel n'oserait pas affirmer son dévouement, s'il n'y croyait d'abord lui-même, qui en revanche se laisse prendre à tous les pièges qu'il se tend. Il suffit souvent d'avoir une émotion un peu confuse, une agitation sentie et une idée de ce que l'on devrait éprouver, pour croire qu'on l'éprouve en effet et que l'idée est l'expression exacte de l'émotion. Un homme effrayé, mais qui n'aimerait pas être lâche, peut se faire croire qu'il tremble de colère. Il suffit de la moindre circonstance favorable pour que l'esprit y accroche une idée réconfortante sur ce qui se passe en lui. Chacun peut en observer, chez les autres, des exemples amusants.

Les illusions de la perception interne se produisent en effet, comme toutes les illusions, par la combinaison d'une sensation avec des images et des idées. Si, par exemple, nous croyons, dans l'obscurité, voir un homme et non l'épouvantail à moineaux qui est devant nous, on distingue assez bien ce qui passe de la sensation dans l'illusion, comme aussi ce qui vient s'y adjoindre d'images pour la compléter et la dénaturer en éliminant les parties de l'impression réelle qui ne pourraient entrer dans la vision suscitée et que celle-ci empêche d'arriver à la conscience. La cause même de cette transformation est parfois reconnaissable. L'attente, un sentiment vif, un souvenir récent ou vivace, une préoccupation particulière, expliquent le choix inconscient de l'esprit.

Les illusions du sens interne ne se produisent pas autrement. Connaître un sentiment, distinguer sa valeur, apprécier sa nature, voir où il tend, c'est une opération très compliquée, au moins aussi compliquée que de reconnaître un animal à la vue, ou un objet par le tact. Dans ces opérations très semblables, des mécanismes analogues engendrent de pareilles illusions. Quand nous sommes agités par un sentiment, et que nous nous le définissons, que nous le percevons comme tel ou tel, nous l'associons avec d'autres sentiments, des images, des idées, des mots qui servent à l'interpréter et à le formuler, mais qui aussi, dans le cas d'illusion, le transfigurent et le dénaturent en écartant de notre idée finale certains éléments du fait primitif.

Même nos bons sentiments les plus authentiques ont quelques côtés vilains et mesquins que nous nous gardons bien de voir et surtout d'avouer, même à nous. Ils sont écartés de l'état conscient, de la perception interne par laquelle nous prenons connaissance de nos impressions. A plus forte raison serons-nous portés à défigurer ceux de nos sentiments que nous désirons ne pas avoir éprouvés. Ici, une grande partie au moins de la réalité est vite écartée de la représentation finale, et pour ainsi dire officielle. Le reste, s'il y en a un, est interprété à l'aide d'idées préconçues et de sentiments dominants (amour-propre, orgueil, désir du bien, etc.). Ces idées et ces sentiments tiennent dans l'illusion du sens interne un rôle exactement analogue à celui qu'ils jouent ou que d'autres remplissent dans l'illusion de la perception extérieure, et nous pouvons aussi reconnaître assez souvent les causes permanentes et psychologiques de nos erreurs. Une jeune fille romanesque et peu expérimentée

pourra croire qu'elle a rencontré une âme d'élite dans le premier imbécile venu qui s'occupera d'elle. Mais la même tendance l'illusionnera sur ses propres sentiments et sur ses propres impressions, la fera croire à une passion qui n'existe pas, à un dévouement dont elle est incapable, et faussera même, à mesure qu'elles se produisent en elle, les petites impressions de la vie de tous les jours.

§ V

Cependant les éléments psychiques que nous ne voulons pas reconnaître, et que le principe directeur de l'illusion écarte de la représentation finale, ne sont pas pour cela complètement annihilés. Ils continuent à vivre et, quoique méconnus, ils continuent aussi en bien des cas à diriger la conduite. On ne devient malheureusement pas bon par cela seul qu'on croit l'être, bien que cette illusion puisse être un acheminement vers la réalité correspondante. Cette discordance entre les données du sens intime et la nature de la conduite sert au moins à déceler aux autres l'illusion de l'introspection, si celui qui en est la victime à peu près volontaire ne se décide pas à la découvrir lui-même ou s'il ne prend pas, plus ou moins consciemment, ses précautions pour qu'elle reste cachée à tous. Il n'est pas rare de voir l'individu qui se croit courageux se conduire comme un lâche et de reconnaître l'avarice d'un homme qui se complaît dans sa générosité.

L'esprit s'est, en quelque sorte, divisé. Il s'est formé un personnage agissant et réel, et un personnage convenu, sorte de fantôme représentatif et théâtral. Les éléments qui composent à un moment donné l'état du moi se sont partagés en deux groupes. L'un a continué à dominer l'esprit, à diriger la conduite. Il fait la besogne réelle sans appeler l'attention sur lui. L'autre s'est associé à des sentiments tout différents, à des idées préconçues, convenues, pour former une représentation, une image, une perception de notre activité d'où sont exclus les éléments discordants. Tels des personnages obscurs accompliraient dans l'ombre une besogne souhaitée, mais qu'on ne voudrait pas avouer, tandis que leurs chefs feraient des rapports au gouvernement central où leurs agissements seraient présentés sous un jour tout à fait trompeur, de manière à constituer une vérité officielle et avouable en contradiction complète avec la réalité. Cela n'est pas sans exemple dans la vie des peuples. On se ménage ainsi les avantages pratiques des qualités, des défauts si l'on préfère, qu'on ne veut pas reconnaître et la complaisante satisfaction morale, en même temps que les profits divers, de la qualité opposée.

Ce fait est plus commun qu'on ne pense. Sous diverses formes, il est à peu près universel ; des perceptions quelconques sont toujours une transformation de l'impression primitive. L'esprit en retranche et il y ajoute. Il y a, on peut le dire, fatalement quelque erreur dans toute perception, externe ou interne ; et tous les jugements que nous portons sur nous sont toujours à quelque degré illusoires et mensongers. La simulation vis-à-vis de soi-même est universelle et constante.

§ VI

M. James Sully a vu cette illusion de la conscience ; il en indique la généralité, il en reconnaît les causes sociales. Je crois cependant qu'il en diminue l'importance et qu'il ne signale pas suffisamment ce qu'il entre de mensonge dans ces erreurs. « Il est clair, dit-il, que les conditions extérieures de la vie imposent à l'individu certaines habitudes de sentir qui combattent souvent ses inclinations personnelles. Comme membre de la société, il a des motifs puissants de s'attribuer à lui-même certains sentiments, et ces motifs agissent sur lui et lui troublent la vue dans le spectacle de ce qui se passe réellement au fond de son esprit. Si ceci est vrai des choses de peu d'importance, comme les plaisirs de la société dont nous avons parlé tout à l'heure, cela s'applique bien mieux encore aux choses plus graves. Ainsi nous pouvons facilement nous persuader que nous éprouvons, comme il convient, un sentiment d'indignation à l'égard de tel personnage coupable d'un acte bas ou cruel, alors qu'en réalité nous éprouvons bien plutôt de la compassion pour le coupable, jadis notre ami. C'est ainsi que nous nous aveuglons nous-mêmes, déguisant nos sentiments réels sous le voile léger du convenu (1). »

Pour nous aveugler, nous mentons à nous-mêmes exactement comme nous mentons aux autres pour les aveugler aussi. Nous ne laissons arriver à la synthèse du jugement que des fragments incomplets et falsifiés de nos états d'âme, nous arrê-

(1) James Sully, *Les illusions des sens et de l'esprit.* Paris F. Alcan p. 145.

tons le reste, nous le détournons, nous l'employons à diriger nos actes, non à former des opinions avouées sur nous-mêmes. C'est tout à fait ainsi que, pour tromper les autres, nous ne laissons arriver à leur connaissance que des tronçons dénaturés de la réalité. La fraude est la même dans l'un et l'autre cas. Le mensonge pris en lui-même, et sous sa forme la plus générale, est formé de l'association d'une discordance et d'un accord. Il y a discordance puisque ce qu'on laisse paraître diffère notablement de ce qui est réellement, puisque l'idée que nous suggérons aux autres s'oppose nettement à l'idée que nous avons nous-mêmes. Mais il y a aussi un accord général qui soutient cette discordance. Si nous mentons, c'est pour un but expressément voulu, ou c'est pour une fin inconsciemment poursuivie. L'idée que nous croyons exacte, et l'idée fausse que nous suggérons collaboreront toutes deux, dans la mesure où elles le pourront, à la satisfaction de nos désirs. Cette discordance et cette concordance unies me paraissent être l'essentiel du mensonge.

Nous retrouvons dans la simulation intérieure ces deux éléments. Quand nous nous trompons sur nos états de conscience, il y a discordance entre ces états et l'idée que nous nous en faisons, entre notre expérience et notre jugement. Mais cette discordance cache une harmonie plus profonde, qui systématise plus ou moins bien ces états discordants en les faisant servir aux mêmes fins. Un homme en méprise un autre et il feint de l'admirer. Il s'oblige lui-même à croire qu'il l'admire. La discordance est visible, et l'harmonie cachée, nous la trouvons en ce que ce mépris et cette feinte admiration vont lui servir tous

deux pour atteindre les avantages qu'il espère pouvoir obtenir. Méprisant cet homme, il le traitera volontiers comme une machine dont on fait jouer les ressorts utiles sans la considérer autrement que comme un instrument à notre service. Croyant l'admirer, il le louera d'autant plus volontiers, le flattera, lui témoignera du respect et de l'affection, le disposera bien en sa faveur. Et c'est encore là une façon de faire marcher la machine, façon d'autant plus adroite qu'elle le met dans la meilleure situation pour la faire bien jouer. C'est bien là cette harmonie d'états discordants qui donne le caractère le plus abstrait et le plus général du mensonge. Il est d'ailleurs assez visible que c'est toujours un défaut de volonté qui nous empêche de nous rendre mieux compte de ce qui se passe en nous, et nous laisse arrêter à des idées fausses ; c'est au moins un défaut de notre personnalité, et tout ce qui s'y passe est à quelque degré volontaire (1). Il n'y a point d'illusion qui ne soit à quelque degré entachée de mensonge plus ou moins volontaire. « Se tromper » c'est bien réellement user de tromperie envers soi-même.

En outre, ce que M. J. Sully appelle « le voile léger du convenu » est d'un poids bien lourd et d'une ampleur bien redoutable. Tous nos sentiments lui doivent une partie de leur bonne et même de leur mauvaise apparence. Lorsque nous voulons sincèrement regarder en nous ou chez les autres, nous nous apercevons qu'il n'y a point d'acte admirable, point de sentiment héroïque ou simplement aimable qui ne soit altéré, vicié, souillé

(1) On peut voir, à cet égard, mon volume : *la Volonté.*

par quelque tare ou quelque défaillance. Il n'est point de bonté qui ne contienne quelque élément d'égoïsme, de faiblesse, de bassesse parfois et parfois de vanité et d'orgueil. La méchanceté même s'y mêle, et l'on est parfois bon envers une personne avec le secret désir de nuire à une autre. Nos beaux sentiments seraient bien affaiblis, s'ils n'étaient encouragés par les médiocres et les mauvais. Mais, en revanche, bien des actes que leurs auteurs jugent criminels et les sentiments qu'on est le plus honteux de trouver dans un coin obscur de son âme ont aussi quelque chose de socialement bon. Tout cela est inévitable, étant donné la nature si complexe et si mêlée de l'homme, les inextricables associations de nos sentiments, de nos idées et de nos actes, et aussi la relativité trop méconnue des qualités que nous appelons le bien et le mal. Mais peu de personnes consentent à s'en rendre compte. Et c'est là un des points sur lesquels porte l'illusion de la conscience.

§ VII

Il faut signaler ici de nouveau la part de vérité dont s'accompagne le mensonge. On ne simule pas à ses propres yeux un sentiment quelconque. Pour que l'on puisse le feindre, il faut à quelque degré l'éprouver. Le fait seul d'en avoir l'idée, de se le représenter, indique déjà qu'on le réalise. Nous ne pouvons pas plus nous représenter un sentiment qui nous serait tout à fait étranger, qu'imaginer un être dont l'expérience ne nous fournirait au moins quelque élément.

Le choix même que l'on fait d'un sentiment plutôt que d'un autre comme objet de simulation peut certainement s'expliquer en beaucoup de cas et à bien des égards par l'utilité spéciale de cette simulation. Elle s'explique aussi par la convenance qui existe déjà entre ce sentiment et notre personnalité. Parmi les causes du choix, il faut compter la préférence et, parmi les raisons de la préférence, la réalité relative du sentiment choisi.

Enfin croire, même imparfaitement, qu'on éprouve un sentiment, prendre les attitudes qu'il comporte, accomplir au moins quelques-uns des actes qu'il doit inspirer, si tout cela ne suffit pas à le rendre fort et vivace, cela suffit au moins pour le faire exister un peu plus. Nous ne pouvons pas séparer absolument les manifestations, même menteuses, d'un sentiment, de ce sentiment même. Elles sont une partie de lui. Il se produit ainsi une auto-suggestion dont nous ne devons pas méconnaître l'importance. On n'ose plus toujours agir trop directement à l'encontre des vertus qu'on s'attribue. L'illusion ne peut franchir certaines limites sans se transformer en un mensonge cynique devant lequel bien des personnes reculent. A se croire bon, on risque de le devenir.

L'illusion intérieure, quoiqu'existant toujours et chez tous, ne s'y produit pas sous les mêmes formes et avec la même intensité. Chez les uns elle est réduite par des habitudes d'analyse, la curiosité, le dédain des idées communes qui peut se confondre avec ce que des gens plus conservateurs appellent, sans bienveillance, du cynisme. Chez d'autres, au contraire, elle domine, elle emplit la vie.

CHAPITRE II

L'illusion-mensonge et la fausse sensibilité.

§ I

Comme la fausse impassibilité, la feinte sensibilité est en corrélation plus ou moins étroite avec les autres qualités de l'esprit. Elle est favorisée par quelques qualités, contrariée par d'autres, elle en aide quelques-unes, et il en est qu'elle entrave. Voici celles qui me paraissent se rattacher à la fausse sensibilité qu'on simule pour soi. Il s'en trouve parmi elles qui s'opposent assez directement l'une à l'autre. Elles déterminent des types intéressants.

Je vois d'abord, parmi ceux qui simulent pour eux-mêmes, toute une classe d'individus en qui prédomine la vie intérieure. Cette prédominance favorise la fausse impassibilité, elle peut aider aussi au développement de la sensibilité feinte et parfois de ces deux qualités à la fois. Cela est tout simple quand les deux simulations opposées prennent des rôles différents. Tel homme, par exemple, simulera volontiers pour les autres l'indifférence à l'endroit de certaines affections, qui s'exagérera pour lui-même son aptitude à les ressentir. Il dis-

simule aux autres sa sensibilité pour éviter des froissements et des heurts, il se l'exagère à lui-même parce qu'il se sait bon gré d'être affectueux, ou parce qu'il prend un certain plaisir à jouer, en se paraissant les prendre au sérieux, avec certaines apparences d'affection. Il peut encore simuler, à ses propres yeux, comme aux yeux des autres, l'indifférence pour certaines choses qui le passionnent, la sensibilité pour d'autres qui le laissent bien calme. Ceci est tout à fait ordinaire. On se fait un caractère comme on se fait une tête; on se farde, on se grime pour se regarder dans une glace. Il n'est sans doute personne qui ne se dissimule à soi-même certains côtés de sa nature, ou qui ne se les diminue, pour en exagérer ou pour en inventer presque complètement certains autres. La prédominance de la vie intérieure est une condition très favorable à cette simulation. Les gens qui se replient peu sur eux-mêmes, qui sont pris constamment par l'action ou par la vision du dehors ont bien moins l'occasion de s'y livrer. Elle existe toujours chez eux, mais reste plus simple.

Il est des esprits romanesques qui se complaisent dans leurs imaginations pyschologiques, qui aiment à jouir de leurs propres sentiments. J'en ai connus qui, doués d'une sensibilité très vive, affectueuse mais égoïste, s'illusionnaient avec bonheur sur le caractère de cette sensibilité et, tout en en reconnaissant les qualités, s'en dissimulaient les défauts. Une personne m'a paru réaliser particulièrement cette forme du type sentimental, et (à certains égards) faussement sensible. Elle avait un très vif amour de la domination, un grand désir d'être le centre vers lequel convergeaient les sentiments affectueux de son entourage ; elle les encourageait beaucoup et

les rendait aussi sans trop de parcimonie. Elle ne pouvait guère souffrir qu'on fût heureux, qu'on aimât, qu'on agît, qu'on vécût autrement que pour elle et par elle. Si l'on acceptait ses conditions tacites, elle était bonne, dévouée. Si non, on s'exposait à des hostilités, et sa conduite montrait un manque de franchise très peu reconnu, autant que j'en ai pu juger. Certainement elle se complaisait en elle-même, s'admirait beaucoup — cela perçait dans les confidences qu'elle vous faisait parfois — et s'illusionnait avec bonheur sur le caractère égoïste et despotique de ses affections.

§ II

Ce type peut revêtir bien des formes concrètes. Quelques-uns de ceux qui le présentent seront plus ou moins portés vers telle forme de rêverie ou tel exercice de l'imagination. A côté du type sentimental et un peu agressif que j'ai indiqué, on pourrait placer un type sentimental, impressionnable et doux, le type des personnes un peu rêveuses et d'esprit faux, qui voient toutes choses et leurs sentiments comme le reste à travers l'impression qu'elles ont gardée d'un poète préféré, Lamartine, par exemple. Celles-là vivent dans un monde romanesque et romantique. Elles se livrent à des effusions intérieures de sentiments purs et d'idées élevées qui sont surtout vagues, superficiels et d'une regrettable banalité. Ils ne résisteraient guère à un examen sérieux. Mais les personnes de ce type sont peu

habiles à se servir de l'analyse et manifestent du dédain pour cette opération froidement intellectuelle.

D'autres formes du type existent encore, mais nous n'en finirions pas si nous voulions les décrire. Retenons en l'essentiel : le développement marqué de la vie intérieure et de l'imagination psychologique. Elle s'exerce différemment selon les individus et se manifeste par la transformation des états de conscience, l'illusion et la simulation portant sur les sentiments et les émotions, les idées et les croyances.

§ III

Peut-être sera-t-on surpris de trouver des actifs parmi les simulateurs que nous étudions à présent. Mais la tendance à la vie intérieure et le caractère actif ne s'excluent pas complètement : une des personnes dont j'ai parlé était à la fois très sentimentale et très active. De même, parmi celles dont le besoin d'activité est très fort, il en est chez qui la vie intérieure est bien développée, et j'en pourrais citer qui sont de bonnes simulatrices.

Elles le doivent, sans doute, pour une part à leur penchant pour la réflexion, la rêverie, à leur complaisance en leurs propres états d'âme. Mais dans certaines conditions, l'activité extérieure intervient pour développer la tendance à la simulation pour soi-même et la fausse sensibilité.

L'actif, en effet, précisément parce qu'il a souvent besoin d'agir promptement et sans longues réflexions, a besoin aussi d'avoir

ou de s'imaginer qu'il a des sentiments nets, précis, qui laissent peu de prise à la discussion et au doute. S'il garde, en même temps quelque goût de la vie intérieure, le besoin d'action prompte ne sera pas constant chez lui, mais il se révèlera encore assez souvent. Or, la convention qui fausse la vie intérieure selon des idées préconçues lui est extrêmement utile. Elle lui donne des raisons d'agir qui échappent à la discussion et qui conviennent à son tempérament, à ses goûts et à ses opinions, puisque ce tempérament, ces opinions, ces goûts en déterminent la formation. Son éloignement, au moins intermittent, pour l'analyse et l'examen minutieux l'aide fort à se tromper et lui facilite l'action.

S'il désire agir et agir vivement, il ne lui est point indifférent, à moins qu'il ne soit un impulsif incohérent, d'agir dans un sens ou dans un autre. Il a des tendances, des idées, des convictions qui lui dictent sa conduite. Mais, pour qu'il puisse agir sans hésitation et sans regret, il faut que ses impressions et ses idées soient ou lui paraissent être en harmonie avec les principes directeurs qu'il prétend conserver. De là, chez l'actif, une tendance puissante à ne pas s'apercevoir de ses propres doutes, à ne pas vouloir reconnaître ses motifs d'hésiter, à refuser de voir la vraie nature de ses sentiments et de ses impressions s'ils ne peuvent entrer dans le système des principes directeurs et des actes qu'ils ordonnent. De là une tendance souvent agissante à l'illusion interne et à la simulation pour soi. Parfois l'actif prend une vague conscience de ce qu'il fait, il sait qu'il ne sent pas ce qu'il croit sentir, ce qu'il dit sentir, ce qu'il manifeste par ses actes. Mais il repousse résolument ces tentatives de la

réalité pour s'imposer à lui. Il aime mieux se leurrer pour agir et pour garder ses principes. Il peut arriver seulement que son illusion devienne plus volontaire. Alors la scission de l'esprit s'accentue. Le mensonge devient plus net.

Un tempérament actif, un vif attachement à quelques idées un peu convenues sur le monde, la morale, la société, un certain goût de l'observation et du jugement des caractères, une grande impressionnabilité, voilà quelques traits que je relève chez une des personnes qui représentent notre type. Par son activité et par ses idées préconçues, elle tend à se tromper sur ses sentiments; par son goût pour observer et pour comprendre, elle tend à rectifier ses erreurs. Il s'établit souvent une lutte entre ces deux systèmes de forces, et plutôt encore une alternance singulière et la prédominance successive de l'un ou de l'autre. Ce n'est pas seulement dans l'interprétation propre de ses sentiments qu'on peut remarquer ces alternances, mais aussi dans ses appréciations du caractère d'autrui. Ces deux erreurs ont des causes semblables et le même mécanisme. En jugeant autrui, en effet, elle interprète ses propres impressions de façon très différente, écartant selon le moment les unes ou les autres, aboutissant en général à des appréciations promptes et brusques, synthèses incomplètes et peu stables, qui ne se transforment pas toujours en s'élargissant pour employer de nouveaux éléments suscités par l'expérience, mais disparaissent pour un temps et sont subitement remplacées par d'autres aussi incomplètes. Le doute, l'hésitation apparaissent rarement. Ils doivent se produire cependant, mais être bientôt volontairement écartés.

Notons en passant que la simulation s'accompagne ici, comme j'ai pu le constater, d'une grande apparence de franchise, ce qui la complique. Nous aurons à revenir sur cette fausse apparence de franchise, elle s'explique aisément. La franchise est beaucoup trop souvent confondue avec la spontanéité, l'activité naturelle et vive. Or ce genre d'activité a précisément pour condition, nous venons de le voir, une simulation. Elle est l'expression naturelle et spontanée de quelques idées et de quelques sentiments, et de là son apparence de franchise et sa sincérité réelle. Mais sa sincérité même, l'absence de la réflexion et de l'analyse font qu'elle n'est l'expression que d'une partie de la personnalité, qu'elle exprime tout l'opposé de ce qu'est une autre partie importante de cette même personnalité, ce qui est un caractère essentiel du mensonge. Et ce sont les conditions mêmes de la simulation qui engendrent, ici, l'apparence de la franchise.

§ IV

Le souci constant de la moralité donne une classe particulière de simulateurs. Les romanesques, les rêveurs sont souvent des espèces d'artistes. On pourrait les étudier à ce point de vue si c'en était le moment. L'amour de l'art, le souci du beau, une certaine conception de la beauté psychologique nous faussent constamment le jugement sur ce qui se passe en nous. Nous voulons à tout prix y trouver des états d'âme que nous puissions aimer et admirer. Et parce que nous voulons les y trouver, nous les trouvons en effet, alors même qu'ils n'y sont pas. De même

nous voulons constater en nous des sentiments louables et dignes à nos yeux d'approbation. Et nous les constatons malgré tout. Combien de personnes osent voir tout ce qu'elles ont en elles d'après leurs propres idées, de vil ou de méchant ? Quelques-unes, par humilité, s'avouent mauvaises. Mais c'est là du psittacisme ou une autre simulation. Cela n'implique nullement qu'elles reconnaissent leurs défauts, cela veut dire plutôt qu'elles jugent devoir faire preuve d'humilité, si ce n'est pas un signe de dépression mentale. Elles se savent gré d'avouer un défaut plus qu'elles ne se blâment de l'avoir. Pour elles, se reconnaître mauvaises, c'est se donner une qualité de plus. Cette qualité, l'humilité ou la franchise, rien ne prouve qu'elles l'aient. On se renseignera sur sa valeur en entrant dans les détails, en sortant du vague de la déclaration générale pour examiner un point précis et apprécier en particulier un acte ou une série d'actes.

Cette simulation, qui est très générale, se développe particulièrement chez quelques individus. Ce sont ceux qui ne sont pas très moraux, mais à qui l'éducation, l'influence de la religion ou du milieu, certaines croyances, l'intérêt personnel ou toute autre raison donnèrent un assez vif souci de la morale et qui ont en même temps quelque imagination psychologique. Cette catégorie donne les hypocrites qui se complaisent en eux-mêmes, les tartufes intérieurs, qui s'applaudissent de leur sollicitude envers les gens qu'ils exploitent, de leur bienveillance pour ceux à qui ils s'efforcent de nuire. Émile Augier, dans une comédie d'ailleurs médiocre : *Un homme de bien*, donna jadis une intéressante esquisse de ce type. Mérimée a noté certains traits

qui en relèvent dans le négrier de *Tamango*, mais ils sont loin d'y dominer. On en remarque assez dans la vie, et quelquefois ceux qui nous les montrent se dupent sincèrement eux-mêmes, ne voient nullement la nature vraie de leurs actes et de leurs sentiments. Assez souvent, ils sont comiques. Tel le cas de cette femme dont le mari rentre harassé de fatigue après sa journée de travail ; elle lui fait faire encore quelques corvées fatigantes, puis, se tournant vers une voisine, lui dit avec attendrissement : « Le pauvre homme, comme mes soins lui manqueraient s'il venait à me perdre. »

Ce sont encore quelques scrupuleux excessifs. Tous les hommes ne sont pas portés à se voir en beau. Il en est qui, toujours par souci de la morale, s'illusionnent sur leur propre compte en se faisant pires qu'ils ne sont. Ils simulent la méchanceté, l'impureté, l'égoïsme, comme d'autres le dévouement et la bonté. Nous voyons encore par là la nature et les conditions de l'illusion du sens intime et comme elle dépend des dispositions de l'individu. Un scrupuleux verra du mal dans toutes ses pensées et prendra pour se noircir autant de peine qu'un autre pour se glorifier.

Le type du scrupuleux se rencontre dans la vie normale, je ne le crois pas très fréquent sous ses formes bien accusées. Parfois il se combine avec le type précédent et produit alors un caractère analogue, avec plus de sincérité, à celui du faux humble. L'individu est trop scrupuleux sur quelques points, trop peu sur d'autres. Il s'interroge avec une véritable anxiété au sujet d'actes insignifiants et commet de véritables fautes avec une conscience paisible.

Chez d'autres, le type est plus net, et l'illusion du scrupule l'emporte décidément sur l'illusion de la satisfaction. Ceux-là sont toujours prêts à interpréter d'une façon pessimiste leurs sentiments et leurs actes. Ils s'accusent de ne pas assez aimer leurs proches, de ne pas agir avec toute la loyauté voulue ; ils craignent, au moindre symptôme, de n'avoir pas parlé avec une entière sincérité. Ils interprètent leurs états d'âme en éliminant ce qui ne peut s'adapter à leurs sentiments dominants, et simulent une sensibilité perverse de la même façon que d'autres une sensibilité louable.

§ V

Nous compléterons suffisamment notre idée de ce type en examinant l'état morbide qui en est l'expression outrée. M. Pierre Janet, qui a étudié la maladie du scrupule, nous fournit des documents très intéressants. Je lui emprunte quelques faits capables de montrer la persistance et la généralisation de l'illusion intérieure, de la simulation pour soi. Le malade est « toujours mécontent de ce qu'il fait, quoiqu'il semble cependant faire les choses d'une façon à peu près suffisante. » Chez quelques-uns « il s'agit non seulement du remords proprement dit, mais du mépris, du mécontentement, portant non seulement sur les actes, mais sur les facultés morales, sur la personne du sujet, et plus souvent encore sur son corps. Le malade a certainement l'idée que ce qu'il fait, que ce qu'il est, que ce qui lui appartient est mauvais. Le caractère qui me semble le plus général, c'est

le sentiment de honte, quoique dans certains cas la honte soit légère et qu'il s'agisse surtout du mécontentement. » Dans les cas graves, le sentiment de honte morale se généralise. Les malades trouvent que tout est mal en eux.

Une personne débute par avoir le sentiment que ses confessions ses communions sont mal faites, peu à peu le mécontentement s'étend « à toute chose qui lui paraît avoir un caractère moral quelconque... Elle est convaincue qu'elle agit très mal, qu'elle aime mal ses parents, soigne mal sa mère, travaille mal, etc. »

« Elle exprime toujours ses remords d'une manière très vague. C'est comme si j'avais commis tous les crimes... tout le monde a des reproches à me faire, on ne m'en fera jamais autant que je m'en fais à moi-même... je suis dans chaque action aussi coupable que les plus grands criminels. »

« Si elle arrive à convenir, car elle n'a pas perdu tout bon sens que l'acte accompli est en lui-même est un acte bon... elle entre dans des subtilités philosophiques et distingue l'acte en lui-même et l'intention volontaire de celui qui l'accomplit. La volonté a toujours été mauvaise dans cette action, ou plutôt il n'y a eu aucune bonne volonté. »

M. Janet fait une remarque qui nous montre que cette simulation n'est pas absolue. La personne ne s'y trompe pas complètement, et nous reconnaissons, sous une forme assez spéciale, la discordance qui est la condition du mensonge. « Les obsessions du scrupuleux rappellent tout à fait, en certains cas, le délire des mélancoliques. Seulement, le mélancolique est profondément convaincu de sa déchéance, tandis que Claire est très loin de croire complètement tout ce qu'elle dit

ou pense à ce sujet (1) ». Et je dirai que, quand même elle le croirait aussi complètement que possible, il y aurait encore discordance utilisée et mensonge si la malade portait en elle un sentiment en désaccord avec sa croyance et son affirmation.

Les faits de ce genre nous montrent encore comment la fausse insensibilité et la fausse sensibilité se mêlent et se confondent en se systématisant plus ou moins bien. Ils pourraient être aussi une occasion de remarquer ce qu'il y a de réel dans l'état mental simulé. Vraisemblablement le scrupuleux exagère sur bien des points son indifférence ou sa sensibilité, il n'est ni si sensible au mal, ni si insensible au bien qu'il le prétend, et cependant son erreur n'est pas complète. Enfin nous y trouverions encore la tendance du sentiment simulé à se réaliser de plus en plus. Une jeune fiancée « sent qu'elle n'aime pas bien son fiancé et se tourmente à la recherche de l'aimer bien. Elle en arrive, à force de perfectionnements, à le détester, et depuis il en est ainsi de toutes ses affections, qui ne lui paraissent jamais suffisamment parfaites et qui lui semblent si mauvaises que c'est comme de la haine. »

§ VI

Ceci nous amène à la dernière forme que j'examinerai du type en qui domine le mensonge-illusion. C'est l'état d'esprit du volontaire, surtout du volontaire moral, de celui qui tend sa vo-

(1) Pierre Janet *La maladie du scrupule.* Revue philosophique, avril 1901.

lonté vers la réalisation d'un idéal. Pour atteindre son but, i est obligé de s'en croire toujours plus rapproché qu'il ne l'est en réalité, de se mentir constamment à lui-même.

L'illusion en pareil cas est souvent spontanée. Elle ne dépend pas moins à certains égards de sa volonté. S'il le voulait bien et s'il y appliquait son intelligence, le simulateur apercevrait en lui bien des sentiments et bien des idées qui le renseigneraient et qu'il ne voit pas, faute de vouloir les regarder. Mais c'est en s'aveuglant ainsi volontairement qu'on accepte d'abord et qu'on tend ensuite à réaliser un idéal. Ils veulent s'aveugler sur leurs propres croyances, ceux qui ont recours aux pratiques de la foi (d'une foi quelconque) pour les faire changer peu à peu, et ceux aussi qui acceptent sans critique des opinions, des principes, des croyances contre lesquelles protestent les idées que tendent à faire dominer en eux le raisonnement, l'expérience, ou l'éducation, et ceux encore qui repoussent sans les examiner des objections qu'ils sentent instinctivement dangereuses et difficiles à réfuter. Ce manque de franchise, cette simulation de la croyance est excessivement répandue, et l'on peut affirmer qu'elle est absolument nécessaire. J'ai pu constater bien souvent et tout le monde l'a fait sans doute, ce souci de se faire ou de se conserver certaines croyances religieuses ou morales, sociales ou philosophiques. C'est, d'ailleurs, un idéal parfois assez bon que l'on cherche ainsi à réaliser et pour lequel on se ment à soi-même, et je n'ai pas ici à condamner ou à approuver l'application de cette pratique à tel ou tel cas.

On l'a systématiquement combattue, sans toujours bien comprendre sa nature profonde, mais on l'a aussi systématiquement

préconisée. Certaines personnes s'en servent et le reconnaissent volontiers, Le conseil de Pascal n'est pas autre chose qu'une théorie des moyens de produire l'illusion et de la développer.

C'est l'auto-suggestion, la simulation pour soi élevée à la hauteur d'une méthode. « Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin; vous voulez vous guérir de l'infidélité et vous en demandez le remède : apprenez de ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre et guérir d'un mal dont vous voudriez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé: c'est en faisant comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement cela vous fera croire et vous abêtira (1) ». Mais ce conseil implique déjà le désir de croire, c'est-à-dire une certaine croyance. Il suppose à la fois que l'on croit, que l'on veut croire et que l'on ne croit pas. Il cherche à ramener l'harmonie dans l'esprit, à produire l'accord en prenant comme note fondamentale une opinion, un ensemble d'idées et de sentiments déjà puissant, solide, mais un peu isolé dans l'esprit, contrarié encore et non dominant, quoique soutenu par des tendances fortes et profondes. Ne croyons pas trouver aux faits psychiques des formes précises et stables; elles sont mobiles et changeantes plus que les vagues de la mer et se transforment sans répit.

Voilà la simulation intérieure, le mensonge recommandé par un catholique pour arriver à la croyance, le voici recommandé pour arriver à la moralité par un philosophe qui ne s'est réclamé, je crois, d'aucune religion. Comment arriver à lutter

(1) Pascal, *Opuscules et pensées*, édition L. Brunschvicg, p. 441.

contre des sentiments réputés dangereux? Parmi les moyens indiqués par M. Payot dans un livre fort intéressant, se trouve le *dénigrement volontaire*. Il faut d'abord rechercher tout ce qui peut affaiblir le sentiment contre lequel on lutte, fixer son attention sur ses mauvais côtés, mais on ne peut s'en tenir là : « Ce qui est possible lorsqu'on a à opposer à des sophismes des vérités, est possible dans des cas même qui paraissent plus difficiles : lorsqu'il s'agit ou bien d'opposer à des sophismes de véritables mensonges volontaires, ou, ce qui est plus fort, lorsqu'il faut opposer à une vérité qui contrarie l'œuvre de maîtrise de soi, un réseau de mensonges utiles » (1).

Bien entendu, « un mensonge volontaire ne peut avoir quelque influence sur la conduite que si nous y ajoutons foi ». Et nous retrouvons encore ici la duplicité si caractéristique de l'esprit qui croit et ne croit pas à la fois. M. Payot ne craint pas d'entrer dans des détails pour montrer comment nous pouvons arriver à nous tromper nous-mêmes, ce qui peut sembler paradoxal aux gens d'une logique un peu étroite. Notre conviction résulte des motifs présents à l'esprit. Rassembler ces motifs, c'est faire une sorte d'enquête. « Et cette enquête, nous la pouvons, si nous le voulons, frelater de deux façons. D'abord il nous est loisible de la laisser fort incomplète, de refuser d'envisager certaines questions même fort importantes. Puis l'enquête tronquée, il nous est loisible, dans l'appréciation de la valeur des motifs, de laisser nos désirs peser sur ceux qui nous agréent et de piper les poids » (2).

(1) Payot, *L'Education de la volonté*, p. 12. Paris, F. Alcan.
(2) *Idem*, p. 84.

Sans doute c'est une activité idéale qui est ici indiquée. Cependant Pascal ne propose pas seulement un conseil, mais aussi des exemples, et M. Payot a certainement pris dans la réalité les éléments des pratiques qu'il recommande. Nous pouvons d'ailleurs avoir tous remarqué combien elles sont fréquentes. Elles ne sont pas toujours assez dominantes, assez développées, assez systématiques pour caractériser un type; mais à des degrés différents elles existent chez tout le monde, et s'accentuent spécialement chez quelques individus.

CHAPITRE III

L'universalité et la portée de l'illusion-mensonge

§ I

Nous avons dû conclure déjà à la généralité de l'illusion-mensonge, en remarquant que toute connaissance concrète était erronée et menteuse. Peut-être comprendrons-nous mieux encore sa nécessité si nous nous rendons bien compte de la nature de la volonté et de la place qu'y tient l'illusion.

Nous ne pouvons pas séparer entièrement la volonté de l'intelligence. Dans tout acte intellectuel la volonté entre comme élément. Toute vérité reconnue, toute erreur accueillie supposent, à un degré si faible soit-il, un acte de volonté, une participation nouvelle de la personnalité.

Or, la volonté, c'est au fond, et d'un certain point de vue, une illusion réalisée, un mensonge devenant exact. On a dit de la perception extérieure qu'elle était une « hallucination vraie », et la définition n'est pas sans valeur (1). Ce qu'on peut dire dans le même sens de la volonté est peut-être plus exact

(1) Sur la nature hallucinatoire de l'image, voir Taine, *De l'intelligence*, t. I.

encore. La volonté consiste à poser comme réel un acte, un état d'âme qui ne l'est pas encore, mais qui va le devenir. Nous devons nous le représenter à la fois comme réel et comme non réel. La volonté implique la représentation de l'acte (au sens le plus général) ou de son résultat. Cette représentation n'est pas, au moment où elle se produit, d'accord avec l'état de l'esprit et des organes, et par là elle est comme toute image une sorte d'illusion et de mensonge. Mais elle est une illusion féconde parce qu'elle tend à devenir une réalité. L'image acceptée et maintenue par le moi, par le pouvoir personnel, évoque à son tour les autres éléments sans lesquels elle est illusion ou mensonge et qui vont faire d'elle une vérité, autant que cela sera possible. Tant qu'elle est seule, nous constatons entre elle et l'ensemble de l'esprit ce désaccord et en même temps cet accord profond (puisqu'elle est en harmonie avec la partie du moi qui l'a accueillie et soutenue) dont l'union constitue le mensonge. Mais par cela seul qu'elle existe et qu'elle est fermement maintenue, elle suscitera, à moins que des obstacles bien graves ne s'y opposent, tous les phénomènes psychiques et physiologiques qui peuvent l'encadrer et la compléter. Mon image de l'acte est illusoire au moment où je le conçois. Elle pourrait se développer en ce sens, devenir le point initial d'une rêverie, d'un mirage d'espérance ou de crainte. Mais si aucune inhibition trop forte ne s'exerce sur elle, si elle reste l'objet de l'attention du moi, si elle devient pour un instant centre psychique, elle systématise temporairement l'esprit, elle en fixe l'orientation et se complète en évoquant des idées et des sentiments, en provoquant des actes qui viennent compléter le système et lui donner l'existence pleine et réelle.

Le fait même de la volition, c'est la fixation de l'orientation de l'esprit systématisé autour de l'idée d'un acte ou d'un état et écartant autant que possible tous les obstacles qui s'opposent à leur réalisation. Le mensonge essentiel de la volonté, c'est précisément ce fait d'écarter, de nier les idées, les sentiments qui nous pousseraient à ne pas vouloir, d'agir ainsi que s'ils n'existaient pas. Nous avons vu les conseils que donnait M. Payot à ceux qui désiraient vouloir. Tout acte de volonté implique des mensonges de cette nature. Il n'en est aucun qui ne rencontre au moins quelques légers obstacles. C'est par là même que la volonté se distingue de l'automatisme et de l'activité réflexe. Il nous faut toujours, pour vouloir, refuser de tenir compte de certaines idées qui pourraient avoir prise sur notre esprit, de certaines valeurs affectives qui pourraient influencer notre cœur. Nous les traitons comme nulles, alors qu'elles ne sont certainement pas nulles. Et autour de ce mensonge primordial, pour le faciliter, pour le fortifier, pour le constituer même, viennent se grouper bien d'autres petits mensonges, entraînés par le premier.

La volonté, avec tous ces mensonges, crée une vérité en abolissant la désharmonie primitive. Vérité relative, d'ailleurs, où le mensonge abonde encore. L'harmonie créée n'est point parfaite, d'une part, et d'autre part, en même temps que la volition fait disparaître une illusion-mensonge, elle en crée d'autres.

Elle arrête en effet l'activité de tout un groupe de tendances, mais elle ne les supprime pas pour cela. Celui qui, placé dans l'alternative de commettre un acte que sa morale condamne, mais qui le tente fort, ou d'agir vertueusement en renonçant à

des satisfactions qu'il désire avec ardeur, prend le dernier parti, agit en somme comme s'il ne désirait pas ces satisfactions. (Je prends les choses en gros, sans m'occuper des détails qui suggéreraient des restrictions.) Il nie en quelque sorte ses propres sentiments, son acte est comme une affirmation de leur non-existence. Mais il ne les a pas anéantis, ils reparaîtront tôt ou tard, lui inspireront peut-être des regrets, et même, selon les cas, une sorte de remords de s'être bien conduit. Et le mensonge éclate ainsi dans tous les cas, dès que les tendances écartées de la direction de la conduite reviennent et que le désaccord se reproduit dans l'esprit.

Cette désharmonie entre les actes et les sentiments, c'est un élément essentiel de ce que tout le monde s'entend pour flétrir en l'appelant hypocrisie. Tout acte volontaire est une hypocrisie en tant qu'il n'est pas en harmonie avec l'ensemble complet du moi. Il est bien sûr qu'il n'en saurait exprimer à la fois les désirs si opposés, les idées si diverses et souvent si incohérentes.

Encore avons-nous considéré jusqu'ici l'acte de volonté sans avoir égard à la complexité ordinaire de sa nature. Parmi les motifs d'un acte un peu important, il en est qui s'accordent très mal ensemble, aussi mal que les partis politiques dont l'union momentanée peut à la Chambre renverser ou soutenir un ministère. Quand un homme croit être honnête, il ne l'est pas seulement par l'effet de ses seules idées morales et des sentiments qui les accompagnent. L'amour-propre, la crainte du châtiment, l'intérêt sous des formes très variées interviennent généralement dans sa décision. Cela complique et renforce l'hypocrisie. Et s'accomplit-il jamais un acte qui ne soit inspiré que par des

sentiments purs et sans mélange? Cela n'est pas croyable, et cela est certainement faux quand il s'agit d'actes un peu compliqués, de ceux pour lesquels un acte de volonté s'impose.

Si, d'ailleurs, il se retrouve partout dans l'activité humaine quelque parcelle plus ou moins visible de volonté, ne faut-il pas conclure que, à des degrés divers, la simulation pour soi et le mensonge s'y retrouvent également? Que nous considérions l'intelligence et la façon dont nos opinions se forment, ou que nous considérions l'activité en général, nous aboutissons toujours à la même conclusion. C'est que nous avons, en somme, toujours considéré un même mode général d'activité, qui se retrouve au fond de tous les phénomènes variés que nous présente l'esprit humain. Et l'on pourrait arriver à des propositions plus générales, si c'en était le moment.

§ II

L'illusion-mensonge de l'esprit sur lui-même est une défense, un moyen d'équilibre assez singulier. Sans doute, elle nous protège par l'assurance qu'elle nous donne. Elle nous met en mesure de nous défendre avec plus d'efficacité contre les dangers du dehors, elle nous permet de simuler d'autant mieux avec les autres que nous aurons d'abord mieux simulé avec nous. En tout cela, elle aide la simulation vis-à-vis des autres. Mais elle a en même temps une autre fonction, qui est de protéger l'esprit contre lui-même, de le défendre contre les dangers que lui suscitent certains de ses éléments.

Chez les volontaires, chez les actifs, la simulation rend la détermination et l'activité plus promptes et plus faciles. Elle préserve l'esprit des hésitations, de la réflexion que les tendances discordantes réclament. Elle détruit ou suspend momentanément les inhibitions que tendrait à faire prévaloir une vue large et complète des choses. Elle provoque une adaptation de l'esprit plus rapide et plus simple.

Elle ne va pas sans inconvénients. Nos moyens de défense se tournent parfois contre nous. Elle risque de rendre la synthèse mentale un peu étroite, peu stable, peu sûre. Elle favorise parfois des idées ruineuses, des sentiments dangereux, des actes qu'il valait mieux éviter. Pour s'adapter trop vite, on s'adapte souvent mal.

Mais ce ne sont pas seulement les actifs qui profitent d'elle. Ou, si l'on veut, comme tout le monde est actif à quelque degré, et comme il y a divers modes d'action, elle est d'un usage courant chez chacun de nous. Adopter une idée, accepter un sentiment, c'est encore une action, l'illusion-mensonge y intervient comme nous avons vu. Elle abrite l'idée ou le sentiment contre ce qui pourrait lui nuire, elle est une sorte de barrière protectrice établie entre la réalité et l'état d'âme que notre désir ou notre caprice veut conserver, quel que soit cet état. Elle lui permet de grandir, de fleurir et de porter ses fruits. Parfois elle n'a qu'une utilité provisoire. Une fois fortifiée, l'idée qu'on a protégée d'abord peut braver les assauts et devenir protectrice à son tour.

§ III

Contre les périls extérieurs la simulation pour soi nous défend aussi de bien des manières, et nous en avons entrevu quelques-unes. Elle complète sur quelques points, nous l'avons déjà remarqué, l'œuvre de la fausse impassibilité, elle prépare celle de la sensibilité feinte. Elle agit d'ailleurs à l'extérieur comme à l'intérieur, et si l'on songe que l'extérieur n'agit sur nous qu'à la condition de devenir intérieur, on saisit les raisons et les caractères généraux de cette analogie.

Chez les imaginatifs, chez les rêveurs, elle contribue à développer le monde intérieur et, par là, à préserver de plus en plus l'esprit des contacts un peu rudes du monde. Elle l'empêche de les sentir ou d'en être trop froissé lorsqu'ils se produisent. Celui que la réalité blesse et qui veut se réfugier dans un monde intime où nul autre que lui n'a d'accès, a besoin de trouver ce « home » psychique décoré à sa convenance. S'il le voyait tel qu'il est réellement, il s'y déplairait peut-être bientôt, il serait presque aussi froissé par lui que par le monde extérieur. Il y a tant de choses en nous qui nous sont étrangères et qui nous blesseraient si nous savions les voir !

Tout homme qui fait une œuvre, quelle qu'elle soit, a bien besoin de ne pas voir distinctement la faiblesse de ses ressources et l'insignifiance relative de ce qu'il fait. Il faut qu'il les méconnaisse ou qu'il les oublie. Une exacte appréciation de ses forces et de son mérite le gênerait souvent et ne lui servirait pas toujours. Sans doute, il ne faut pas qu'il entreprenne des

travaux auxquels il est tout à fait inapte. Mais il est bon, pour donner toute sa mesure, qu'il veuille plus qu'il ne peut.

Et l'illusion-mensonge fait plus que défendre l'individu. Elle est aussi une préservation sociale. Tout cela se tient. La société, instinctivement ou consciemment, dirige les illusions dans le sens qui lui convient. Elle crée ces tendances, ces désirs, ces idées religieuses ou morales, ces besoins d'activité pratique qui vont déformer la réalité dans les cerveaux de ses membres et les pousser à l'action ou les retenir selon les règles et les principes qui lui ont paru bons. Elle va créer ces hallucinations qui, en montrant à l'individu tout autre chose en lui-même que ce qui s'y trouve réellement, vont transformer son activité, la multiplier et en augmenter la puissance.

Ce n'est pas seulement sur nous-mêmes que nous nous mentons. Nous nous trompons aussi, avec la même volonté, sur ce qui se passe en dehors de nous. Cela revient au même, car ce sont les idées, les sentiments éveillés en nous par certaines parties du monde extérieur que nous refusons de reconnaître et de laisser se développer librement. Ainsi, selon ses désirs, et conformément aux influences sociales qui organisèrent son cerveau, l'homme se refuse à voir ce qui se passe autour de lui, il sait ne pas reconnaître les grands mouvements d'opinion qui se préparent, l'inquiétant accroissement de forces hostiles qui vont peut-être l'écraser bientôt ou transformer le monde social dont il fait partie. Il se trompe et il se ment sans cesse quand ses préjugés sont en jeu. C'est un des cas où la défense individuelle et la défense sociale dévient souvent de leur but et vont à l'encontre de leur tendance.

Enfin, peut-être bien que, si l'homme se laissait aller à vouloir apprécier tout ce qu'il peut saisir de ce monde et tenir compte de tout, toute vie individuelle et toute vie sociale lui deviendraient impossible. Le sens de la vie, sa valeur, son rôle dans ce monde, son importance relative ou son irrémédiable bassesse, voilà des points sur lesquels il ne faut peut-être pas s'arrêter trop longtemps tant que le désir de vivre persiste en nous. Il est vrai que rien ne paraît plus universellement aisé. Tant que la vie passera pour un bien, l'illusion instinctive et le mensonge auront leur inéluctable raison d'être.

CHAPITRE IV

La Simulation pour les autres

§ I

Il est possible qu'on trompe les autres sans se tromper beaucoup soi-même, mais généralement l'hypocrisie voulue, les effets de conventions sociales, les illusions du sens intime se combinent étroitement et amalgament leurs effets en un mélange confus dont l'analyse est parfois difficile. On est dans l'erreur, on s'y plaît, on y reste ou même on s'y enfonce, et, d'autre part, on exagère ou l'on transforme encore pour les autres sa propre illusion. Ni nos jugements sur nous-mêmes ne correspondent à la réalité, ni nos paroles aux uns ni à l'autre, ni nos actes à rien de tout cela. Toutes ces opérations révèlent une sorte de symbolisme compliqué, de représentation fuyante, changeante, et en même temps convenue, qu'on se plaît à croire nécessaire à la marche supportable de la vie sociale, et qui est au moins utile en notre état actuel, parce qu'on la croit nécessaire. Si nous pouvions nous mieux comprendre, il n'est pas sûr qu'avec nos préjugés et nos idées nous pourrions nous supporter encore, mais

il est assez vraisemblable que les autres, s'ils nous connaissaient, ne nous supporteraient pas.

Ce symbolisme compliqué et peu direct est essentiel au faux sensible. Chez lui les apparences de tel ou tel sentiment n'indiquent pas l'existence de ce sentiment, mais simplement l'existence de certaines raisons qu'il a d'en manifester l'apparence. Nous sommes tous plus ou moins de faux sensibles. Il n'est aucun de nous qui n'ait dissimulé quelque sentiment, il n'en est aucun non plus qui n'en ait simulé ou tout au moins exagéré quelque autre. Des formules de politesses, auxquelles personne n'échappe tout à fait, illustrent suffisamment cette opération psychologique et sociale.

Cette simulation n'est pas assez développée chez beaucoup de gens, pour devenir réellement caractéristique. Elle peut simplement révéler une certaine sociabilité, puisqu'elle est indispensable à des êtres vivants en société, comme l'erreur-mensonge sur leur propre nature est utile à ceux qui vivent beaucoup avec eux-mêmes. Elle peut encore révéler, par certaines exagérations, ou par sa rareté relative, par les formes spéciales qu'elle prend, les mœurs d'une époque et d'un pays, et elle acquiert chez un certain nombre d'individus des formes régulières et semblables. Mais elle ne nous intéresse pas, en ce moment, à ce point de vue.

Elle nous intéresse dès qu'elle devient un moyen personnel et voulu de défense. Nous avons tous vu des gens parvenir à leurs fins par la simulation. Encore faut-il distinguer entre ceux pour qui cette tromperie est un simple moyen passager, tout à fait subordonné, et ceux chez qui elle est deve-

nue une sorte d'habitude générale. Ces derniers surtout avèrent bien nettement notre type. La feinte de la sensibilité est devenue chez eux une seconde nature qui s'est développée et organisée à part. Ils finissent par aimer en elle-même et pour elle-même cette tendance qui, tout en servant à satisfaire les autres, demande aussi à être satisfaite elle-même, et qui est devenue une sorte de « fin en soi ».

§ II

Nos relations si variées et si complexes avec les autres hommes nous contraignent à simuler. Il nous est, pour ainsi dire, matériellement impossible de laisser voir aux autres beaucoup de nos impressions, mais il en est autant qu'il nous est imposible de ne pas faire croire que nous éprouvons. Aussi pas une de nos expressions n'est vraiment nette et franche, pas une n'est la manifestation simple et directe de notre moi. Tout est en nous plus ou moins convenu et montre, non pas notre nature personnelle pure, mais, plus ou moins combiné avec elle, un fantôme social longuement construit par des générations successives.

Ces combinaisons et ces simulations varient, pour un même milieu, avec la nature de chacun de nous et aussi avec la nature des relations de chacun avec son milieu. Toutes choses égales d'ailleurs, celui qui, pour maintenir son équilibre mental, a grand besoin des autres devra plus simuler et dissimuler que celui qui peut s'en passer plus aisément. La morale en général, si l'on entend par là l'ensemble des règles de la conduite,

et si l'on y comprend la politesse, la morale politique ou religieuse, le devoir professionnel, etc., nous oblige à agir souvent contre nos désirs, c'est-à-dire à afficher des sentiments que nous n'avons pas, à en dissimuler d'autres, et aussi à parler pour nous montrer tout à fait autres que nous sommes réellement. Je n'étudie pas ici les grandes causes sociales de simulation, mais la façon dont chacun les accepte et les subit ou les élude fait ressortir plusieurs types psychiques.

Je ne saurais étudier ici tous ceux qui rentreraient dans mon sujet. Il me suffira d'en indiquer un certain nombre, et, autant que possible, ceux qui me paraissent les principaux et les plus intéressants. Ils n'ont rien d'absolu ni de constant et ils peuvent se combiner entre eux. Il s'agit surtout de montrer certaines grandes formes de simulation en corrélation avec quelques causes générales d'hypocrisie qui se rattachent à certaines conditions morales et à quelques traits psychologiques.

§ III

Des raisons égoïstes peuvent déterminer la simulation, mais des motifs altruistes ou désintéressés interviennent aussi dans la genèse de la fausse sensibilité. C'est dire que la simulation peut être un moyen de nous défendre nous-mêmes, mais aussi un moyen de défendre les autres soit contre nous-mêmes, soit contre de nouveaux ennemis.

Dans la première série des simulateurs, nous trouvons deux groupes très distincts : le groupe de ceux qui cherchent à se

rendre agréables et s'essaient à obtenir par persuasion ce qu'ils désirent, le groupe de ceux qui visent à se rendre terribles et prétendent arracher à la peur ce que la bienveillance leur refuse. Il en est aussi qui cumulent et emploient les deux moyens.

La première classe contient l'hypocrite classique, le tartufe, le flatteur intrigant, tous ceux qui simulent l'admiration et l'affection pour les gens dont ils attendent un héritage, une place, un avantage quelconque, ou bien des sentiments moins directement adressés à ceux-ci, mais qui les feront apprécier par eux. Ils feignent ainsi la piété, le zèle politique, une passion quelconque pour ou contre ce qu'aiment ou ce que haïssent les protecteurs espérés. Tous les sentiments simulés convergent vers le même but intéressé, mais peuvent diverger beaucoup par leur feinte signification. Il est naturel de simuler tour à tour la piété avec un protecteur possible et l'irréligion avec un autre.

L'hypocrisie du protecteur n'est pas d'une autre nature. Celui-ci aussi a besoin de l'autre, à un moindre degré. Tandis que le premier simule l'affection ou l'admiration, celui-ci simule la bienveillance, et leurs mensonges s'adaptent. Et tandis que le protégé attend sa place ou son argent, le protecteur se fait un « client » utile dans quelque élection, ou un ami qui fait ses courses et joue aux cartes, le soir, avec lui.

Quand les bons sentiments ne lui réussissent pas, ou s'ils répugnent trop à sa nature, le simulateur en essaie d'autres. Il effraye s'il ne peut charmer. Cela est moins agréable pour la personne visée, mais c'est plus sincère. Tout de même on exagère volontiers sa colère, la ténacité de sa rancune, la vigueur

de ses muscles, l'éclat de son courage, son influence, en un mot sa puissance, de quelque nature qu'elle soit. Je n'insiste pas d'ailleurs sur ces traits de caractère, ils se synthétisent en des types bien connus, Tartufe et le capitaine Fracasse.

§ IV

Au lieu de chercher à obtenir des autres quelque avantage, comme une place, une somme d'argent, un héritage, on veut simplement leur plaire, être en bon accord avec eux. Ainsi apparaît le type de « l'homme aimable ». L'homme aimable présente l'apparence des sentiments qui doivent être agréables aux autres sans être tenu d'en éprouver réellement aucun. Il simule la bonté, la délicatesse, la douceur, l'intelligence, l'affection, et rien n'empêche qu'il soit égoïste, sec, aigre et indifférent. Mais il a besoin des autres pour vivre avec eux, causer, être admiré, briller et charmer, c'est là ce que signifient ses démonstrations. Il est affable, souriant, prêt à s'entremettre pour vous, à sympathiser avec vous, dans le deuil et dans la joie. Vous pouvez l'aimer comme les constructions en plâtre qui simulent la pierre de taille et décorent nos expositions universelles. C'est élégant, coquet, décoré avec goût, agréable à voir en passant. Il ne faut pas songer à y vivre (1).

Les deux simulations s'unissent. Il est naturel qu'un homme

(1) Le type du « mondain » qui se rapproche de celui-là, et parfois se confond avec lui, est tout à fait analogue par la nature superficielle des sentiments. Voir *les Caractères*, p. 155. La coquetterie comporte des simulations de même nature.

aimable ait parfois un autre but que de récolter des sourires dans un salon, et l'hypocrite intéressé cherche généralement à plaire. Cependant certains simulateurs se spécialisent dans l'une ou l'autre pratique. Tous les hypocrites ne sont pas aimables et tous les gens aimables ne sont pas intéressés, j'entends qu'ils ne recherchent pas toujours d'autres avantages que ceux de la société telle qu'ils la comprennent.

La simulation de l'amabilité s'exerce souvent par réciprocité. Une société c'est un ensemble de personnes qui toutes simulent plus ou moins, les unes envers les autres, des sentiments qu'elles n'ont pas. Aussi ne se montrent-elles pas toujours exigeantes sur la qualité de la simulation. Les gens « charmants » qui plaisent en général à première vue, et dont chacun loue l'esprit, l'entrain et l'amabilité, sont souvent insupportables à ceux qui exigeraient, sinon plus de sincérité, au moins du tact et de la délicatesse.

Il est assez remarquable que beaucoup d'hommes se laissent aisément prendre aux fausses apparences de certaines qualités, auxquelles ils sont particulièrement sensibles. Pour celui-ci, des apparences de bonté ou de générosité sont un appât sûr ; pour celui-là, la douceur ; pour un autre, des marques d'admiration ou de sympathie. Tel s'émerveille de la facilité avec laquelle un de ses amis se laisse duper par des pièges très grossiers, qui ne montrera pas plus de perspicacité quand il croira reconnaître sa qualité préférée.

§ V

Des tendances altruistes ou désintéressées peuvent se mêler aux sentiments égoïstes, soit pour s'associer simplement à eux, soit pour les dominer et déterminer avec eux la simulation. Nous trouvons, dans le portrait de La Rochefoucauld par lui-même, une bonne peinture de la simulation par amitié. Peut-être faut-il faire quelques réserves sur la ressemblance du portrait. L'auteur des *Maximes* a pu se duper lui-même ou arranger pour nous la vérité. La pénétration de l'auteur (qui a indiqué un assez bon nombre de simulations intéressantes) peut nous faire supposer cependant que sa description correspond suffisamment au moins à un côté de la réalité. En tout cas, elle fixe assez nettement un type. « Je suis peu sensible à la pitié, dit La Rochefoucauld, et je voudrais ne l'y être point du tout. Cependant, il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée, et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusqu'à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal; car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde. Mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passion pour le porter à faire les choses. J'aime mes amis et je les aime d'une façon que je ne balancerais pas un mo-

ment à sacrifier mes intérêts aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux, je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs et j'en excuse facilement toutes choses ; seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence (1). »

Il est assez fréquent que la pitié, la sympathie, même une certaine bienveillance vague et générale prennent les apparences de l'affection, de l'admiration, parfois de l'amour. Le désir de faire plaisir aux autres, la crainte de contrarier entraîne à bien des petites hypocrisies. On a sur ce point les aveux de Renan dont l'habitude était de ne servir à ses interlocuteurs que des propos agréables. D'autres fois l'admiration, l'intimidation, le prestige subi poussent l'homme à feindre des sentiments qui n'ont rien de bien réel, ou tout au moins à en exagérer l'expression. Certaines personnes n'oseront pas contrarier un homme qui leur impose par l'âge, la célébrité, le caractère. C'est un entraînement durable ou passager qui n'implique pas du tout le désir de tirer de lui quelque profit, ou même de se concilier ses bonnes grâces. C'est une influence de ce genre-là qui est à la racine de l'imitation sociale. La simulation a donc ici une extrême importance. Chacun s'y adonne plus ou moins. Il n'est personne qui, pour plaire à un ami, pour ne pas contrarier ou contredire un personnage respectable, n'ait feint quelque admiration, quelque goût ou quelque dégoût, ou bien n'ait cru lui-même à leur réalité.

(1) *Portrait de La Rochefoucauld par lui-même.* Œuvres de La Rochefoucauld. Collection des grands écrivains de la France, t. I. p. 9, 10. Paris, Hachette.

Car, ici, nous retrouvons la simulation pour soi, le mensonge-illusion étudié tout à l'heure. Que l'homme simule à ses propres yeux, par sympathie pour les autres ou par prestige subi, des sentiments qui lui sont étrangers, cela est de tous les instants. C'est ce que nous déduirions de la loi de Tarde qui veut que l'on commence à imiter les idées et les sentiments avant d'imiter leurs manifestations extérieures. L'imitation me paraît commencer souvent par une simulation. Elle ne devient que peu à peu une véritable habitude de l'âme. Mais je ne suis pas bien sûr qu'elle ne commence pas en certains cas par être surtout extérieure, que l'on ne simule pas pour les autres avant de se duper soi-même. Sans doute, il s'est déjà produit un commencement d'imitation intime, mais sans proportion avec l'apparence qu'on se donne. Il ne suffit pas encore à nous tromper. Mais peu à peu nous pouvons devenir notre dupe et le rester jusqu'à ce que la réalité vienne se conformer à notre idée.

Dans tous les cas de ce genre, si nos paroles et nos actes constituent de véritables mensonges, ces mensonges ont pourtant ce caractère de symboliser une vérité. Si l'on feint, par sympathie, l'inquiétude ou la pitié, sans doute l'inquiétude et la pitié sont des mensonges, mais la sympathie qu'elles attestent n'en est pas un. Ainsi des apparences fausses servent à révéler un état parfaitement réel, qui ne se ferait peut-être pas prendre au sérieux sans ce mensonge. C'est un des mille cas où le mensonge est, en somme, plus véridique que la stricte vérité.

§ VI

Des sentiments désintéressés, esthétiques ou moraux par exemple, prennent encore leur place dans le mécanisme de la simulation. J'ai déjà indiqué tout à l'heure un assez vif souci de la moralité comme cause des mensonges qu'on se fait à soi-même sur soi. La simulation pour les autres les suit tout naturellement. On ne se décide pas plus à ne pas montrer aux autres certains sentiments jugés louables, qu'on ne se résigne à ne pas se les reconnaître à soi-même.

Remarquons-le d'ailleurs en passant, bien que cela ne rentre pas absolument dans notre sujet, c'est une des grandes caractéristiques de la morale de nous ordonner, non seulement de réprimer certains de nos sentiments, mais aussi d'agir conformément à certains autres que nous n'éprouvons peut-être pas. Elle veut que notre conduite soit moins en harmonie avec ce que nous sommes réellement, qu'avec ce que nous devrions être. Ce n'est pas notre personnalité qu'elle exige que nos actes représentent, mais un idéal qu'elle nous impose. Sans doute, elle voudrait nous faire sentir et penser à sa guise, mais elle exige surtout la conformité de nos actes à ses règles. La simulation est, en somme, commandée comme un devoir. C'est un côté essentiel de toute morale.

Les motifs esthétiques se rapprochent des motifs moraux et parfois se confondent avec eux, parfois aussi ils s'en séparent, et il arrive que le sens esthétique l'emporte sur le sens moral.

Certains sentiments sont laids et discordants, il nous répugnerait qu'on les vît en nous, d'autres nous plaisent et nous trouvons beau d'en faire montre. Un sens esthétique s'avère par la réalisation apparente de types d'élégance, de crânerie, de courage aventureux, de générosité. Il m'est arrivé plusieurs fois, comme à tout le monde, de reconnaître ainsi des simulations incontestables de qualités brillantes ou élégantes. Telle personne semble d'abord hardie, décidée et vive, qui manque d'initiative et se laisse influencer, arrêter avec une facilité inattendue.

Quand un individu nous paraît réaliser assez purement un type, nous pouvons le soupçonner d'être un simulateur. Le type naturellement unifié est rare, mais il est ordinaire de chercher à l'unifier et surtout de vouloir paraître plus unifié qu'on ne l'est. Il y a divers motifs à cette simulation, mais entre autres un motif esthétique. La simulation est surtout vite reconnaissable quand il s'agit d'un type en vogue. On revêt son âme d'un manteau d'apparences combinées selon le goût régnant, comme on revêt son corps d'étoffes ajustées à la mode du jour, et pour des raisons analogues où l'esthétique joue son rôle. Et chacun suit la mode comme il peut et comme il veut. Les uns la suivent de très près, ou la devancent en le créant, les autres se mettent l'âme au goût d'il y a vingt ans, et quelques-uns tâchent de se donner l'apparence de sentiments archaïques, comme on porte des bandeaux à la Botticelli.

Mais cette simulation morale et cette simulation esthétique se fondent souvent dans une sorte de simulation par imitation spontanée, d'où elles peuvent dériver pour se constituer à part.

Bien des gens simulent, tout naturellement, les sentiments en vogue dans leur milieu, sans arrière-pensée d'intérêt, sans admiration bien vive, sans subir spécialement le prestige d'un individu, sans grand souci d'esthétique et de moralité, mais par une sorte d'adaptation automatique, encore qu'il ne faille pas vouloir trop séparer des états d'âme qui s'appellent et se mêlent étroitement. Celui qui suit la mode ne l'admire pas toujours, et l'on simule tantôt de la gaieté ou de la fierté, tantôt de la mélancolie, comme des femmes portent leurs seins juste au-dessous du menton ou au-dessus de la taille, sans en éprouver un vif plaisir esthétique. Personne ici non plus n'échappe complètement à la simulation, mais tous ne la subissent pas pareillement. Il est des gens qui simulent si bien qu'on se demande s'ils ont réellement une nature à eux.

Toutes ces influences, tous ces modes de mensonge s'unissent plus ou moins pour constituer le type du faux sensible. L'imitation facilite beaucoup l'hypocrisie intéressée, et réciproquement le désir de plaire ou d'obtenir quelque avantage rendra l'imitation plus aisée, la déterminera, lui ouvrira sa voie. Un amoureux qui veut plaire se met volontiers à imiter des usages qu'il n'observait guère, à simuler des sentiments accessoires, dont il se passait fort bien auparavant, et il se trompe lui-même, croit être réellement converti. Le cas de Sainte-Beuve est assez intéressant à ce point de vue (1).

(1) Cf. Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues.*

§ VII

C'est une question souvent difficile à résoudre que celle de la sincérité relative des sentiments simulés. La part de la vérité et la part du mensonge paraissent varier constamment, avec chaque individu, avec chaque cas. Les uns exagèrent à peine, d'autres inventent presque complètement. Il semble bien que la tromperie ne soit jamais nulle ni complète.

Il y a toujours un peu d'entraînement, de comédie, de complaisance pour soi et pour les autres, dans les sentiments les plus sincères et les plus vifs, dans ceux pour lesquels on vit ou dont on meurt. Il y a aussi, semble-t-il, quelque sincérité au fond de la pire hypocrisie. Et je ne puis que redire pour la fausse sensibilité ce que je disais tout à l'heure pour l'impassibilité feinte. Le seul fait de choisir, pour le simuler, un sentiment plutôt qu'un autre indique que celui-là s'adapte mieux à notre nature. De plus, conformément à la loi de l'association systématique, l'état d'âme simulé tend à devenir réel. Si l'on peut, comme le voulait Pascal, s'entraîner à croire, on peut aussi s'entraîner à sentir. Si le sentiment pousse à l'acte, l'action tend aussi à produire le sentiment. Et celui-ci peut se développer indépendamment de la volonté, et même contre le désir du simulateur. C'est là un fait d'observation, que les poètes, les romanciers, les auteurs comiques ont souvent utilisé. A ne consulter que le théâtre de Musset, je le retrouve dans *Lorenzaccio*, dans *Il ne faut jurer de rien*, dans *le Chandelier*, même dans la

Nuit vénitienne et dans *On ne badine pas avec l'amour* où l'on voit cependant l'inclination suggérée par le parti pris et la simulation vaincue par la passion naturelle et spontanée. Dans la vie réelle, on peut citer le cas historique de la Grande Mademoiselle qui, pour avoir un moment simulé la piété, faillit devenir religieuse.

C'était au moment où elle rêvait ambitieusement de mariage. « Le désir d'être impératrice, dit-elle, qui me suivait partout, et dont l'effet me paraissait toujours proche, me faisait penser qu'il était bon que je prisse par avance les habitudes qui pourraient être conformes à l'humeur de l'empereur. J'avais ouï dire qu'il était dévot, et, à son exemple, je la devins si bien, après en avoir feint l'apparence quelque temps, que j'eus pendant huit jours le désir de me faire religieuse aux Carmélites, dont je ne fis confidence à personne. J'étais si occupée de ce désir que je ne mangeais, ni ne dormais, et j'en eus une inquiétude si grande que, jointe à celle que j'ai naturellement, l'on appréhenda fort que je ne tombasse dangereusement malade (1). »

Chez quelques personnes cette sorte de suggestion s'opère très aisément en certaines circonstances. Il suffit que l'action leur soit imposée par le devoir, par les circonstances de leur vie pour que les sentiments suivent le genre de conduite qu'ils auraient logiquement dû précéder. Il n'est pas sans exemple que l'amour vienne après le mariage. C'est là un fait dont l'interprétation n'est pas absolument simple, mais qui, pour une part, se ramène à la loi de suggestion d'un état d'âme par la simulation de cet état.

(1) Cité par Arvède Barine, *La Jeunesse de la Grande Mademoiselle*, p. 220. Paris, Hachette.

Bien des gens exécutent avec quelque plaisir des corvées fastidieuses, simplement parce qu'ils ont dû s'en charger. Ils auraient préféré les éviter, mais une fois acceptées, ils les accomplissent sans trop de peine et finissent par s'y attacher. Parfois le sentiment qui naît ainsi reste factice, simulé. Si la nécessité d'agir vient à disparaître, ils seront contents de laisser ces occupations qu'ils paraissent aimer. Parfois aussi cette joie n'ira pas sans quelques regrets. Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas éprouvé quelque peine à renoncer à des occupations qu'il est heureux pourtant d'abandonner ? Au fond tout ce qui se passe en nous, tout ce que nous sentons et tout ce que nous faisons comporte une part de plaisir et une part de douleur. Ou plutôt, puisque ces impressions restent souvent inconscientes, tout ce qui arrive en nous réunit à la fois, mais à des degrés différents, certaines conditions essentielles de la joie et de la peine.

Quand un de ces éléments l'emporte de beaucoup, nous ne percevons que lui, mais divers réactifs peuvent nous laisser distinguer l'autre. C'est ainsi que nous ne sentons le plaisir de certaines occupations que lorsque nous n'y sommes plus astreints. Alors les ennuis qu'elles nous causaient ont suffisamment disparu pour que leur souvenir nous laisse apercevoir, au moins par intervalles, le plaisir que nous aurions autrefois discerné si nous n'avions été absorbés par des sentiments opposés. Il devient visible maintenant, et parce qu'il n'est plus offusqué par de fortes impressions opposées, et parce que la réaction l'a rendu lui-même plus vif. Par cela seul qu'un fait se produit en nous, il s'adapte toujours plus ou moins à notre personnalité, et, par là, il est une condition de plaisir, mais il contrarie toujours aussi quelques

éléments de notre moi, et par là il est une condition de souffrance.

Aussi le souvenir d'un même fait, d'un même état, est-il très diversement apprécié par nous, selon la façon dont s'éveille son image et selon nos dispositions du moment. Celui qui a jadis simulé, sans bien s'en rendre compte, des sentiments en harmonie avec le sort qui lui était imposé, peut ensuite, en se rappelant ce temps passé, se croire encore animé des mêmes sentiments, ou bien, au contraire, n'éprouver plus que du dégoût ou de la répulsion. Sans doute, en ce dernier cas, ses dispositions ont changé, et peut-être ne voudra-t-on pas conclure que ses plaisirs modestes étaient simulés. Il semble pourtant juste de dire qu'il simulait pour lui-même, avec assez de bonne foi. La facilité avec laquelle les circonstances l'ont fait changer montre le caractère illusoire et précaire de ses sentiments. Dirons-nous d'un homme qui croit sincèrement peut-être aimer sa fiancée qu'il en est réellement épris, s'il perd son affection en apprenant qu'elle est ruinée? Les deux cas sont tout à fait comparables. Et il me semble qu'on y voit assez bien le mélange d'une part de réalité avec une part d'illusion et de mensonge, mélange dont les proportions varient beaucoup.

§ VIII

Aux cas où la simulation transforme peu à peu l'individu, il faut ajouter ceux où elle est une sorte d'indication vague et incertaine de tendances, encore peu développées et qui domineront

plus tard. La simulation ici n'est pas la principale condition de ce développement. Elle en est plutôt un indice, une sorte d'épiphénomène. Au reste, dans les cas que nous venons d'examiner, si son importance était plus considérable, elle n'agissait pas seule et ne faisait qu'aider des désirs et des idées ébauchées déjà. De ceux-là à ceux-ci la série ne s'interrompt pas et l'on passe graduellement des uns aux autres.

Les auteurs les plus originaux commencent souvent, toujours même peut-être, par imiter quelqu'un de leurs devanciers. C'est là une véritable simulation. Ils expriment, à leur début, des idées, des sentiments qui ne sont pas les leurs; ils déployent un talent d'emprunt dont les procédés ne leur appartiennent pas et ne conviennent pas à leur génie. Hugo a mis vingt-cinq ans à prendre possession de son vrai métier. Verlaine donne dans un premier recueil des vers selon la manière de Leconte de Lisle, des vers où il fait l'impassible et l'impeccable, le ciseleur de mots :

A nous qui ciselons les mots comme des coupes,
Et qui faisons des vers émus très froidement.
. . . .
Ce qu'il nous faut à nous, c'est aux lueurs des lampes
La science conquise et le sommeil dompté,
C'est le front dans la main du vieux Faust des estampes.
C'est l'obstination et c'est la volonté.

Wagner commence par des opéras selon la formule ordinaire. Les premiers paysages de Pissaro rappellent beaucoup ceux de quelques maîtres de l'époque. C'est là un fait tout à fait ordinaire et banal, dont on pourrait facilement et assez inutilement multiplier les exemples. Je veux cependant signaler encore le cas inté-

ressant de Mme Vernon Lee qui nous a décrit elle-même les tâtonnements et les transformations de son sens de l'art. On trouve au début une véritable simulation. « Je peux donc dire, écrit-elle, avec une certitude presque absolue que, dans ces premières années, je ne jouissais guère des beautés des arts du dessin. Mais je jouissais — et voilà la distinction qu'il faudrait faire bien ressortir — très vivement et très régulièrement de l'*idée* de ces beautés. En feuilletant ma méchante collection de photographies, en jetant un coup d'œil sur les copies exposées dans les vitrines, et surtout en évoquant dans ma mémoire l'image peu nette d'un tableau... je ressentais très certainement la même émotion, ou, pour mieux dire, je me trouvais dans le même ton affectif que j'ai eu beaucoup plus tard, sous l'impression absolument réelle de la beauté plastique. Comment expliquer la présence en moi de ce sentiment pour ainsi dire *d'emprunt*, et de quelle façon aurais-je pu l'acquérir sans expérience personnelle?... Ce sentiment, que je rattachais par un acte d'association, presque d'obéissance, aux arts visuels, existait en moi très spontané et très personnel dans d'autres catégories (1). » L'imitation, ici, serait donc intérieure à l'esprit.

C'est que, dans tous ces cas-là, la personnalité ne se suffit pas à elle-même. Elle ne peut pas être sincère et se traduire librement, parce qu'elle n'est pas encore. Elle est obligée de recourir à l'imitation et à la simulation parce qu'elle trouvera dans ses emprunts et dans ses mensonges la matière dont elle a besoin pour s'affirmer, pour se développer, pour pouvoir arriver peu à peu à

(1) Vernon Lee, *Psychologie d'un écrivain sur l'art*. Revue philosophique, septembre 1903.

discipliner le moi, à le systématiser et à recevoir sa forme franche et définitive.

La simulation est une sorte de béquille qui supplée à la faiblesse première de l'esprît. C'est ainsi que l'activité commence très souvent par des imitations puériles, des jeux divers, des essais, des ébauches timides. Les jeux des enfants sont parfois significatifs de leurs tendances profondes, et l'on peut rappeler en exemple la jeunesse de Du Guesclin. La simulation est donc ici un des moyens indirects par lesquels la réalité se forme. Non seulement elle lui permet de se faire, mais elle nous permet, si nous sommes perspicaces, de l'entrevoir et de la distinguer. Et c'est elle seule, en certains cas, qui peut nous le permettre. C'est dire que la simulation est alors ce qu'il peut y avoir de plus sincère et de plus franc.

CHAPITRE V

La simulation de la sensibilité en général.

§ I

C'est en les prenant sous des formes concrètes et spécialisées que nous avons surtout examiné les simulations de la sensibilité. Il peut y avoir intérêt à la voir brièvement sous sa forme la plus générale. Elle s'opposera plus nettement à la feinte de l'impassibilité. Celle-ci avait pour but de nous isoler, de nous préserver des autres en leur faisant croire — et en nous faisant croire — que nous étions hors de leurs atteintes, qu'ils ne pouvaient rien sur nous. La simulation de la sensibilité, et j'entends par ce mot l'aptitude à être facilement ému, agit en sens inverse. Sous sa forme sympathique elle persuade aux autres que nous sommes tout disposés à vibrer avec eux et pour eux, elle leur fait prévoir une affection qui peut devenir un appui, elle les dispose bien pour nous. Tandis que l'affectation de l'impassibilité nous préservait en nous isolant, la simulation de la sensibilité sympathique nous préserve en nous rapprochant des autres. Celle-là venait rendre les attaques inutiles et les prévenait par là, celle-ci les prévient en empêchant la pensée d'agres-

sion de naître dans l'esprit des autres, en créant chez eux des dispositions sympathiques.

La simulation de la sensibilité hostile, de la colère, du courage combatif, agit parfois à peu près comme la feinte de l'indifférence. Plus vivement en ce qu'elle peut effrayer davantage, moins vivement en ce qu'elle excite plus directement l'hostilité. L'indifférent passe plus inaperçu, mais il est parfois, plus que le combatif, un objet d'antipathie. L'effet dépend beaucoup des gens envers qui s'exerce la simulation.

La sensibilité en général est une assez bonne condition d'union et de rapprochement. Celui qui la simule bénéficie d'un préjugé courant qui confond volontiers l'impressionnabilité égoïste avec la sensibilité affective. Et puis la sensibilité même égoïste nous met cependant en relation avec les autres et même assez souvent en relations sympathiques. Des gens qui se réunissent pour dîner ensemble, même si le principal but de chacun n'est que de satisfaire sa propre gourmandise, ont une certaine joie à se retrouver. Le plaisir de l'un s'avive du plaisir de l'autre. Bien des gens aiment, au spectacle, que la salle soit bien pleine. C'est là une impression assez complexe d'ailleurs, mais où se retrouve l'accroissement du plaisir, même égoïste, par la vue d'un plaisir semblable chez le voisin. Nous serons en général bien disposés pour les gens qui ont les mêmes goûts que nous, même si nous n'espérons pas en tirer profit.

La sensibilité dangereuse même inspire souvent de l'admiration, une crainte respectueuse et sympathique. Un homme emporté, violent, brutal, éloigne de lui certaines personnes, mais il en attire d'autres. La force a des avantages sociaux qui lui

valent une considération sérieuse. Il est bon d'être bien avec celui dont la colère est terrible et facilement éveillée. C'est la réflexion que Joseph de Maistre faisait à propos de la divinité. Si Dieu est bon, il faut l'adorer. Mais s'il était méchant et puissant à la fois, il importerait de montrer encore bien plus de zèle et d'ardeur pour son service. On trouve des demi-dieux de cette nature dans toutes les classes de la société et il ne manque pas d'êtres humains pour les honorer et pour les aimer. Il peut donc être avantageux d'en être un soi-même ou d'en avoir l'air, et cette forme de simulation entretient ainsi les rapports sociaux.

Celui qui feint l'impassibilité nie implicitement la société, il se refuse aux autres, il restreint dans la mesure du possible ses rapports avec eux. Celui qui affecte la sensibilité, au contraire, semble provoquer ou augmenter les relations d'où une société durable peut sortir, même s'il affecte une impressionnabilité égoïste et même, bien souvent, s'il affecte une sensibilité dangereuse. Il donne prise, on pourra ou il faudra s'entendre avec lui.

§ II

Les erreurs et les illusions foisonnent parmi les idées et les impressions qu'éveillent les simulateurs. Par un chemin détourné, ces idées conduisent souvent à d'assez heureux résultats.

L'homme qui étale sa sensibilité sympathique, l'a, généralement, plutôt superficielle que profonde. Ou bien, si elle est à

la fois l'une et l'autre, s'il possède la grande sensibilité intérieure qui rend passionné, susceptible, et l'impressionnabilité légère, l'aimable vivacité qui rendent sociable, il montrera surtout cette dernière et cachera l'autre. Sans doute il laissera paraître celle-ci si la passion l'emporte et le soustrait à la sensation des petits froissements et des heurts de chaque jour. Mais ce n'est pas chose très commune. En général, la sensibilité légère et vive qui se laisse voir volontiers est une sensibilité sans profondeur et constitue une véritable simulation, car on ne la jugera pas ainsi. Mais en même temps, elle répond bien à ce que, dans la plupart des cas, l'on attend d'elle. Les hommes n'ont pas besoin qu'on se sacrifie tous les jours pour leur sauver la vie, et les qualités superficielles de ceux qui vivent près d'eux leur sont souvent plus utiles que les qualités profondes, et surtout elles leur sont plus agréables. Si donc ils se trompent sur la nature du faux sensible, ils ne sont pas toujours déçus par lui. Cela leur arrivera peut-être s'ils ont à le mettre à l'épreuve dans des cas graves. Encore savent-ils bien, s'ils y tiennent, trouver des prétextes pour conserver leurs illusions.

Les hommes sont semblables à des enfants qui se vendent des marchandises fictives contre de la fausse monnaie. Si les paquets ont un aspect élégant, si la fausse monnaie est légère, reluit et sonne agréablement dans la main, cela leur suffit bien tant qu'ils ne veulent ni se servir de ce qu'ils ont acheté, ni acheter avec leur fausse monnaie des marchandises sérieuses. Des gens sont heureux toute leur vie de cet échange de valeurs conventionnelles, et d'autres meurent parce qu'ils n'ont pas reçu assez de ces pièces fausses, brillantes et sonnantes.

§ III

Ainsi la fausse sensibilité vient compléter l'œuvre de la fausse indifférence. Elles se mêlent et se combinent continuellement et chez chacun de nous. La différence de leurs proportions donne la série des différents types, mais l'une et l'autre se retrouvent partout et toujours. L'homme passe sa vie à dissimuler sa vraie nature et à feindre d'être ce qu'il n'est pas. C'est à cette condition seulement qu'il peut vivre en paix avec lui-même et avec les autres hommes. Cette nécessité de la simulation dérive directement sans doute de la nature confuse et troublée de notre société, de notre état d'anarchie et de discorde. Elle dérive aussi de nos préjugés, de nos idées insensées sur la vie et sur la morale. Mais elle dérive aussi de causes singulièrement plus profondes et dont ces causes secondaires sont simplement l'expression. Elle dérive de l'hostilité naturelle et universelle qui est au cœur des choses et du besoin non moins universel d'union et d'harmonie, de cette contradiction singulière qui fait le fond même de l'existence, que nous étudierons ailleurs directement et que je dois me borner à signaler ici, pour indiquer la portée lointaine des faits que j'examine surtout à présent en eux-mêmes sinon pour eux-mêmes.

TROISIÈME PARTIE

QUELQUES FORMES PARTICULIÈRES DE SIMULATION

INTRODUCTION

§ I

Les formes spécialisées de la simulation se rattachent aux formes générales. Elles en sont des manifestations et des complications. Leur mécanisme est, au fond, le même. Diverses tendances y sont enrayées, d'autres simulées, mais la nature des unes et des autres et la manière dont s'établissent les associations et les arrêts donnent au caractère résultant une allure personnelle. Assez souvent une qualité est simulée par la qualité exactement opposée, grâce à un ensemble de conditions que nous devrons analyser.

Le type qui se constitue ainsi simule généralement un type connu. Cette simulation paraît parfois volontaire, au moins à certains égards ; elle reste souvent, et pour une très grande part, instinctive. Sa raison d'être est encore son utilité, la facilité qu'elle donne pour attaquer ou pour se défendre, pour vivre et pour se développer.

Parfois, nous aurons l'occasion de le remarquer, on dirait qu'elle dépend moins de la volonté ou de l'instinct du simulateur que de la maladresse de ceux qui l'observent. Mais cette maladresse et cet instinct se sont probablement combinés, ajustés l'un à l'autre. La première a dû rendre la simulation plus facile, plus simple et, en conséquence, plus imparfaite. A quoi bon, si c'est inutile, déployer des ruses subtiles et prodiguer des combinaisons compliquées ? Cela ne peut guère tenter que quelques virtuoses. D'autre part, il n'est peut-être pas impossible que l'imperfection de la feinte ait augmenté le défaut de perspicacité des dupes. Il faut, c'est une nécessité sociale, que l'illusion se produise. Il est nécessaire, alors, que chacun y mette un peu du sien, et si l'un en met moins, l'autre en devra mettre davantage.

Certaines illusions paraissent aussi régulières qu'inexcusables. Des personnes se font accepter pour aimables ou passent pour franches avec une facilité dont l'habitude seule nous empêche d'être surpris. Il suffit de deux ou trois signes convenus, d'une sorte d'étiquette très simple et apposée bien en vue, pour que bien des gens acquièrent une idée précise et tenace sur le caractère de personnes qu'ils ne connaissent point. La vie sociale est remplie de symbolismes étranges.

Si grossière que soit l'illusion, il suffit qu'elle naisse pour que la simulation puisse se reproduire instinctivement et se régulariser ; il suffit qu'elle soit remarquée pour que la simulation puisse devenir un procédé volontaire. Mais il ne faut pas cependant la prendre trop au sérieux. Les dupes conservent souvent quelque clairvoyance. Elles jugeront sur des apparences gros-

sières, mais elles n'agiront pas toujours en se conformant à ce jugement. Une sorte d'instinct secret et profond leur laisse accomplir les petits actes insignifiants qu'exigent les relations courantes, mais les retient, sans qu'elles s'en rendent bien compte, lorsqu'il s'agit d'événements plus importants. Cet instinct aussi est souvent aveugle et insuffisant, mais nous voyons l'étrange complication des phénomènes et quelle singulière place trouvent dans la vie des conventions qu'on n'aperçoit pas, qu'on ne comprend pas et que, tout de même, l'on pressent vaguement. Et l'intelligence, en luttant contre l'instinct, a parfois, dans de tels cas, des effets désastreux.

Comme la simulation n'est jamais parfaite d'une part ni la clairvoyance absolue de l'autre, il n'y a que des différences de degré entre les différents cas. La responsabilité de l'erreur retombe toujours au moins un peu sur celui qui la commet, au moins un peu sur celui qui la cause. Mais chacun y intervient plus ou moins. Il y a des formes de simulation délicates et comme artistiques, qu'on regretterait presque de ne pas voir réussir. D'autres sont si habituelles et si consacrées qu'on manquerait aux convenances en refusant d'en être dupe. Y répondre en feignant seulement d'être dupe est déjà un peu hardi. D'autres encore sont maladroites, grossières, par trop conventionnelles et comme schématiques. Les premières m'ont, à dire vrai, paru les plus rares. Des simulateurs tâchent bien de prendre une jolie attitude, mais ils y réussissent souvent assez mal.

§ II

Il s'est ainsi formé, il se crée encore chaque jour un grand nombre de simulations. Mais une part seulement d'entre elles a pu acquérir une sorte de régularité et de généralité. Chaque forme de civilisation, chaque milieu, chaque monde, chaque façon nouvelle de penser et d'agir crée des mensonges et en fait disparaître, donne au moins une apparence nouvelle à d'antiques combinaisons de désirs. Je vais indiquer, parmi les simulations que j'ai pu remarquer, les principales ou les plus intéressantes. Je ne chercherai pas à les classer. Ce serait une tentative vaine, à moins de se contenter d'un ordre purement artificiel. Il n'y a pas de raison pour qu'elles s'ordonnent régulièrement, car elles sont formées à la faveur de circonstances complexes, confuses et très peu régulières elles-mêmes.

CHAPITRE PREMIER

La franchise et la dissimulation

§ I

Certaines formes de la franchise donnent à l'esprit une apparence de ruse et même de fausseté.

Les formes de la franchise sont assez diverses, et il serait peut-être plus juste de dire que ce mot de franchise désigne, dans le langage ordinaire, des qualités différentes. Il sert à indiquer l'horreur du mensonge, mais on s'en sert souvent aussi pour désigner l'expansion. Une personne est franche si elle se refuse à affirmer un fait qu'elle sait faux, elle l'est aussi si elle traduit volontiers ses impressions en paroles ou en gestes.

Sans doute, ces deux manières d'être ont une tendance commune. L'une et l'autre ont pour effet de faire connaître, telle qu'elle est, l'âme en qui elles dominent. Et la franchise, dans sa forme complète, serait l'harmonie complète des sentiments, des idées et des manifestations extérieures. Cette harmonie, l'horreur du mensonge et l'expansion y contribuent chacune à sa manière, l'une plutôt négativement, l'autre d'une façon plutôt positive. Les deux qualités n'en sont pas moins assez dis-

tinctes et ne se rencontrent pas toujours dans un même esprit. On peut ne pas mentir et être très réservé, on peut être expansif et mentir assez souvent. Il est même fréquent que, pour les nécessités de la défense individuelle, l'une de ces qualités soit, chez un individu, en raison inverse de l'autre. Mais elles s'embrouillent un peu dans l'esprit des personnes qui jugent un caractère assez sommairement et sans avoir l'habitude de l'analyse. La franchise est pour elles un composé assez informe d'expansion et de véracité, elles croient aisément à la véracité quand elles constatent l'expansion, et les expansifs menteurs bénéficient quelquefois des confusions qui se produisent. De véritables simulations aussi leur font obtenir ce bénéfice.

Inversement l'on dénie la franchise à celui qui ne ment pas, mais se montre assez réservé. Le jugement ainsi porté n'est pas absolument injuste. Il tient compte d'un élément important de la personnalité, mais il ne l'interprète pas très bien. La réserve produit des effets analogues à ceux de la fausseté, puisqu'elle empêche aussi les autres de nous connaître. Elle en diffère cependant d'une manière très nette, car on peut se fier à ce que dit l'homme réservé et non à ce que dit le menteur. Nous ne devons pas les confondre.

§ II

Ce jugement de fausseté porté sur l'homme qui n'a que de la réserve, peut sembler purement désavantageux pour lui. Il

est en effet un inconvénient, mais qui ne va peut-être pas sans compensation. En tout cas, la réserve même a des avantages évidents, une incontestable utilité de défense et de préservations. Le soin de notre tranquillité, de notre sécurité, et aussi de la tranquillité, de la sécurité d'autrui ne nous permet pas toujours de dire, d'exprimer ou même de laisser apercevoir nos opinions et nos sentiments. Il faut alors mentir ou dissimuler, et c'est là un des points de départ de l'évolution d'un type examiné déjà, le type de la fausse impassibilité qui est une réserve exagérée et systématisée, portant non plus sur le fait même de l'existence du sentiment, mais sur la possibilité de l'éprouver.

La réserve suffit déjà à revêtir un homme d'une apparence fort éloignée d'être une apparence de franchise. Se réserver, si ce n'est pas absolument tromper, c'est au moins donner des occasions d'erreur, laisser les gens se fourvoyer sans chercher à leur servir de guide. On est déjà quelque peu responsable de l'erreur qu'on laisse commettre, de sorte que, pour n'avoir pas voulu mentir, on ne s'est pas soustrait à tout reproche de dissimulation ou de simulation.

Ce reproche n'est pas tout à fait immérité, mais il s'exagère souvent. Les personnes que la réserve des faux impassibles gêne et qu'elle empêche de les comprendre, les accuseront volontiers de fausseté, de manque de franchise, simplement parce qu'elles n'arriveront pas à se faire une idée précise (vraie ou inexacte) de leurs sentiments. Un expansif menteur leur paraîtra bien plus franc parce qu'elles peuvent sinon savoir ce qu'il est et ce qu'il pense, au moins se figurer qu'elles le savent. Et cette illusion

peut leur suffire alors même qu'elles s'en méfient un peu. Elles savent un certain gré à l'expansif menteur de montrer nettement des impressions, alors même qu'il ne les éprouverait pas, et peuvent exprimer leur sympathie par ce jugement de franchise, qu'elles sentent cependant un peu aventureux.

Avec toute une catégorie d'esprits, l'homme réservé et le faux impassible simulent la fausseté. Ils simuleront même le mensonge actif si leur façon discrète d'indiquer leurs idées ou leurs sentiments est mal interprétée, ce qui ne paraît pas rare. On est enclin à accuser de fourberie les gens qui expriment leurs sentiments et leurs croyances à leur manière et non à la nôtre. Souvent on ne les reconnaît pas, alors même qu'ils sont nettement et simplement exprimés, parce que celui qui les exprime n'y met pas l'intonation, la chaleur de voix, les gestes que nous tenons pour le signe certain de la sincérité, parce qu'il n'emploie pas les mots attendus. Celui-là est accusé de manquer de sincérité, qui, par sincérité, ne prend pas bien le masque convenu. Et pour plusieurs raisons ainsi, un homme qui ne ment jamais et ne cherche même pas à cacher ses sentiments et ses pensées, mais se réserve ou les exprime froidement, et autrement que ne l'attendent les autres, passera pour dissimulé, sournois et menteur (1).

Est-ce tout à fait injustement ? Injustement, oui ; tout à fait injustement, non. Il doit savoir, il doit sentir que sa manière de s'exprimer trompe les autres. S'il l'emploie, il ment donc quelque peu. Pour ne pas mentir, il faudrait qu'il simulât. Et

(1) Pour fixer les idées, je rappelle qu'on trouvera un caractère se rattachant au type que j'indique dans le *Vase étrusque* de Mérimée.

ceci peut se généraliser. Entre deux êtres il ne saurait y avoir de communication naturelle et complète, il n'y a aucune commune mesure tout à fait précise. Nous sommes incommensurables les uns avec les autres, et de même le sont entre eux les divers éléments de notre propre personnalité. Et nous ne pouvons que simuler avec les autres, comme nous simulons avec nous-mêmes.

Même en dehors de cette raison, on doit admettre que le réservé simule la fausseté parce que la simulation n'est pas toujours voulue ni consciente et qu'elle est aussi bien le fait de celui qui commet l'erreur que de celui qui la provoque ou la laisse commettre. Sans doute, ce genre de simulation peut être nuisible au réservé, qui le pratique parfois malgré son désir conscient. Cependant elle lui est aussi une défense. Elle écarte de lui d'indiscrètes demandes et de malveillantes observations. Elle inspire à son égard une méfiance qui garantit un peu sa tranquillité, elle empêche qu'on se serve pour lui nuire de certaines indications qu'il donne et auxquelles on craint de ne pouvoir se fier. Cette apparence de fausseté remplace pour lui le mensonge. Elle en a quelques avantages sans en avoir tous les inconvénients.

§ III

Suivons un peu plus loin le développement de la réserve, nous la verrons se transformer peu à peu. En certains cas le silence équivaut à un aveu, à une indication non équivoque de ce que nous ne voulons pas qu'on sache. Si nous ne voulons ni mentir

positivement, ni donner cette indication, il nous faut ruser et engager notre interlocuteur sur une fausse voie, tout au moins la lui faire entrevoir. Alors nous prononçons des paroles équivoques, nous commettons des actes ambigus qui l'y pousseront peut-être. Et nous aurons mis d'accord notre désir du secret et notre aversion du mensonge.

De la réserve simple à cette délicate hypocrisie la transition est insensible. Se taire — ne pas prévenir l'interlocuteur que l'on voit, à propos d'un mot lancé sans intention, aller à l'erreur, — dire volontairement des phrases à double entente, — perfectionner l'équivoque et préparer des pièges où l'interlocuteur doit presque forcément se prendre — tout cela se touche et l'on arrive, par un détour, à des mensonges presque aussi caractérisés et moins francs en somme que ceux qu'on voulait à tout prix éviter.

Toutefois, on n'est pas obligé d'aller au bout de la série. Grâce aux circonstances, grâce à sa propre adresse, je dirais volontiers à sa propre astuce, on peut s'arrêter en route, chercher des diversions, provoquer des interruptions, simuler le dédain. Et le résultat est assez différent. Au début la sincérité domine, plus tard la fausseté l'emporte.

Les choses se compliquent encore. On se donne assez souvent l'air d'un hypocrite tout en simulant la franchise vis-à-vis de soi-même. Mais les personnes qui connaissent le simulateur pour un ennemi du mensonge se laissent duper plus aisément à ses manœuvres, et l'horreur sincère du mensonge devient une bonne condition pour duper autrui. Tout à l'heure la franchise simulait la fausseté ; maintenant la fausseté, au

moyen de l'éloignement sincère et connu pour le mensonge, simule la franchise.

Ainsi, selon que le besoin de ne pas mentir ou le désir de ne pas se laisser comprendre prédomine et surtout, peut-être, selon que l'on remarquera de préférence l'un ou l'autre et que l'on y attachera son jugement, la simulation change complètement de nature. J'ai vu qu'une personne passait pour très franche auprès de certaines personnes, tandis que d'autres lui reprochaient précisément un manque de franchise. Les unes étaient frappées de son désir de ne pas mentir, les autres de son peu d'expansion. Il est tout à fait possible qu'une même personne simule, avec succès, de deux manières opposées, selon les gens et selon les milieux, qu'elle soit jugée franche par ceux qu'elle trompe et menteuse par d'autres à qui elle dit la vérité.

§ IV

Delacroix paraît avoir réalisé un type de réservé. Il est difficile de déterminer jusqu'à quel degré la dissimulation ou la franchise dominait chez lui, mais on constate bien une impressionnabilité extrême et la réaction contre cette impressionnabilité, le besoin non pas précisément de feindre l'indifférence, mais plutôt de tromper sur ses sentiments. Cela paraît ressortir des jugements de Riesener, de Th. Silvestre, de Lassalle-Borde, cités par Eugène Véron dans son étude sur Delacroix, et des réflexions de Véron lui-même, qui conclut d'ailleurs à la franchise. Silvestre déclare le grand artiste « subtil et impressionnable », mais, ajoute-t-il, « sa défiance dévelop-

pée à l'excès par l'expérience du monde et de ses hypocrisies, dépasse quelquefois sa perspicacité naturelle ; il lui arrive de manquer de franchise, sans rien laisser paraître de cette dissimulation, parce qu'il est à peu près maître de ses attitudes et de sa langue... » « Il a trompé plus qu'il n'a été trompé, dit Lassalle-Borde. Homme bien élévé, il savait être ce qu'il voulait, dissimulé sous l'apparence de la franchise. » Eugène Véron croit à la sincérité de Delacroix. Le grand peintre romantique serait non pas un faux impassible, puisqu'on ne paraît pas avoir jamais cru à son impassibilité, mais un sensible très retenu, qui cherchait du moins à cacher ses sentiments et à laisser les autres se tromper sur ses idées intimes. On peut même supposer qu'il les y aidait. Il eut d'abord « de l'ouverture de cœur », de « l'élan vers les gens de bien et de talent ». « Plus tard, dans la seconde moitié de sa vie, les assauts répétés de la malveillance et de la sottise modifièrent sa manière d'être. Il apprit à se méfier des hommes et se tint sur ses gardes, il était trop intelligent pour ne pas comprendre la nécessité d'une attitude défensive. C'est ainsi que nous le présentent ceux qui l'ont connu à cette époque, mais il faut bien se garder de croire que ce fût là le fond de son caractère. Que cette réserve ait pu le faire soupçonner de duplicité par des gens qui le connaissaient mal ou qui n'étaient pas en état de le juger, la chose est possible, mais il suffit de lire ses *Lettres* avec un peu de soin pour acquérir la conviction que ce soupçon est une pure calomnie (1). »

(1) Eug. Véron. *Eugène Delacroix*, p. 91-92.

Cette observation est intéressante, parce qu'elle nous laisse bien voir les complications des éléments du caractère dans la simulation de la franchise et de la fausseté, et des deux qualités à la fois. Il devient même impossible de bien débrouiller ces éléments et d'en déterminer l'importance relative, à moins d'observations précises et d'analyses rigoureuses que nous n'avons pas ici. Elle est intéressante encore en ce qu'elle laisse entrevoir la genèse d'un caractère.

§ V

Dans les formes extrêmes du type, nous constatons la combinaison de l'hypocrisie avec une sincère aversion pour le mensonge, dont le principe varie beaucoup. Ce peut être l'amour propre, un point d'honneur spécial, un besoin de s'estimer, le sens moral, le préjugé, l'orgueil, l'influence de l'éducation et du milieu, la prudence, une idée religieuse, ou bien la combinaison de ces causes ou de quelques-unes d'entre elles. Cette association, d'apparence étrange, est très possible et se rencontre accidentellement en bien des cas.

Elle se rattache, au moins en certains cas, à un individualisme outré, à une sorte de subjectivisme moral. On ne croit pas devoir se préoccuper de ce que font les autres, on se respecte, on ne transgresse pas un devoir, on ne ment pas, cela suffit. Que les autres voient ce qu'ils auront à penser, on est censé leur en laisser la charge. C'est, en somme, une application un peu spéciale du précepte : « Fais ce que dois, advienne que

pourra. » Et c'est en même temps un cas de symbolisme perverti assez curieux, mais non très rare. Si le mensonge est blâmable, c'est évidemment parce qu'il est un moyen de tromperie. Mais on en vient à le réprouver en lui-même et pour lui-même. Il prend une valeur absolue et prépondérante, en sorte qu'on accepte l'hypocrisie et la fausseté, à la condition qu'elles se manifestent autrement que par un mensonge formel. On veut l'effet, on ne veut pas le moyen, qui pourtant n'est condamnable que pour cet effet. On évite de voir qu'on est un peu plus hypocrite que si l'on mentait carrément, et moins courageux. Encore ne peut-on toujours se maintenir dans cette position illogique. Il y a bien des transitions entre la réserve et la franche hypocrisie. On arrive au mensonge soit par une pente douce, soit par un saut un peu rude. Tel que le mur à pic effraye se laissera engager sur la pente et la descendra jusqu'au bout.

Ainsi l'aversion pour le mensonge peut déterminer ou faciliter un développement de l'hypocrisie et, en fin de compte, une tendance à mentir, même alors que peut-être quelques mensonges accidentels et nets auraient rendu les mêmes services avec un moindre danger. Ajoutons que de pareilles manœuvres habituent l'esprit à se duper lui-même, car bien souvent les raisons qu'on se donne ne sont que des prétextes pour concilier divers intérêts et, par exemple, la sécurité avec les avantages de l'hypocrisie. L'hypocrisie cachée est plus facile à nier que le mensonge net, elle expose moins l'amour-propre.

Cependant l'hypocrisie indirecte a ses avantages aussi. Il peut

être bon de garder à peu près intact un principe qu'on croit absolu et d'entretenir en soi-même quelques illusions sur soi. La tromperie est souvent une condition favorable au bonheur, à la sécurité ; l'amour de la vérité en est une autre, et pareillement l'estime de soi. Si on les juge inconciliables, on s'arrange cependant comme on peut pour s'en accommoder au prix d'un peu d'illogisme. On refuse de voir la réalité, on la dénature, on l'atténue par les excuses qu'on se donne.

§ VI

L'aversion pour le mensonge et l'expansion sont les deux principaux éléments de la franchise. Nous venons de voir quelques-unes des simulations opposées que cause le premier de ces éléments, le second en produit d'autres.

Une simulation de la fausseté par l'expansion peut être présentée par certains caractères impulsifs, primesautiers, chez qui les impressions vives, changeantes, mobiles se traduisent immédiatement en actes ou en paroles. Précisément parce que leurs sentiments sont rapides et variables et parce qu'ils envahissent vite, pour un moment, la personnalité entière, les individus de ce type sont souvent amenés à se contredire, une personne les a enthousiasmés hier, elle leur déplaît aujourd'hui. S'ils expriment successivement et sans réserve ces deux opinions, ils peuvent se faire accuser de fausseté. Pourtant il n'y a pas précisément de l'hypocrisie dans leur cas : on y relève, au contraire, de la franchise, mais aussi une certaine disposi-

tion à l'illusion interne. Ils prennent leurs impressions trop au sérieux et s'imaginent trop volontiers qu'elles vont être durables, ou plutôt ils ne pensent point qu'elles ne le seront pas, ils agissent comme si elles devaient l'être et en parlent comme d'un état permanent.

Ils commencent donc par se tromper, et, faute d'observation et de réflexion, ils se mentent à eux-mêmes par trop de spontanéité. Si le type se développe, on arrive à la division de la personnalité, à l'incohérence, à l'émiettement qui en sont l'exagération et qui simulent aussi le mensonge. L'expansion, élément de la franchise, conduit naturellement à la simulation de l'hypocrisie, parce qu'elle a toujours quelque chose d'incomplet et de faux. Cela est surtout vrai pour les expansifs mobiles, chez qui l'acte et les paroles ne reflètent qu'une partie peu importante et peu stable de la personnalité, mais, à des degrés divers, cela est vrai pour chacun de nous, et la simulation est en quelque sorte continuellement nécessaire.

Au reste, ni dans le type exagéré, ni dans le type normal, il n'y a là une défense constante et systématique de l'esprit. La simulation est un résultat plutôt qu'un moyen. Cependant un fait psychique quelconque est bien souvent utilisé par l'esprit, même par un esprit un peu léger, alors même qu'il n'a été ni consciemment, ni inconsciemment voulu. Et de fait la simulation de la fausseté peut avoir ici quelques-uns des avantages que nous lui avons toujours reconnus. Mais surtout la mobilité, l'humeur et les changements dans la conduite permettent des adaptations successives à des circonstances variables. Et c'est alors une fausseté réelle, si l'on se reporte à notre conception

du mensonge, qui tend à se produire et qui peut, par l'expansion, simuler la franchise. Toujours ce double effet, provenant de ce qu'un des éléments opposés qui sont amalgamés par l'esprit, prédomine ou se fait plus spécialement remarquer par autrui.

§ VII

Une légère modification du type et une accentuation de l'hypocrisie assurent quelquefois le développement ou la défense de l'esprit. Par un changement inverse de celui que nous avons remarqué tout d'abord, au lieu d'un caractère franc à qui sa mobilité donne une apparence d'hypocrisie, nous trouvons un caractère plutôt dissimulé, que l'expansion, la vivacité mal contenue de ses impressions revêt d'un air de franchise.

Les personnes de ce type évitent les dangers de leur expansion en la restreignant autant que possible (elles ne sont pas toujours très adroites, et leur impulsivité nuit à leur prudence) aux idées et aux sentiments dont les manifestations ne les livrent à aucun danger, en accommodant cette expansion à la diversité des circonstances. Avec beaucoup de spontanéité apparente et des manières expansives, elles gardent, instinctivement, une assez grande réserve et conservent « des idées de derrière la tête ». Une expansion parfois excessive et même gênante recouvre chez elles une sévère dissimulation.

Il ne s'agit plus ici de donner indirectement le change sur ce qu'on sent ou sur ce qu'on pense. Sans doute, cette sorte

de tromperie indirecte n'est pas négligée, mais le mensonge net est, lui aussi, assez commun. Le simulateur expansif peut même être d'autant plus menteur qu'il est plus expansif. Cela ne doit pas surprendre. Si l'expansion est une condition de la franchise, elle ne suffit pas à la constituer. Convenablement dirigée, elle s'associe fort bien à la tromperie. Elle est même un don très précieux pour le simulateur, qui peut traduire immédiatement en paroles, en gestes, en actes les impressions légères et fuyantes qu'il imagine pour dissimuler ses sentiments profonds, très différents et même directement opposés à elles. D'autant plus précieux qu'elle aide singulièrement à l'efficacité de la simulation par le jugement de franchise qu'elle suggère si bien.

Reste cependant à la bien régler. Les simulateurs y réussissent diversement. Ils tâchent de ne lui laisser traduire que ce qui leur convient. Quant à la force expansive des sentiments et des idées qu'ils veulent cacher, ils la détournent. Sauf dans les cas d'excitation violente, on trouve des dérivatifs. Un homme furieux reporte sur des objets inanimés, sur des êtres inoffensifs la colère qu'il ne peut apaiser en frappant un ennemi absent ou redoutable, de même l'homme expansif et excité peut se taire sur ce qui l'intéresse le plus et parler avec animation sur d'autres sujets. Parfois il chante ou il rit. Quelquefois, j'ai pu le constater, le rire décèle une irritation qui va grandissant et qui se dissimule sous un masque de sympathie et de contentement.

L'expansif peut encore laisser agir ses sentiments en en transformant l'expression, ses idées en changeant son appré-

ciation exprimée. Ce procédé est une application plus précise du premier, plus dangereuse aussi et sans doute plus facile. Il parle alors sur le sujet qui le préoccupe, mais il affecte des sentiments opposés aux siens, il proclame des idées qu'il n'accepte pas, ou bien il expose ses propres impressions, sans se les attribuer, et il les combat.

C'est ici, je crois, une association par contraste qui se manifeste. Le sentiment, l'idée tendent à susciter des états d'âme qui leur soient directement opposés, et qui sont bien plus aisément évoqués que des idées ou des sentiments étrangers aux préoccupations du moment. Une fois nés, ces états nouveaux tendent aussi à se traduire au dehors, et leur défaut relatif de puissance, les inhibitions qu'ils provoquent seront compensés par la réaction de l'esprit qui favorisera leur expansion, pour sauvegarder les états opposés, qui deviennent ainsi l'occasion du triomphe apparent de leurs antagonistes et y trouvent un avantage.

§ VIII

Le type de l'expansif simulateur ne me semble point rare, et je l'ai plusieurs fois rencontré. Des personnes même en qui la franchise domine en recèlent une ébauche ou le revêtent accidentellement. Ce sont celles qui, lorsqu'elles veulent dissimuler, cachent leurs vraies impressions sous des apparences expansives, plutôt qu'elles ne les dérobent sous un air de réserve et d'impassibilité.

Il requiert, comme c'est l'habitude des types de simulation, deux conditions de nature opposée. Ici ces deux conditions sont une tendance naturelle à l'expansion, et même à l'expansion impulsive, et en même temps, la réflexion volontaire ou l'instinct capable de diriger convenablement cette expansion. Cette réflexion n'est pas généralement appréciable, l'instinct domine plutôt dans le phénomène. Elle n'absorbe pas l'esprit au point d'en enrayer les manifestations extérieures, elle est peut-être assez courte, mais j'ai pu me convaincre qu'elle était en certains cas bien plus importante qu'on ne l'eût supposé, et que beaucoup de gens s'y trompaient.

C'est qu'en effet l'expansion simule assez bien la franchise, lorsqu'elle ne s'accompagne pas d'exagération suspecte, de vantardises, ou de trop visible légèreté. Tout un ensemble de traits de caractère l'accompagne parfois et met en garde contre elle. Il constitue avec elle le type classique du méridional, tel que Daudet l'a tracé, tel qu'il est accepté dans le nord de la France et qui appelle des explications et des réserves. Si l'expansion se présente sans ce cortège suspect, elle inspire aisément confiance. Une manifestation spontanée, vive, dans laquelle on ne discerne aucune trace de réflexion ni de volonté, se fait prendre pour la traduction fidèle de l'état de l'âme. Cette impression est souvent trompeuse. Il est des gens expansifs qui simulent et des gens réservés et réfléchis qui se montrent tels qu'ils sont ou qu'ils croient être. Mais la simulation est d'autant plus facile et plus profitable aux expansifs qu'elle est plus naturelle et plus fréquente.

§ IX

Le type du simulateur expansif n'est pas toujours identique à lui-même. D'abord, il est plus ou moins marqué. Aucun simulateur expansif ne simule toujours, et aucun homme expansif, si sincère qu'il soit, ne peut toujours l'être. Il y a une infinité de degrés du plus sincère au plus simulateur.

De plus, j'ai supposé jusqu'ici que l'expansion était une qualité spontanée de l'esprit. Ce n'est pas toujours vrai. Les personnes que je pourrais citer comme présentant, au moins par occasion, le type de la simulation expansive diffèrent sensiblement l'une de l'autre à cet égard. Il en est une chez qui l'expansion est très naturelle et souvent sincère, quoiqu'elle s'accompagne d'idées arrêtées sur le devoir de garder pour soi beaucoup d'impressions. Je remarque chez elle une particularité assez curieuse et qui peut illustrer ce que je disais tout à l'heure de l'association par contraste, en même temps qu'elle nous montre, dans l'expansion sincère, quelques-unes des conditions de l'activité simulée. Cette personne fait parfois, avec beaucoup de bonne foi et d'excellentes intentions, dans des cas où sa sincérité ne peut être douteuse et où la simulation serait trop maladroite et trop grossière, des compliments qui portent tout à fait à faux, et soulignent avec une fâcheuse précision des défauts correspondant exactement aux qualités louées. Le mécanisme de ces erreurs serait intéressant à étudier si c'en était le lieu ; je me borne à dire qu'on y retrouve, à mon avis, l'association

par contraste. Ajoutons à cela une tendance (qui peut se rattacher à la première) à grossir certaines impressions, à leur accorder beaucoup trop d'importance, et nous verrons combien ces traits de l'expansion sincère peuvent faciliter la simulation. Il suffira de les laisser apparaître au bon moment et d'en tirer parti.

Une autre personne est naturellement expansive, mais elle a cultivé son expansion, et celle-ci est demeurée un procédé dont on sent parfois l'artifice. La nature a été forcée par la volonté. Même quand le sentiment réel est en harmonie avec l'expression, on sent que celle-ci est un peu trop voulue et consciente, et l'on se méfie. Chez une autre, enfin, le côté expansif était bien moins développé naturellement. L'expansion, quelquefois sincère, était presque toujours trop surveillée, et parfois beaucoup trop consciente et voulue, au point de paraître grimaçante et fausse. Elle accompagnait pourtant une grande impressionnabilité, et même une sensibilité affectueuse réelle, unies à de l'égoïsme, à pas mal d'amour-propre, à beaucoup de prudence, de méfiance même, et à une franchise foncière douteuse.

§ X

Si ce côté artificiel de l'expansion se développe, ou si elle s'exerce avec moins de scrupules, nous pouvons avoir le vrai type de l'hypocrite qui affecte la franchise. Il ne s'agit plus alors du véritable expansif, souvent sympathique et parfois dévoué, mais de l'hypocrite, dangereux s'il est habile, chez qui

l'expansion affectueuse est trop souvent un moyen de dissimuler ses vrais sentiments, pour les satisfaire avec plus de sécurité. Celui-là, en travaillant à vous nuire, vous traite volontiers en confident et en ami. Ou bien il vient se plaindre à vous avec des airs de fierté humiliée, des démarches pénibles auxquelles l'obligent les nécessités de la vie, et cependant il se dépense en bassesses que personne n'exigeait de lui. La perfidie est un des éléments de ce caractère, qui n'est pas exclusivement masculin.

Parfois le simulateur, si menteur qu'il soit, conserve quelque sincérité avec une assez grande mobilité d'esprit. Celle-ci lui permet celle-là. Son type est alors l'aboutissant de celui que j'indiquais tout à l'heure. Il est produit, comme l'autre, par la division relative de la personnalité, la prédominance successive de sentiments vifs et opposés qui se manifestent chacun à son tour et dont la succession un peu incohérente affuble d'un air de fausseté une personne parfois assez franche. Elle peut se tromper et tromper les autres sur sa propre mobilité. Mais si elle cherche trop à en tirer parti, si elle a soin de faire valoir sa spontanéité, ou si elle le fait instinctivement, si elle combine, pour arriver à ses fins, ses expansions diverses et opposées, au lieu d'un individu franc à l'apparence hypocrite, nous trouvons un véritable hypocrite avec l'air de la franchise. Encore une fois nous voyons ces types se transformer complètement par le développement ou par l'atrophie d'un petit nombre de leurs conditions, par un changement dans les rapports de leurs éléments essentiels. Et nous pouvons reconnaître aussi qu'un même type concret peut résulter de la transformation de deux

types bien différents, ce qui montre les inconvénients des classifications trop simples.

§ XI

Il est difficile de préciser le degré de sincérité d'un simulateur. Il est parfois plus vrai qu'il ne le croit lui-même. Cela lui est un avantage. Il simulera bien mieux s'il ne simule pas trop, s'il trouve en lui les sentiments qu'il exprime, si seulement il en exagère la force et le rôle, s'il sait les faire paraître au bon moment, s'ils ont assez d'intensité pour produire, quand on les laisse libres, les manifestations extérieures qui feront croire à leur existence, et s'ils en ont assez peu pour se discipliner, se subordonner et ne se laisser voir que lorsqu'il le faut. Il y a toujours au moins un minimum positif de sincérité chez le simulateur. Mais en général la sincérité du moment dépasse ce minimum. Un élément important du caractère du menteur, c'est précisément de pouvoir posséder à un degré assez élevé cette sincérité du moment et d'évoquer vivement en lui-même, dans chaque occasion, les sentiments et les idées qu'il lui est avantageux d'exprimer. La mémoire affective et l'imagination affective peuvent prendre ici une place considérable, l'indépendance relative et le jeu individuel des éléments de l'esprit y gardent une assez grande utilité, mais c'est une caractéristique du mensonge suivi qu'ils s'y doivent associer avec l'unité du plan de conduite. Ici, comme dans bien d'autres cas et, par exemple, dans le développement de l'invention qui ressemble

tant au mensonge, ou dans la volition, l'esprit doit tirer parti de ses défauts, les faire tourner à son avantage.

Inversement, un très léger degré d'hypocrisie ne saurait, se trouvant chez tout le monde, être relevé comme significatif d'un type. Il est plutôt un signe de l'état d'une société, et peut-être, plus profondément, un symbole du sens de la vie. Nous ne pouvons l'éviter, et les personnes qui prétendent à la franchise complète simulent pour elles-mêmes et pour les autres, et se montrent ainsi un peu plus hypocrites qu'elles ne seraient obligées de l'être.

§ XII

Il est intéressant de comparer des personnes qui ont un fond de caractère commun, un certain nombre d'éléments de leurs personnalités assez semblables et qui, malgré ces analogies, se rattachent soit à des formes diverses d'un même type, soit à des types différents. Nous comprenons mieux les individus en les comparant avec d'autres personnes qui leur ressemblent assez et qui en diffèrent d'une manière appréciable. Et, d'autre part, nous saisissons mieux par là différentes formes de caractère. Nous voyons quels éléments les composent et comment elles sont transformées par certaines modifications de ces éléments, comment aussi on peut passer insensiblement des unes aux autres.

Je connais trois personnes chez qui l'on retrouve un ensemble de caractères analogues et qui diffèrent assez notablement

quant aux rapports de la franchise et de la simulation et quant aux apparences que prennent à cet égard leurs personnalités.

L'une est expansive, assez capable de mensonge, vive, avec l'imagination assez prompte et réfléchie pourtant, portée à s'illusionner et à faire illusion aux autres sur ses propres sentiments, un peu mobile et avec cela capable de beaucoup de ténacité, sachant bien profiter de sa spontanéité réelle, tout en s'y abandonnant et même, parfois, en en exagérant l'expression, montrant ainsi un intéressant mélange de sensibilité affectueuse, de laisser-aller et de sens pratique.

L'autre serait plutôt éloignée du mensonge, bien que, à ce qu'il me semble, elle ne se fasse pas une loi absolue de l'éviter. Elle serait, je crois, naturellement encline à l'expansion, mais l'amour-propre, une sensibilité vite froissée, une impressionnabilité extrême, une susceptibilité marquée la rendent souvent très réservée et lui donnent parfois l'apparence de l'indifférent. Capable d'affection et de tendresse, elle ne montre pas volontiers, comme la première, ses sentiments, elle les retient ou les laisse apparaître sous des formes de plaisanterie douce, d'exagération voulue ou de taquinerie.

La dernière est en quelque sorte intermédiaire entre les deux, parfois très expansive et parfois très concentrée, affectueuse aussi et passionnée même, mais changeant beaucoup le mode d'expression de ses sentiments, capable de parler avec une déconcertante franchise, capable de dissimuler et de mentir carrément.

La première est donc un expansif sensible, simulant parfois

la sensibilité et l'expansion, simulant parfois aussi la franchise, c'est-à-dire prenant l'apparence de qualités qui sont réelles, mais ne se manifestent pas toujours quand et comme on le croit. La seconde se rattacherait plutôt au type du faux impassible (elle a, je crois, l'indifférence réelle et assez étendue, commune à bien des représentants de ce type) ou du réservé. Elle simule assez involontairement, selon les cas, des qualités opposées. Elle s'est fait, par ses apparences de réserve, attribuer une nature « sournoise », et certains ont loué avec exagération la force de sa franchise, à cause de son éloignement naturel pour le mensonge. La troisième, expansive et communicative parfois, souvent aussi occupée à cacher des impressions que son extrême sensibilité rend vives et nombreuses, est en somme la plus complexe. Elle simule tantôt l'indifférence et tantôt l'expansion. Certaines de ses allures et de ses habitudes la prouveraient beaucoup plus réservée, plus dissimulée même qu'elle ne l'est, et d'autre part son expansion laisserait difficilement imaginer la foule nombreuse d'arrière-pensées et d'arrière-sentiments qui s'agitent en elle.

De tels cas nous laissent entrevoir à quelle complication de mécanisme tiennent les apparences de certaines qualités, et aussi la réalité de certaines autres. On y comprend comment la force différente d'une qualité ou d'un groupe de qualités l'apparition ou la disparition d'un trait de caractère modifient l'équilibre général de l'esprit, nécessitent un remaniement de son économie, entraînent en de nouvelles combinaisons ses principaux éléments, et transforment un type en en changeant, très diversement parfois, l'apparence d'une part et

la vraie nature de l'autre. Dans le cas dont je viens de parler, les différences de l'allure des personnes et de leurs simulations me paraissent dépendre, pour une grande part (car d'autres facteurs interviennent, et l'on pourrait discuter sur l'interprétation des faits), de la différence de l'intensité et de la soudaineté des désirs, ainsi que de l'expansion spontanée qui en résulte. La première des personnes que j'ai mentionnées aurait probablement moins d'illusions et plus d'exactitude si elle était moins exubérante, et la seconde serait moins véridique si les désirs naissaient en elle avec plus de force.

§ XIII

Voilà quelques-uns des cas où la franchise et la fausseté peuvent être simulées, où même elles peuvent se simuler l'une l'autre. D'autres qualités les imitent aussi selon le procédé de symbolisme déjà reconnu. Quelques traits de caractère reconnus pour des compagnons fréquents de la fausseté ou de la franchise, ou passant pour devoir accompagner ces qualités, en suggèrent l'idée et en donnent l'illusion. Un air bourru, par exemple, une façon de ne pas ménager l'amour-propre des gens, de leur dire des vérités désagréables (ou des mensonges), même de manquer de finesse, de politesse et de tact, servent à simuler une franchise intransigeante.

L'hypocrite cherche à se faire croire en flattant et compte alors sur le fond même de ce qu'il dit pour le faire accepter. Il peut aussi compter sur la forme en se montrant complaisant et

poli, et pour d'autres raisons aussi il peut compter sur la forme en s'étalant grossier et rude. Il peut combiner des effets et joindre l'agrément du fond au désagrément de la forme. Je rappellerai, comme illustration, le portrait d'un homme politique traité sans bienveillance par Hugo :

> Rustre exploiteur des rois, courtisan du Danube,
> Hideux flatteur bourru.

Je cite ces vers au reste à titre de simple indication et pour fixer les idées, n'ayant pas vérifié la parfaite ressemblance de l'image.

Cette simulation se rattache à d'autres ; la simulation de la grossièreté y peut être aussi visible que celle de la franchise.

§ XIV

Ces simulations de la franchise ou de la fausseté peuvent se résumer synthétiquement, et leur mécanisme s'indiquer en quelques mots. La franchise suppose deux principaux éléments : la véracité d'abord, l'abstention du mensonge, puis l'expansion. Inversement, l'hypocrisie se compose généralement de dissimulation et de mensonge.

Si l'une seule de ces qualités existe, son existence peut souvent faire supposer, par une association simple et naturelle, l'existence de l'autre. De là une certaine simulation de la franchise complète par l'expansion ou par l'éloignement pour le mensonge, de l'hypocrisie par la réserve qui est une sorte de simulation passive. En effet, la franchise ou l'hypocrisie sont

déjà quelque peu réalisées par l'existence d'une de leurs conditions principales. L'erreur porte sur leur importance et, pour ainsi dire, sur leur généralité.

Mais si une des conditions de la franchise est unie à l'une des conditions de la fausseté, la retenue à l'horreur du mensonge ou le goût du mensonge à l'expansion, il pourra se produire une simulation double. Le cas ne sera pas très rare, parce qu'une telle association de qualités est favorable à l'équilibre de l'esprit, qui a souvent besoin, pour ne pas trop se découvrir et s'exposer, de compenser la véracité par la réserve ou l'expansion par le mensonge. Alors, selon les circonstances, selon l'esprit des gens qui ont à nous apprécier, selon leur humeur, leur caractère, leurs dispositions envers nous, selon la clairvoyance particulière ou la fausseté spéciale de leur esprit, ils nous jugeront tantôt plus francs, tantôt plus hypocrites que nous ne le sommes. Nous aurons simulé, parfois involontairement et sans même en avoir conscience, la fausseté ou la franchise, en nous attirant les inconvénients et les avantages variables de ces deux simulations.

CHAPITRE II

La naïveté, la candeur et la méfiance.

§ I

Les naïfs et les candides simulent parfois la méfiance. La naïveté, la candeur appartiennent à des esprits en qui la croyance se fixe vite, ou tout au moins sans opposition suffisante. Elles impliquent la confiance, et généralement la sympathie ; une certaine ignorance ou quelque aveuglement, la faiblesse de la réflexion leur sont utiles. Tout cela suppose une association systématique assez prompte, généralement incomplète et prématurée, par laquelle l'esprit accepte aisément les nouvelles idées qui s'offrent à lui et lui sont, volontairement ou non, suggérées. C'est une sorte d'expansion retournée. La synthèse rapide et facile, au lieu d'être, comme dans l'expansion, l'acceptation immédiate d'une expression, devient ici l'acceptation immédiate d'une impression. Elle est centripète, tandis que l'expansion est centrifuge. Aussi n'est-il pas étonnant de voir assez souvent unies l'expansion et la naïveté, qui dépendent d'une même qualité de l'esprit, d'un même procédé général.

La candeur et la naïveté peuvent avoir des origines, des

natures, et par suite des valeurs très différentes, et qu'on ne sait pas toujours bien distinguer. De là, un certain nombre de simulations. Parfois, elles semblent « essentielles » et, pour ainsi dire, idiopathiques. Elles dérivent d'une qualité primitive de l'esprit, que l'expérience ne corrigera jamais tout à fait. Tout au plus pourra-t-elle la diminuer, en arrêter les effets, la masquer insuffisamment. D'autres fois, au contraire, elles dépendent davantage de phénomènes accidentels ou transitoires, elles se rattachent à des idées erronées sur les gens et sur les choses, à une ignorance que l'expérience pourra dissiper, que les heurts et les froissements feront disparaître. Dans ce cas, elles ne produisent qu'un type passager, que traverse l'individu, mais dont il sortira tôt ou tard. Et rien n'est plus commun, en effet, que d'entendre parler de la naïveté de l'enfance ou du sens avisé des vieillards. La naïveté, la candeur parent l'esprit d'un air de fraîcheur et de jeunesse, et lui donnent même parfois une apparence enfantine, dont quelques naïfs ne se débarrassent jamais.

Elles indiquent, en somme, un certain manque d'équilibre, dû à la formation prématurée, insuffisamment contrôlée, d'une croyance, d'un sentiment, d'une détermination. Ce défaut peut révéler un manque d'expérience ou un manque de réflexion, dont les causes et les conditions sont très variables. Le diagnostic à porter, l'appréciation à faire, sont bien différents selon les circonstances. Parfois, elles accompagnent une concentration exagérée de l'esprit et parfois son éparpillement. Le premier cas est celui du savant préoccupé par ses travaux, ignorant des réalités de la vie, et qui se laisse duper lorsqu'il traite une affaire ; le second est celui de l'enfant qui accepte sans contrôle

et sans méfiance les idées qui se présentent à lui, et les lâche aussi aisément qu'il les prend. Des causes opposées produisent un même effet : l'organisation incomplète des phénomènes, l'indépendance relative des éléments psychiques, et le défaut d'adaptation de l'être à son milieu. Une systématisation serrée et raide des phénomènes psychiques reste toujours incomplète, elle empêche l'esprit d'accueillir les nouveaux éléments, de les encadrer et d'en tirer parti, ils restent en dehors de l'organisation mentale, livrés à eux-mêmes, dépérissent ou se développent mal. Elle équivaut, en ce qui les concerne, à la faiblesse de l'organisation générale et à l'éparpillement de l'esprit.

§ II

Des apparences semblables correspondent ainsi à des réalités psychiques bien différentes, comme certains troubles cérébraux analogues peuvent être causés par l'anémie et par la congestion. L'inexpérience, l'ignorance, la simplicité naturelle, la bêtise, la concentration de l'esprit et la prédominance despotique d'un sentiment ou d'une idée, l'éparpillement des pensées, le besoin de confiance, de sécurité et de sympathie peuvent donc se traduire par des paroles, des actes, des expressions, des manières d'être qui ne sont peut-être pas absolument identiques, mais qui se ressemblent assez pour être désignés par un même mot. Ils trompent parfois les bons observateurs, à plus forte raison les autres. C'est là une cause continuelle de simulation. Mais ici je ne pense pas qu'il se soit formé un ensemble de formes régulières de feinte, constituant autant de procédés d'attaque

et de défense. Les erreurs qui se produisent seront tantôt profitables, tantôt nuisibles à ceux qui en sont l'objet, mais ne paraissent guère provoquées par des simulations, instinctives ou voulues, à formes définies. Une naïveté due à la concentration de l'esprit fera passer un homme d'intelligence profonde pour un niais, quelques ignorances parfois purement verbales et assez naturelles chez un jeune homme pourront donner à un esprit très fin des apparences d'imbécile. Mais ces erreurs ne rentrent pas dans les faits que j'étudie. Ce qui s'en rapprocherait davantage, c'est la simulation de l'innocence ou de la bonté par la bêtise, ou le manque de réflexion. La difficulté à deviner, à comprendre certaines mauvaises pensées, des actes considérés comme immoraux ou criminels, est attribuée parfois à la candeur accompagnant la bonté, à la pureté d'un esprit incapable de croire au mal qu'il ne trouve point en lui et même de s'en faire une idée. Elle n'est souvent que le résultat de l'ignorance et de la bêtise. L'ignorance des jeunes filles en matière physiologique est encore assez estimée, on y voit une garantie de beaucoup de bons sentiments, et cette « candeur » spéciale est très encouragée. Elle ne signifie pourtant qu'un manque de connaissances, qui peut accompagner bien des états d'âme divers ou une dissimulation légitime sans doute, mais peut-être inquiétante.

§ III

Comme des expériences fâcheuses décident l'impressionnable à dissimuler sa sensibilité, et l'expansif à retenir son expansion, elles conduisent également le naïf à retenir et à dissimuler

son penchant à la confiance. Sans doute, cette dissimulation implique déjà l'affaiblissement de la confiance, mais celle-ci peut rester bien plus grande qu'elle ne le paraît. Il se crée alors et il se développe une habitude de scepticisme, plus ou moins apparent, plus ou moins affecté, par lequel l'esprit tâche de se donner une apparence tout à fait opposée à son allure naturelle et primitive. Un des hommes les plus crédules et les plus mystifiés du dix-huitième siècle, Poinsinet, avait fini, dit-on, par prendre un air clairvoyant et désabusé, quand un ami s'intéressait à sa santé. Ceci peut servir d'exemple, d'exemple symbolique et représentatif, pour illustrer le procédé en question.

Ce procédé mène au type du faux méfiant, qui est au fond un naïf. La transformation qui s'est produite en lui est certainement réelle. La naïveté varie, la place qu'y tiennent l'ignorance et le défaut d'habitude peut être réduite, l'expérience la corrige un peu de mille façons. Tout au moins produit-elle, pour préserver l'esprit, une certaine habitude de prudence, d'hésitation qui atténue les effets. Tout en restant porté à la confiance, le faux méfiant s'y livrera moins, il hésitera davantage, se réservera. Il aura appris à suspendre son jugement, il se dira même avec quelque orgueil : « Il faut se méfier », et il sera réellement un peu plus méfiant.

Mais cette transformation reste imparfaite et partielle. La méfiance acquise ne détruit pas la naïveté. Elle reste souvent comme extérieure à l'esprit, surajoutée. C'est un instrument dont il se sert, mais qui lui demeure étranger. Tel un enfant à qui on a donné une fourchette, mais qui mange plus volontiers avec ses doigts.

Il arrive que la naïveté et la méfiance ne s'équilibrent pas. Elles subsistent l'une à côté de l'autre sans se bien coordonner, et l'homme qui garde une naïveté exagérée souffre parfois d'un accès de défiance bien intempestif. Dans cet état, le faux méfiant s'imagine souvent qu'on le trompe, mais cela ne le détourne pas de croire ce qu'on lui dit, de se fier aux apparences qu'on lui montre. Lui-même, s'il a l'habitude de l'observation psychologique, peut se rendre compte de cette double tendance. Il parviendra à être presque aussi bien dupé qu'un autre, mais avec la consolation de l'avoir assez souvent prévu. Il évite un peu la pénible surprise de la découverte et peut même y prendre quelque plaisir : plaisir intellectuel, plaisir d'amour-propre. Il lui est agréable de se dire et de dire aux autres : « Je m'en étais bien douté. »

En certains cas, s'il est d'esprit libre et perspicace, lorsque ses doutes sont trop forts et l'empêchent de s'abandonner à sa crédulité spontanée, le faux méfiant souffre de ne pouvoir croire. Il se fait volontiers le complice de celui — ou de celle — qui cherche à le tromper. Il lui suggère des arguments destinés à le convaincre lui-même, lui en suppose au besoin, et parfois croit voir dans ses maladresses la marque de sa sincérité. Le grand désir du faux méfiant est de concilier sa confiance naturelle et son scepticisme acquis en se donnant de bonnes raisons de croire. S'il finit souvent par les trouver, il n'a pas toujours la joie de les conserver longtemps.

§ IV

Le faux méfiant peut unir ainsi à une confiance dangereuse des apparences de méfiance et de réserve qui trompent parfois. Cette simulation est une sauvegarde. La fausse méfiance ressemble à la fausse impassibilité, elle en est le complément, comme l'expansion ressemble à la naïveté et la complète. De même que le faux impassible et le réservé ne laissent rien passer au dehors, sans précaution, de leurs émotions intimes, le méfiant ne laisse rien entrer en lui de ce qui lui arrive du dehors sans un sévère examen et le faux méfiant établit ainsi une barrière entre les autres et lui. L'homme qui se méfie de tout par principe, a priori, par besoin de réagir continuellement contre sa crédulité, qui s'attend continuellement à être trompé, prend instinctivement ou par une expresse volonté une apparence de réserve, de prudence, de soupçon qui peut détourner les autres de chercher à le duper.

Il renforce cet effet en parlant volontiers de son scepticisme, il se répand en propos amers sur l'humanité. Cela lui évite pas mal d'illusions et de déceptions. La réserve, la timidité lui en épargnent d'autres, en l'empêchant de s'y exposer. Il sera porté à croire ce qu'on lui dit, et il lui est pénible de ne pas ajouter foi aux récits invraisemblables, encore qu'il en tire quelque orgueil, mais à l'avance il s'est dit et il a dit qu'il fallait se méfier du monde entier, et il aura découragé quelques communications. Une fois lancé dans une affaire, il ne saura peut-être pas faire preuve d'un discernement bien aiguisé, mais

il évitera par précaution bien des occasions de s'engager en des affaires nuisibles. Ses allures écarteront de lui quelques-uns de ceux qui éviteraient de le tromper. Il a entouré son verger d'une clôture peu solide, mais d'aspect rébarbatif, et il l'a planté dans un endroit solitaire. Il a peint sur son mur des ronces touffues et des grillages déchirants. Cela suffit pour écarter quelques maraudeurs qui n'y regardent pas de trop près et qui ont, à leur portée, d'autres jardins d'apparence plus aimable.

Une forme extrême du type est réalisée par des gens qui, sans être dupes, agissent comme s'ils l'étaient. Chez eux, la méfiance a envahi l'intelligence et l'a reformée, mais elle n'a pas suffisamment influé sur la conduite. Ils ne sont plus naïfs d'esprit, ils le sont toujours de cœur et d'habitude. Ils se laissent bénévolement tromper ; leur affection, leur faiblesse aussi les y poussent. Assez perspicaces pour voir clair, ils manquent d'énergie. Ou bien, ils prennent un certain plaisir, de nature et d'origine variable, à prendre les intérêts de leurs adversaires. Ils se laissent tromper par eux comme on se fait gagner au jeu par un enfant que l'on veut amuser.

Le type du faux méfiant peut revêtir bien des formes diverses, selon la force de la confiance, selon les sentiments qui la soutiennent, et selon ceux qui font naître la méfiance affectée, selon les idées qui l'accompagnent, et selon l'ensemble du caractère qui le réalise, momentanément ou d'une manière durable. Chacun, sans doute, a eu l'occasion d'en observer quelques variétés. Son importance dans la personnalité est aussi très variable. Il peut être accidentel ou permanent, prépondérant ou subordonné, le out à des degrés différents.

§ V

Inversement, les méfiants et les habiles simulent la confiance et la naïveté, comme les réservés simulent l'expansion. Les conditions de la vie sociale, ou tout au moins de la plupart de ses formes, nous inspirent à tous, en bien des cas, les apparences sincères ou simulées de la confiance, et rendent même parfois fructueuse la simulation de la naïveté. La politesse nous ordonne de paraître croire ce qu'elle ordonne aux autres de nous dire sans le penser. Mais ce n'est souvent là, pour ainsi dire, qu'une simulation de simulations.

Peut-être le type du faux confiant, du faux naïf, est-il moins spécial et moins précis que celui du faux méfiant. Je ne vois pas qu'il ait produit des formes psychologiques aussi nettes. On rencontre plutôt, me semble-t-il, la fausse confiance que le faux confiant. Je veux dire que la simulation de la confiance est un procédé nécessaire et souvent employé, mais qui n'arrive généralement pas à devenir la caractéristique d'un individu, un trait de caractère dominateur, et qui modifie secondairement les sentiments et la conduite d'une manière régulière et nette. Peut-être aussi d'autres recherches en ce sens donneraient-elles d'intéressants résultats. Je ne saurais supposer que j'ai reconnu toutes les simulations.

Il convient cependant de rappeler une série d'apparences trompeuses. La confiance est simulée parfois pour provoquer une confiance réciproque. Aussi est-il prudent de se méfier des per-

sonnes qui nous annoncent qu'elles vont nous donner l'exemple de la confiance — comme de la plupart des gens qui s'affirment pourvus d'une qualité quelconque. La naïveté, la bêtise même sont feintes pour désarmer la prudence de celui avec qui on traite une affaire, pour lui inspirer confiance, pour l'amener à se démasquer, tout au moins à se laisser pénétrer, par quelque parole mal mesurée. La fausse candeur de quelques jeunes filles est une simulation du même ordre. Elle est une sorte de coquetterie, et aussi un effet d'une tendance assez naturelle à se conformer à ce qu'on attend d'elle. C'est une simulation qui dépend directement d'un état social donné, des idées régnantes et des sentiments qui les accompagnent.

§ VI

La simulation de la confiance et celle de la méfiance peuvent se rencontrer et se combiner chez une même personne. Je parlais tout à l'heure des faux méfiants qui, tout en se rendant compte qu'on les trompe, agissent comme s'ils étaient convaincus. Et, en effet, les personnes de ce type sont bien moins gardées qu'on ne le jugerait à les entendre parler et même à deviner leurs idées, mais elles sont aussi beaucoup moins naïves qu'on ne le croirait à les voir agir. Elles sont confiantes par leur conduite, méfiantes par leurs pensées. Aussi peuvent-elles tromper aussi bien celles qui, les jugeant d'après celles-ci, se fieraient à leur confiance, que celles qui, s'en rapportant à celle-là, compteraient trop sur leur méfiance.

L'effet encore ici dépend de l'observateur. Selon ses dispositions, la simulation s'exercera dans un sens ou dans le sens opposé. Selon qu'il remarquera tout d'abord la conduite ou les idées et les paroles, selon qu'il s'attachera davantage aux unes et aux autres, il errera dans des directions contraires.

Cette double simulation, assez involontaire, peut avoir une utilité double et différente pour chacun de ses sens. Elle sert le simulateur en empêchant les autres de se tenir en garde contre lui. S'ils croient à la confiance, à la naïveté, ils penseront n'avoir pas besoin de prudence. Ils risquent alors de faire des fautes, de se découvrir, et, par leurs maladresses, de finir peut-être par rendre efficace une prudence d'abord simplement théorique. Les types ne sont pas immuables, et s'il reste au faux méfiant quelque énergie, il peut être amené par quelque duperie plus forte ou plus désagréable à conformer enfin sa conduite à ses idées. Et d'autre part, avec les gens qui remarqueront surtout sa méfiance, il profitera des avantages de sa réputation un peu usurpée de prudence. Il est vrai que la première simulation peut avoir aussi ses dangers en exposant davantage l'individu, et la seconde en inspirant aux autres le désir de s'assurer contre lui. C'est affaire à lui de se servir selon les cas des deux feintes qui, grâce à l'incohérence de sa nature, sont à sa disposition. Il peut y gagner quelque richesse d'adaptation s'il a de la souplesse. Mais il ne faut pas espérer, même ou surtout si la volonté intervient, se servir toujours pour le mieux d'une pareille ressource.

CHAPITRE III

L'Orgueil et la Modestie.

§ I

L'orgueil et la modestie ont des manifestations complexes et souvent déconcertantes. Ce sont des qualités très variables d'ailleurs et la nature qu'on leur attribue communément reste vague et flottante. On désigne sous les mots de modestie et d'orgueil un certain ensemble de tendances profondes, mais aussi parfois une sorte d'apparence générale de la conduite qui peut recouvrir des réalités mentales bien différentes et provient de combinaisons très diverses d'éléments psychiques. Mais on s'imagine qu'à cette forme correspond toujours une qualité foncière qu'on est habitué à lui associer, à cause d'expériences antérieures, ou par tradition.

On constate certaines qualités, certaines tendances, — car les apparences qui trompent expriment bien quelque réalité, — et on leur attribue une portée qu'elles n'ont pas. On croit qu'elles impliquent d'autres qualités, alors que cette connexion, possible certainement, n'a rien de nécessaire. L'idée des corrélations psychiques, dont les formes scientifiques n'ont jamais été bien

satisfaisantes, se rencontre aussi sous des formes frustes, populaires et spontanées qui le sont encore moins. Certaines inductions qui s'y rattachent sont si naturelles qu'elle passent inaperçues. L'esprit qui n'est pas très habitué à l'analyse en méconnaît la nature. Il les prend pour de vraies perceptions, pour des constatations immédiates. Il s'imagine qu'il aperçoit une qualité quand il ne surprend qu'une apparence qui pourrait être un signe de cette qualité, mais qui ne l'est pas forcément. Il ne voit pas la complexité de l'esprit ni celle de la qualité dont il parle. De là, dérivent bien des erreurs d'une part, et bien des simulations de l'autre.

§ II

La modestie consiste essentiellement à ne pas s'évaluer au dessus de sa valeur, à penser assez peu à cette valeur, à la croire plutôt inférieure à ce qu'elle est réellement, à ne pas vouloir jouer un rôle au-dessus de ses forces à moins d'y être moralement obligé. Et toutes ces manifestations de la modestie doivent être instinctives et assez rapides. Un homme qui penserait toujours à son peu de valeur, qui s'en désespérerait ou s'y complairait, paraîtrait s'en exagérer l'importance, et manquerait par là de modestie. La tendance à ne pas chercher à se mettre en avant et à se faire remarquer découle logiquement de l'opinion médiocre qu'on a de soi et du peu d'importance qu'on attache aux satisfactions d'amour-propre, mais elle est, en somme, une partie essentielle de la modestie.

La modestie est donc un ensemble assez compliqué, nuancé, un peu fuyant de sentiments, d'idées et de tendances. Or, ces sentiments, ces idées et ces tendances ne vont pas toujours ensemble. Et lorsqu'ils sont séparés, que certains d'entre eux entrent dans d'autres combinaisons pour constituer d'autres traits de caractère, il se produit des simulations et des erreurs.

Le modeste est réservé, par exemple, il s'efface, évite les occasions de se mettre en avant. Mais celui qui s'efface n'est pas toujours un modeste, un homme qui n'a pas une bonne opinion de ses talents. C'est là une cause d'erreurs nombreuses et de simulations efficaces. Tout ce qui empêche l'action peut donner, en l'absence de contre-indications évidentes, l'apparence souvent trompeuse de la modestie.

Ce n'est pas toujours la mauvaise opinion que nous avons de nous qui nous retient d'agir, c'est aussi celle que nous avons des autres. Nous les jugeons incapables de nous comprendre. Si nous sommes en même temps susceptibles, si notre amour-propre s'irrite aisément, si nous nous sentons vite froissés ou heurtés, il n'en faut pas davantage pour nous maintenir à l'écart, pour nous empêcher d'agir et d'attirer l'attention, pour nous donner enfin cette forme spéciale de la modestie apparente, qui non seulement ne s'oppose pas à l'orgueil, mais qui lui est très souvent associée.

Bonne opinion de soi-même, sentiment très net et très fort, légitime ou excessif de sa supériorité, idée que cette supériorité ne sera pas reconnue, mépris ou haine de ceux qui la méconnaissent, impressionnabilité, amour-propre, voilà un ensemble de qualités qui peut faire accepter un homme comme modeste. Ici

c'est l'orgueil même qui, par combinaison avec d'autres traits de caractère, revêt les apparences de la modestie, et même de l'humilité. L'hypocrisie sociale contribue à ce résultat. Les exigences de la politesse auxquelles l'orgueilleux peut se conformer et qu'il peut même se complaire à exagérer facilitent l'erreur. Pour les mêmes raisons qui font naître la fausse impassibilité, l'orgueilleux susceptible ne voudra souvent dévoiler ni sa susceptibilité ni son orgueil. Il pourra donner lui-même, comme raison de son inaction et de sa réserve, avec une ironie cachée qui le consolera un peu, son insuffisance et son indignité.

Voilà un exemple des combinaisons qui, en l'absence de la modestie, peuvent en donner l'illusion. Je l'ai choisi parce qu'il est particulièrement frappant, l'orgueil même aidant à simuler la modestie. Mais on en trouverait bien d'autres. La paresse, l'égoïsme, la simple indifférence, le désir de la tranquillité, la crainte de se compromettre peuvent suppléer à la modestie et passer pour elle. La feinte est souvent involontaire. Mais elle est aussi employée consciemment et volontairement organisée. La modestie est un sentiment bien porté, convenable, qui ne blesse personne. Le paresseux et le poltron, pour se défendre d'agir, se couvrent de leur peu d'habileté et vantent les talents d'une autre personne qu'ils auraient plaisir à voir travailler ou se compromettre à leur place.

§ III

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait aucune modestie chez les simulateurs et même chez les plus orgueilleux. Nous avons vu

que la modestie est complexe et mal définie. Après tout se savoir paresseux ou même indifférent, ou ami de la tranquillité, et ne pas vouloir accepter une fonction, un devoir que l'on remplirait insuffisamment, cela est, à certains égards et relativement, de la vraie modestie. Un moins modeste accepterait, quitte à se tirer fort mal de sa besogne, à la négliger, à se repentir de l'avoir entreprise. Et l'orgueilleux même qui se tient hautainement à l'écart, s'il agit ainsi, c'est qu'il se rend compte de son impuissance à entraîner les autres, à se faire apprécier à sa valeur présumée, et en cela, quel que soit son orgueil, on peut le trouver réellement modeste.

La fausse modestie et la vraie, l'orgueil et l'humilité se rapprochent ainsi sur bien des points et se ressemblent. S'il y a de la vraie modestie au fond de la modestie simulée, la réciproque est vraie.

La modestie la plus pure ne peut guère aller sans un mélange d'orgueil. Le souci de faire bien ce que l'on entreprend, de proportionner sa tâche à ses forces, de ne pas s'exposer à des échecs et à des railleries signifie bien souvent une certaine fierté. N'est-il cependant pas un vrai modeste celui qui met son amour-propre à bien remplir sa tâche et qui désire pouvoir toujours s'estimer et être estimé, s'il présente d'ailleurs tous les caractères de la modestie ? L'humilité complète consisterait peut-être à ne rien décider par soi-même, à ne jamais se mettre en avant et à ne jamais se dérober ou se refuser à ce que proposent les autres, à ne pas opposer son propre jugement au leur. Encore faudrait-il choisir, sous peine d'une affligeante incohérence, les influences que l'on voudrait subir, et la possibi-

lité de l'orgueil surgirait ici. Ne ferait-on même que les accepter, cela montrerait encore la confiance que l'on a en son sens propre, même lorsqu'on veut l'abandonner.

§ IV

La modestie, même dans ses formes accentuées, n'implique pas forcément qu'on se juge très défavorablement. En certains cas, le phénomène primitif, essentiel, paraît être une tendance, dont les origines restent obscures, à ne pas se mettre en avant, à ne pas agir devant les autres et de concert avec eux. L'idée qu'a le modeste de son infériorité serait alors secondaire, dérivée, inventée par l'esprit, sans qu'il s'en rende compte, pour excuser sa conduite. Il se duperait lui-même par la vraie modestie, comme il dupe les autres, parfois très volontairement, par la fausse.

Je verrais volontiers une confirmation de cette hypothèse dans un fait que j'ai constaté, mais dont je ne saurais indiquer la fréquence : l'esprit peut renoncer à cette idée d'infériorité, la remplacer même par des convictions entièrement opposées, et cependant ne pas modifier complètement ses allures. S'il acquiert quelquefois plus d'aplomb et d'assurance, il garde encore le désir de ne pas se mettre en avant, il s'efface volontiers. (Je ne parle pas ici des cas où il s'efface parce qu'il ne croit pas possible d'obtenir sans contestation une fonction et des honneurs qui lui paraissent à la hauteur de son mérite, car nous retrouverions ici la simulation de la modestie par l'orgueil.) Même l'assurance, l'aplomb n'ont pas forcément beaucoup grandi. C'est qu'ils tiennent à des causes bien plus pro-

fondes et plus complexes que l'idée de notre propre valeur. Ils se rattachent aux conditions de l'équilibre intérieur et aussi de l'équilibre entre les esprits. L'idée de l'infériorité peut être un élément de trouble et sa disparition le supprime, mais elle n'est parfois qu'un facteur assez insignifiant parmi beaucoup d'autres.

Nous retrouvons ici ce fonds de modestie vraie que nous signalions tout à l'heure chez l'orgueilleux réservé. Le fait de ne pas se mettre en avant implique la perception d'un désaccord entre nous et les autres. C'est nous reconnaître une infériorité relative. Nous pouvons l'expliquer par une supériorité plus haute, mais non la supprimer.

Sans doute, les faits que je mentionne ne fournissent pas une preuve absolue de la primauté de la tendance à la réserve et à l'effacement par rapport aux autres éléments de la modestie. Il se pourrait qu'une opinion médiocre de soi ait produit d'abord la réserve, qui, d'abord subordonnée, serait devenue indépendante. Cependant, pour bien des cas, mon hypothèse me paraît plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, l'indépendance relative des éléments de la modestie n'en est pas moins réelle, et la tendance à l'effacement peut même arriver à dominer l'opinion médiocre de soi-même, qui est peut-être encore plus essentielle à la complète modestie.

§ V

Pour apprécier la modestie, ses formes et ses simulations, il faut considérer que « l'infériorité » est une chose très variable, et non seulement par la quantité, mais par la qualité

aussi. Il y a des infériorités plus ou moins grandes, il en est de plus ou moins importantes par la nature des qualités sur lesquelles elles portent.

Ce que le modeste, même sincère, appellera son infériorité, c'est peut-être tout simplement un défaut d'adaptation auquel il n'a pas beaucoup réfléchi, auquel il n'attache aucune importance, et qui ne l'incite nullement à s'estimer, en somme, moins que les autres. Je ne voudrais pas trop généraliser et affirmer qu'on n'est modeste qu'à l'égard des talents ou des vertus que l'on méprise. Cependant on s'avoue et l'on avoue d'autant plus volontiers son infériorité qu'il s'agit de choses plus indifférentes et que l'on considère comme n'important guère à la valeur de l'homme. Un mathématicien pourra être volontiers très modeste à propos de sport, et un sportman à propos de calcul différentiel.

D'autre part, on peut être mal adapté à son milieu soit par sa faute, soit par celle de ceux qui nous entourent, par infériorité ou par excès de supériorité. Souvent on embrouille un peu tout cela, on ne démêle pas très bien ses propres sentiments. A plus forte raison ne les expose-t-on pas nettement aux autres. Mais quand un homme reconnaît franchement son infériorité sur tel ou tel point, c'est en général que ce point est à ses yeux sans importance ou que son infériorité n'est que la raison ou la condition nécessaire d'une supériorité bien plus enviable à d'autres égards.

Beaucoup d'orgueil se cache ainsi sous les apparences de la modestie. Mais il faut aller plus loin et reconnaître que la réserve, la répugnance à se mettre en avant, qui sont des

parties essentielles ou des expressions de la vraie modestie, sont aussi des expressions de l'amour-propre et de l'orgueil. Tel est au moins, semble-t-il, le cas le plus général. Il y a, chez celui qui refuse d'attirer l'attention sur lui, la crainte d'un froissement, l'appréhension de la honte d'un échec, la peur de démériter à ses propres yeux. Il n'y aurait de vraie modestie, à ce point de vue, que celle qui retiendrait l'individu, non point par la considération des inconvénients que lui vaudra son intervention, mais par la considération de ceux qui retomberont sur autrui, ou du dommage que sa maladresse apportera à l'œuvre tentée. La modestie ainsi comprise doit être si rare, qu'on peut toujours soupçonner qu'elle n'est pas absolument pure. Encore y trouverait-on l'orgueil de la décision personnelle que je signalais tout à l'heure. De tous les côtés nous retrouvons l'orgueil dans la modestie, et par conséquent une bonne condition de feinte et d'erreur.

§ VI

Aussi n'est-il pas surprenant que, si l'orgueil dégénère parfois en modestie, la modestie, à son tour, simule l'orgueil. Un homme qui ne s'exagère point ses mérites, mais dont l'amour-propre ne se dresse pas à la moindre alerte, peut accepter simplement, sans en peser longuement les inconvénients ni les avantages, une besogne difficile et peut-être flatteuse dont on veut le charger et qui attirera les regards sur lui. Il agit par sens du devoir, par entraînement, par suggestion ou par complai-

sance, par dévouement à des idées ou à des personnes. Peut-être est-il décidé par l'idée modeste que les autres voient mieux que lui quelle place lui convient. Cependant sa netteté et sa décision feraient croire à un orgueil caractérisé. Il n'a pas l'amour-propre susceptible, et il agit simplement et sans protestations d'humilité. Cela suffit à donner l'air de la présomption.

Comme la simplicité, certaines formes de franchise, d'expansion, de courage peuvent nimber d'une apparence d'orgueil des gens qui ne sont pas orgueilleux, ou qui ne le sont pas plus que d'autres en qui l'orgueil ne se remarque pas. L'absence de phrases convenues, de formules imposées par l'usage, et que personne ne devrait prendre au sérieux, dont les plus orgueilleux même ne jugent pas toujours à propos de se dispenser (1), fait supposer qu'on manque réellement d'une sage modestie. Un critique reprochait beaucoup son orgueil à un écrivain célèbre, mort il n'y a pas bien longtemps, et ce reproche s'appuyait sur les appréciations que cet écrivain portait franchement sur lui-même. Ces appréciations, le critique les croyait justes, mais il estimait qu'il fallait en laisser le soin à d'autres. De sorte que l'accusation d'orgueil ne met guère en évidence qu'une franchise un peu expansive et peut-être une simplicité suffisamment modeste. Peut-être l'écrivain était-il orgueilleux tout de même, mais peut-être aussi était-il un modeste qui simulait l'orgueil. D'autres, en tout cas, qui s'exagèrent leur valeur et s'y complaisent davantage paraîtront relativement humbles parce qu'ils auront un amour-propre plus susceptible.

(1) Victor Hugo disait par exemple, en parlant de lui-même : « A défaut de talent, il a la conscience. » Il écrivait à des débutants : « Je ne sais pas si je suis un poète, mais je sais que vous en êtes un. »

§ VII

Dans tous ces cas si variés, la finalité psychologique et sociale n'apparaît pas toujours également. Elle est assez visible dans la fausse modestie. On peut la considérer actuellement, avec les illusions qu'elle produit, comme nécessaire à l'harmonie des esprits. Précisément à cause de l'orgueil de chacun, l'orgueil des autres paraîtrait intolérable à tous si cet orgueil s'étalait avec franchise, s'il ne se voilait pas sous des protestations convenues, des formules de politesse, des apparences de modestie. Et tout naturellement on sait gré aux autres de leur modestie si on la suppose réelle. Mais si même on se méfie de sa sincérité, on ne laisse pas d'en être touché, et peut-être leur en est-on, en certains cas, plus reconnaissant. De toute façon, c'est un hommage à notre personnalité qui ne saurait que nous être agréable. La fausse modestie peut témoigner d'une déférence plus consciente et plus voulue. Mais si nous permettons aux autres de ne pas être intérieurement modestes, nous sommes choqués que leur bonne opinion d'eux-mêmes s'étale au dehors. Ce qu'on reprochait à l'écrivain dont je parlais tout à l'heure, ce n'était pas ce qu'il pensait de lui-même, puisqu'on était de son avis, c'était ce qu'il en disait.

En revanche, la simulation de l'orgueil par la modestie est un de ces cas où la feinte ne paraît guère susceptible

d'être utilisée. Elle est produite fatalement par des ensembles de causes d'ordre psychologique et de causes d'ordre social, sans que ni l'individu, ni la société semblent pouvoir en tirer systématiquement parti. Elle a, sans doute, ses compensations et peut indirectement être utile, mais directement et par elle-même elle ne peut pas avoir, semble-t-il, qu'une utilité assez faible. Il est possible qu'elle attire en certains cas plus de considération et de respect à l'individu, possible aussi qu'elle écarte de lui des familiarités désagréables. Mais elle peut décourager de bonnes sympathies, et ses inconvénients éclatent. Au point de vue social, on peut la considérer comme une manifestation de la lutte sourde des individualités, un symbole de ce qui reste en nous tous d'irréductible aux habitudes de la société, puisque le seul fait de se présenter tel qu'on est ou tel qu'on se voit équivaut presque à une provocation. Et alors cette involontaire simulation de l'orgueil préserverait le droit de l'individu, contribuerait, en affirmant la nature individuelle des esprits, à obliger la société à s'y accommoder un peu mieux. Elle tendrait à organiser, en somme, la synthèse sociale sur des bases plus larges et, en la rendant moins prompte, à la rendre plus solide et plus satisfaisante.

§ VIII

Aux simulations que nous venons d'étudier, il faut joindre ce qu'on peut appeler la fausse simulation de la modestie. Elle est une évidente manifestation d'orgueil, et le masque, non seulement laisse transparaître le visage, mais n'est pris que pour

mettre mieux en évidence la figure réelle. En somme, la simulation est ici annulée, et c'est pourquoi je n'ai pas à y insister beaucoup.

Cette fausse simulation a bien des nuances, et ses effets varient avec les personnes devant qui elle se produit. Quelquefois elle peut être bienveillante, non voulue ; quelquefois elle est aggressive et hautaine. Les formules si humbles et si louangeuses des lettres de Victor Hugo par exemple ne dissimulent guère l'ampleur de son orgueil, mais elles sont une politesse gênante par son exagération, non une insolence. Au contraire, l'affectation d'humilité peut devenir cruellement impertinente adressée à quelqu'un que l'on a mis en état d'infériorité marquée. Mais les mêmes paroles dites sur un ton différent ou entendues par des oreilles différentes et plus ou moins longues, seront un témoignage de bonté ou un intolérable sarcasme.

La simulation d'une simulation devient alors une façon de mettre spécialement en valeur la nature du fond psychologique. Les deux négations valent bien plus qu'une affirmation. Rien n'est plus impertinent que l'affectation visible de la politesse, et plus orgueilleux que l'affectation visible de la modestie.

Et nous entrevoyons une fois de plus en tout cela la richesse, la complexité, la souplesse aussi et la variété inépuisable de toutes les combinaisons du mensonge et de l'erreur. Mais nous entrevoyons aussi, je pense, la nature relative d'une qualité morale et du défaut opposé et non seulement comment ils se simulent, mais peut-être comment ils se confondent.

CHAPITRE IV

Les simulations de la timidité.

§ 1

Les simulations qui accompagnent la timidité ont été indiquées par plusieurs psychologues. M. Hartenberg note les efforts du timide pour dissimuler ladélicatesse de sa sensibilité (1), il affirme aussi que « la plupart des timides sont des orgueilleux » (2). M. Dugas, étudiant la bouderie des timides, dit « que la bouderie (agressive), qui répond déjà à des sentiments divers, revêt elle-même des formes diverses. Il ne faut pas y croire : elle donne l'illusion de la hardiesse, et elle est un effet de la timidité. Le timide, moins que personne, ne peut être jugé sur l'apparence.

...Si la bouderie agressive du timide n'est qu'une attitude, il en faut dire autant de sa bouderie offensive ou de son humilité. Le timide le plus connu, sinon le plus commun, celui qui s'efface et rentre sous terre, n'est qu'un faux humble, comme le timide arrogant n'est qu'un faux brave. Les airs cavaliers ne prouvent pas l'irrespect ; l'air gêné ne prouve pas davantage la

(1) Hartenberg, *Les timides et la timidité*, p. 54 (Paris, F. Alcan).
(2) *id.* p. 64.

modestie (1). M. Dugas note aussi que « l'orgueil peut se cacher sous les dehors de la timidité » (2). Il constate que « le timide aspirant à la sympathie d'autrui sans pouvoir l'atteindre conçoit, suivant son humeur, du découragement ou du dépit. Le découragement se traduit par l'humilité, le dépit par la hauteur, mais ni l'une ni l'autre de ces attitudes n'exprime les sentiments vrais du timide » (3).

M. Dugas recherche encore si le timide ne simule pas continuellement : « Il est faussement humble et faussement bourru, et on ne se tromperait guère en lui attribuant des sentiments exactement contraires à ceux qu'il fait paraître. La simulation fait-elle donc partie de sa nature, ou son attitude seule est-elle mensongère ? » Il conclut que le timide est sincère envers lui-même, mais qu'il peut ne pas l'être envers les autres, et distingue en lui une volonté *antécédente* et une volonté *conséquente*. Le timide veut *antécédemment* être vrai et se montrer tel qu'il est; mais comme il n'y réussit point, comme son attitude le trahit, il veut qu'on n'en croie pas cette attitude, et il en prend *conséquemment* une autre toute contraire, qui paraît hypocrite et menteuse, mais qui est, dans son intention, seulement destinée à corriger la première ». La timidité serait donc liée « directement à la véracité et indirectement au mensonge » (4).

(1) Dugas, *La timidité*, p. 107 (Paris, F. Alcan).
(2) *id.*, p. 109.
(3) *id.*, p. 110.
(4) *id.*, p. 110-114.

§ II

Sans doute, la tendance du timide au mensonge n'est pas, abstraitement considérée, nécessaire. Il se peut que sa sincérité, jointe à son impressionnabilité, aboutisse à des manifestations où la franchise est fort atténuée, et qui sont bien des mensonges d'une certaine espèce, à la fausse impassibilité, par exemple.

J'aurais cependant quelques réserves à faire au sujet des indications de M. Dugas, qui me paraissent, d'ailleurs, correspondre à une assez fréquente réalité. La sincérité du timide n'est pas universelle. Sans doute, la franchise qui, chez les natures fortes, s'allie bien à l'aplomb, détermine chez les natures plus faibles, plus délicates ou plus impressionnables, de la timidité. Mais rien n'empêche que la timidité se joigne, en certains cas, au mensonge, à l'hypocrisie, à la simulation vis-à-vis de soi-même. Le timide peut se mentir, dans son for intérieur, et au sujet même de sa timidité. Il peut mentir également aux autres, spontanément et primitivement, s'il est à la fois imaginatif, impressionnable et maladroit.

Et, d'autre part, les simulations du timide ne sont pas forcément très nombreuses. J'ai connu des timides qui simulaient peu et d'une façon plutôt négative, en retenant leurs impressions. La timidité se rencontre parfois chez des natures un peu molles, assez insignifiantes, gauches, sans activité, chez qui les impulsions sont généralement faibles. Alors la vie mentale restera pauvre et peu active, elle sera gênée, arrêtée par la timidité,

sans que, à cause de la faiblesse des impulsions, cet arrêt des tendances produise une grande quantité de phénomènes de compensation et de défense, des faits de simulation bien nets. Une réserve d'apparence modeste, un effacement assez naturel, prédominent. Et je ne dis pas qu'il n'y ait en eux quelques mensonges, mais il n'y en a pas plus que dans la plupart des états que nous considérons comme les moins simulés.

§ III

Dans la plupart des cas, je crois cependant que les simulations seront abondantes. C'est ce que fait prévoir la nature même de la timidité. Être timide, c'est essentiellement craindre de se mettre en avant, de se montrer, d'avouer ses idées et aussi d'agir. Par conséquent, c'est être au moins enclin à dissimuler, et toute dissimulation tend à devenir une simulation. Mais en même temps que la timidité pousse indirectement au mensonge, elle y pousse directement aussi. La nécessité où est le timide de se préserver, de défendre une susceptibilité assez ombrageuse, une sensibilité souvent vive et parfois excessive le conduit presque inévitablement à la tromperie.

Aussi la timidité s'unit-elle à la fausse impassibilité. Affecter une indifférence générale, c'est un moyen de défense assez pratique. Et par lui le timide peut profiter aussi de l'apparence des qualités secondaires qui se joignent souvent à la fausse impassibilité, comme il peut parfois en souffrir. Il pourra paraître fier et dédaigneux. Rien n'empêche qu'il le soit, mais rien non plus ne l'oblige à l'être, et il le paraîtra tout de même.

On trouve aussi des timides parmi les faux sensibles. Pour dissiper ou atténuer le malentendu qui s'établit entre lui et les autres, ou tout au moins, et plutôt, pour en atténuer les effets, le timide peut exagérer les sentiments qui le mettent en harmonie avec son entourage ou les simuler s'il ne les ressent pas réellement. Parfois il se laisse réellement influencer par ceux qui ont du prestige à ses yeux, au point de croire lui-même qu'il prend leurs sentiments et leurs idées, mais cela reste un peu surajouté. C'est un placage qui s'écaille facilement, ou qui s'ajuste mal. Les émotions, les opinions que le timide acquiert ainsi ne vont pas toujours à son air, on sent l'emprunt. Il ne parvient pas non plus aisément à les faire vivre, et quelquefois il se trompe lui-même, plus qu'il ne fait illusion aux autres. Parfois le résultat est plus satisfaisant ; la simulation arrive à recréer la sincérité. Mais ses effets ne réussissent pas toujours au timide. La gaucherie lui est nuisible, et il lui arrive d'exprimer ses sentiments, simulés ou non, d'une manière qui les rend peu sympathiques à ceux qui les partagent, et qui leur est même d'autant plus désagréable qu'ils les ressentent aussi.

§ IV

Par elle-même, et sans que la modestie intervienne, la timidité simule assez souvent la modestie et la douceur. La modestie, car nous sommes portés à croire que la personne qui ne se met pas en avant y est portée par une appréciation exacte ou trop humble de ses mérites personnels. Nous avons examiné

tout à l'heure ce phénomène. La douceur parce que le timide paraît ne heurter personne, ne pas tenir à imposer aux autres ses idées et ses goûts et ne pas y être obstinément attaché lui-même. Il est peu encombrant, peu gênant, et l'on pense volontiers qu'il ne le deviendrait pas si les circonstances étaient changées, ce qui est un excès de généralisation. Des personnes, timides et douces devant ceux qui leur imposent, deviennent impérieuses et arrogantes quand elles se sentent à l'aise dans leur milieu, quand elles n'ont plus affaire qu'à ceux qu'elles considèrent comme des inférieurs. Il est des paysages, des chaumières, de vieilles tours que la brume qui les enveloppe pare d'une grâce et d'un charme insoupçonnés de ceux qui ne les ont vus qu'au grand soleil. Il est aussi des âmes qui gagnent fort à s'envelopper dans le brouillard de la timidité et de la réserve. Chacun y voit un peu ce qu'il désire, et leur simulation involontaire et vague attire plus de sympathie que ne ferait leur expansion.

Si le timide paraît doux, faisons donc la part possible de l'illusion. De ce qu'il n'attaque pas, on va jusqu'à conclure qu'il serait incapable de se défendre. C'est une autre erreur, car le timide est souvent obstiné et capable de violence si on le pousse à bout. Il ne faut pas méconnaître que, s'il peut être doux, affectueux et simple, il y a bien des chances aussi pour qu'il soit hautain, orgueilleux, impérieux et froid. Nous lisons souvent dans les articles nécrologiques sur des personnages célèbres qu'on s'est mépris sur leur compte : on les prenait pour des orgueilleux entichés d'eux-mêmes, et c'étaient des timides. Les deux choses ne s'excluent nullement. La timidité peut être

simplement le résultat d'un désaccord entre l'individu et son milieu, désaccord trop grand et trop clairement perçu pour que l'individu espère le faire cesser, s'il est d'une exigence excessive et d'une susceptibilité qui l'empêche de s'exposer aux froissements et aux représailles.

L'impression produite par les timides varie beaucoup, on le comprend aisément, non seulement avec les qualités propres du timide, les causes et la nature de sa timidité, mais aussi avec les personnes qui ont affaire à lui. Il n'est pas rare que le timide se concilie la sympathie attendrie et l'affection, ou qu'il obtienne au moins la tranquillité par sa réserve, par ses apparences de modestie et de douceur combinées avec une prudence avisée. Mais si certaines personnes sont attirées, rassurées, encouragées par la timidité, d'autres, au contraire, la confondent volontiers avec l'hypocrisie et le caractère sournois, parce qu'elles n'arrivent pas assez vite à apprécier la personnalité qui s'y cache. La réserve, la gêne du timide laissent beaucoup à deviner à l'imagination de ceux qui l'observent. Cela déplaît aux gens qui aiment à être vite fixés et qui ont l'esprit simple.

§ V

La simulation de la hardiesse par le timide mérite une mention spéciale. Elle se produit par réaction, soit pour masquer la timidité, soit pour en arrêter ou pour en amoindrir les effets. Il n'est pas très rare que le timide affecte des airs hautains, des allures assurées et un peu arrogantes, tout au moins décidées

et nettes, parfois dédaigneuses. J'ai dit tout à l'heure que la timidité conduisait naturellement à revêtir ces apparences. C'est lorsqu'elles correspondent, au moins à quelque degré, à la nature intime du timide ou à son idéal, toujours quelque peu réalisé par lui. Mais il s'en sert parfois très volontairement, pour cacher sa timidité et son impressionnabilité, et c'est ici que commence notre simulation. Il réagit contre sa crainte, il la dissimule, il la masque même à ses propres yeux, il peut ne plus la reconnaître et même s'empêcher jusqu'à un certain point de la ressentir. Sa simulation est assez analogue à la manœuvre des infirmes qui aiment à accomplir les prouesses spéciales que leur infirmité semblait devoir leur interdire et qui veulent compenser ainsi leur infériorité, la nier en quelque sorte, ou même s'en faire l'occasion d'un triomphe que le contraste rend plus glorieux. Il peut ainsi inspirer à son tour quelque crainte, renvoyer aux autres les impressions de gêne et d'opposition qu'il en reçoit. Il peut éviter des froissements, des familiarités pénibles, des affectations blessantes de supériorité et les maladresses d'une bienveillance protectrice qui l'exaspèrent. Mais il ne faut pas ne voir dans son procédé qu'une simulation. C'est souvent une partie de son vrai caractère qu'il emploie à réagir contre une autre ou à la cacher. Et il réussit bien souvent, en effet, à réagir et surtout à cacher sa tendresse, son impressionnabilité et des qualités qui le rendraient sympathique et vulnérable. Au reste, le timide est souvent capable de colère et d'emportement, mais aussi et peut-être surtout de rage concentrée et de rancune.

La timidité qui provient d'une discordance entre l'individu et son milieu implique aussi une discordance intérieure et qui

parfois existe par elle-même. Mais cette discordance, il peut très bien l'expliquer comme l'autre, par sa propre supériorité. Il se trouve plus délicat, plus complexe, plus difficile à comprendre.

Les exemples de ces diverses simulations, qui se fondent toujours sur quelque réalité, sont assez fréquentes et chacun peut en observer. Je trouve dans le livre déjà cité de M. Hartenberg deux faits qui les matérialisent d'une manière assez amusante.

Le premier nous montre le timide se rendant audacieux en simulant l'audace. Il se rapporte au « trac » des acteurs et c'est M. Claretie qui le raconte : « l'excellent Landrol, le vieux rentier du Gymnase, tremblait intérieurement à chaque pièce nouvelle, et quelle quantité il en joua, pourtant! « Alors, me disait-il, pour me rassurer, me raffermir, je regarde le public bien en face dès mon entrée en scène, je prononce mentalement le mot de Cambronne et dès cet instant, c'est fini, en avant, je *charge* comme un soldat(1). »

Le second fait met en évidence diverses réactions : la colère, le silence vexé, et aussi la volonté de simuler l'aplomb. La simulation n'aboutit pas, au lieu que dans le cas précédent elle arrivait à reformer momentanément l'esprit, mais le cas n'en est pas moins instructif et peut-être même l'est-il par là davantage.

Le héros de l'histoire est un romancier encore connu et qui eut son heure de célébrité : Alfred Assolant. Il était, dit-on, « timide à un point qu'on ne saurait imaginer ». Très facile à

(1) Hartenberg, *Les timides et la timidité*, p. 161.

déconcerter, « à la moindre attaque, il balbutiait, à moins qu'il ne se mît en colère ». Mais la plupart du temps il s'enfermait, contre la plaisanterie, lui qui la plume à la main avait la riposte si vive, dans un silence hérissé. Je ne crois pas que, de sa vie, il ait en causant achevé une phrase.

« C'est précisément cette lutte contre l'impossible qui le tentait. Le nature lui avait refusé le don de la parole ; il voulait être orateur. Quand on vint le chercher pour faire une conférence rue de la Paix, il ne balança pas un instant, et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'ayant accepté de courir ce hasard, il ne songea point à mettre de son côté le plus de chances qu'il pourrait. Il s'assit donc pour la première fois, sur la chaise du conférencier avec une ingénuité de confiance qui n'est intelligible qu'à ceux qui ont connu cet être incohérent et désaccordé. » Le résultat fut qu'il ne put venir à bout de sa première phrase, ramassa ses papiers et sortit (1).

(1) Hartenberg, *Ouv. cité*, 178-179. Le fait est emprunté à Sarcey.

CHAPITRE V

La force et la faiblesse de la volonté, le courage et la lâcheté.

§ I

La faiblesse de la volonté, avec ses formes différentes : la poltronnerie, la lâcheté, l'hésitation, etc., touche à la timidité qui à certains égards la suppose ou se confond avec elle. Elle implique aussi un certain manque de force relatif des désirs, des impulsions, des idées. Mais ce manque de force peut être inhérent aux phénomènes psychiques eux-mêmes, ou bien avérer simplement la force des obstacles qui s'opposent à eux. C'est dire qu'il existe encore un désaccord assez net entre l'individu et son milieu, et aussi un désaccord intérieur à l'individu lui-même, un désaccord dans les rapports des phénomènes appartenant à une même personnalité. L'hésitation, le recul, l'impuissance de vouloir peuvent tenir à ce que les désirs dont la volonté dépend, rencontrent, en dehors, d'insurmontables oppositions, et que, si intenses qu'ils puissent être, ils ne peuvent aboutir, à moins de folie, à se manifester. Il se peut qu'ils se heurtent aussi à des obstacles intérieurs. L'opposition de deux désirs très vifs peut faire hésiter,

reculer. On n'apprécie pas toujours bien ces nuances ni beaucoup d'autres. Aussi est-ce avec injustice que l'on juge souvent la puissance d'une volonté. On voit volontiers de la faiblesse où n'existe que de la clairvoyance et l'on transforme en courage ce qui n'est qu'une aveugle présomption.

La faiblesse, la lâcheté, peuvent, comme la timidité, se cacher sous une apparence de hardiesse, d'élan et de courage. C'est une remarque banale que le timide, poussé à bout, devient très audacieux, que le poltron peut se révéler terrible lorsqu'il ne saurait plus reculer. Mais parfois ils se satisfont avec de simples apparences et des velléités qui ne tiennent pas. Ils font les fanfarons, ils se donnent des airs de braves, s'excitent tant que le danger est loin, et sont peut-être encore plus exubérants quand il vient de passer. Ils peuvent écarter ainsi le péril, car ils intimident à leur tour les autres. Mais s'ils y échouent, leur simulation ne les met guère en mesure de se défendre contre lui.

Les simulations de cette nature sont parfois momentanées et répondent à un besoin passager. Elles sont alors extrêmement communes. Qu'un homme paraisse plus assuré qu'il ne l'est, alors qu'un danger quelconque le menace, c'est un fait journalier et quasi universel. C'est une tactique que beaucoup de raisons recommandent : raison de dignité, raison d'amour-propre, raison de sympathie si l'on ne veut pas inquiéter son entourage, raison d'intérêt personnel, et de prudence même, toutes y concourent.

D'autres fois, au contraire, ces simulations sont permanentes et, en voilant la faiblesse de l'individu, elles la compensent un

peu. On en connaît de différentes sortes. Le fanfaron ordinaire, le poltron vantard est assez connu. Mais la faiblesse de la volonté se manifeste aussi sous d'autres espèces, qui n'excluent pas la fanfaronnade et la vantardise, et, au contraire s'allient bien avec elles. Des gens à volonté sans consistance se donnent des allures d'énergie. Ils parlent haut, ils se vantent, ils décident, ils ont de l'aplomb, ils instruisent les simples. Leur critique est nulle et leur prudence faible. Ils ne prévoient pas, ne font pas de combinaisons à longue portée. Leurs idées et leurs sentiments se forment sans contrôle sérieux, sans qu'une inhibition interne permette de les éprouver. Ils s'affirment avec netteté, d'une manière tranchante. Mais dès qu'un obstacle se dresse devant eux, on les voit s'arrêter, reculer, aussi décidés dans la retraite que dans l'attaque et non moins prompts à fléchir qu'à se dresser. J'ai connu un bel échantillon du type.

§ II

La même cause produit cette réalité de faiblesse et cette apparence d'énergie. Cette cause, c'est le développement libre et spontané de toute impression qui naît, c'est l'absence de contrôle intérieur, de réflexion, le défaut de coordination des phénomènes, le jeu indépendant des éléments psychiques, dans une âme où les passions sérieuses font défaut et où s'étale une vanité puérile. Dès qu'un sentiment naît, il se développe, s'exprime en paroles et en gestes, je n'ose dire en actes. Cela prévient toute apparence d'hésitation, donne

l'impression d'une nature énergique et loyale, franche et hardie. Mais s'il se bute contre des obstacles extérieurs, les impressions immédiatement suscitées par ces obstacles vont se développer aussi facilement que lui. Il succombera sans grande résistance et ses manifestations disparaîtront. Comme les sentiments réducteurs sont provoqués et appuyés par des réalités extérieures, ils ont des chances de persister comme elles et l'emportent assez facilement.

Le même défaut met ainsi l'individu à la merci des influences du dehors quand elles se manifestent avec quelque énergie, et permet à ses idées de s'affirmer bruyamment, à ses sentiments de déborder avec indiscrétion lorsqu'aucun obstacle extérieur ne s'oppose à eux. Il y a là le principe d'une véritable simulation qui parfois atteint son but. Les apparences d'énergie et de loyauté en imposent pendant quelque temps et ceux mêmes qui ont eu l'occasion d'en reconnaître la valeur s'y laissent tromper encore à l'occasion. Avec un peu de bon vouloir et pas trop de clairvoyance on peut discerner dans le simulateur un mélange d'entrain et de bonhomie, d'expansion, de hardiesse et de douceur qui n'est pas sans charme, mais qui n'est par malheur qu'une illusion.

§ III

La volonté personnelle est encore simulée par l'accord de l'individu et de son milieu. Cet accord réduit presque l'activité à l'imitation et à la routine en lui laissant les apparences de l'initia-

tive et de l'énergie volontaire. Cette illusion est assez différente de la précédente, quoiqu'elle lui ressemble à certains égards. Elle se fonde sur une réalité ; seulement cette réalité n'est pas telle que nous la supposons, l'illusion la transforme. La force que nous croyons voir dans l'individu ne réside pas en lui, mais dans son milieu. C'est celui-ci qui le soutient et l'inspire. Comme l'individu, guidé par lui, veut et agit d'accord avec lui, son activité se déploie librement et prend une apparence de force qu'elle ne doit qu'à l'absence d'obstacles sérieux. L'harmonie interne est réelle, mais elle dépend beaucoup plus qu'on ne le croirait de l'harmonie de l'esprit et de son milieu et aussi de l'harmonie propre du milieu. C'est sur leur confusion que la simulation se fonde.

Certaines personnes agissent, parlent, brillent, font montre d'entrain et d'apparente initiative tant qu'elles vivent de leur vie ordinaire dans leur entourage habituel. Parfois même elles semblent réagir contre le milieu, se mettre en opposition avec lui, énoncer des idées plus hardies, proposer des projets, agir de façon à choquer un peu les habitudes reçues. Elles prennent par là l'aspect de personnalités indépendantes.

Et puis, si les circonstances se modifient, si leur milieu change, si les conditions de leur vie sont brusquement transformées, elles apparaissent hésitantes, déconcertées, ne savent plus à quoi se résoudre, deviennent incapables de penser, de se décider, d'agir. Même dans leurs oppositions, toujours superficielles, à leur milieu, c'est sur ce milieu en général et sur quelques éléments de ce milieu qu'elles s'appuyaient. Sur le milieu en général, car elles étaient, en somme, certaines de sa solide

sympathie, sur quelques-uns de ses éléments, quelques personnes préférées, de plus de prestige ou de plus d'initiative qui leur fournissaient l'excitation dont elles avaient besoin. Si elles prouvaient quelque initiative personnelle aussi, c'est qu'elles étaient instinctivement averties que cette initiative ne trouverait pas d'obstacle grave sur sa route. C'est leur entourage, c'est cet ensemble de conditions représenté dans l'esprit par quelques systèmes d'habitudes, d'idées et de sentiments, par une certaine orientation générale, qui les faisait agir.

Chacun de nous, même le plus personnel et le plus énergique, peut être, dans certaines conditions, l'occasion d'une erreur de ce genre. Nous devons tous à la société qui nous entoure et nous soutient en même temps qu'elle nous comprime et nous déforme, une appréciable partie de notre énergie personnelle, surtout lorsqu'il s'agit de queques-unes de ses manifestations. Mais cette dépendance est particulièrement développée chez certaines personnes qui, malgré des apparences d'entrain et d'initiative, ont peu d'énergie et deviennent plutôt un symbole du milieu qui les environne que des réalités par soi. J'en ai connu plusieurs de ce genre-là. Il est vrai que, dans des conditions bien choisies, elles auraient peut-être non plus simulé, mais déployé réellement une force originale. Au contraire, il est peut-être tel concours de circonstances extérieures qui réduirait à l'impersonnalité apathique des hommes d'un assez fort pouvoir personnel. On ne connaît bien les pouvoirs et les impuissances spéciales d'une personne que quand on l'a vue traverser des états et des milieux très divers.

La simulation sociale ainsi considérée est extrêmement fré-

quente. Il faut toujours être en garde contre elle. Les qualités d'un individu dans un milieu déterminé peuvent n'être qu'un reflet de ce milieu, ou le résultat de son influence. Chez un autre elle appartiendrait bien plus à la personnalité même. Et la distinction de l'état du premier et de celui du second n'est pas toujours facile à faire. Parfois elle est impossible si l'expérience ne vient l'imposer, si un changement dans les conditions de la vie ne vient, en transformant la nature apparente de l'individu, nous mieux informer de sa nature réelle. On entrevoit à peine l'immense quantité de simulations que peut produire ainsi l'influence méconnue du milieu et des conditions d'existence.

§ IV

Que toujours quelque réalité se trouve au fond de ces simulations, c'est ce qu'on prévoit. C'est, d'abord la réalité du moment : une idée, un sentiment quelconque, pour n'avoir pas la force que nous serions tentés de leur attribuer et qu'eux mêmes semblent annoncer, n'en ont pas moins une énergie réelle et une indéniable existence. De plus ces qualités, dont la société fait surgir l'apparence, c'est-à-dire la réalité partielle et momentanée, elle tend à les confirmer et à les enraciner. Elles finissent, en certains cas, par être presque essentielles à l'esprit qui en a pris l'habitude et s'est lentement transformé. Sa souplesse n'est pas indéfinie. A un point de fixation de ses tendances, au lieu de se transformer encore, si les conditions changent, il peut se rompre. En sorte que la simulation peut non seulement

se muer en réalité, mais encore se retourner. Une ancienne qualité naturelle disparaîtrait ou peu s'en faut, et il n'en resterait que des rudiments, des apparences qui feraient parfois croire encore à son existence et à son pouvoir, tandis qu'une tendance opposée, surajoutée d'abord par et pour les nécessités de la vie, deviendrait plus réelle que la qualité primitive.

§ V

La faiblesse de la volonté se simule comme l'énergie. La timidité est à certains égards une faiblesse spécialisée de la volonté. Elle peut donner l'illusion de la faiblesse générale qui ne l'accompagne cependant pas toujours, et il s'en faut.

On s'imagine parfois que le timide est facilement influencé, qu'il manque d'initiative et ne sait pas résister à la volonté d'autrui. C'est là une confusion qui mène à de fréquentes erreurs.

L'apparence de la timidité (comme la fausse impassibilité) peut être due simplement à la réserve, à la retenue systématisée. Dans ce cas elle s'associerait à une volonté assez forte, mais par le fait seul qu'il simulerait la timidité, même bien involontairement, l'individu pourrait simuler la faiblesse.

La timidité vraie implique bien de la gaucherie, quelque indécision des systèmes psychiques, et l'inaptitude de l'esprit à constituer rapidement en certains cas sa volonté. Elle s'accorde pourtant très bien avec de grandes qualités du vouloir. Pour ne pas être parfait, pour ne point être toujours prompt, sûr et suffi-

samment souple, il peut ne pas être moins âpre et moins résolu. Des timides font preuve d'énergie active, et d'énergie passive surtout. Les personnes qui voudraient les diriger dans leur vie et espèrent y parvenir aisément ont des surprises désagréables, qu'explique une simulation de faiblesse généralement involontaire et parfois inconsciente.

Ce que je dis de la volonté s'applique entièrement au courage qui, à notre point de vue, se confond entièrement avec elle, la lâcheté étant inversement une faiblesse du vouloir qui ne peut arriver à s'organiser et à persister quand les circonstances extérieures ne le favorisent pas assez.

§ VI

Il est encore bien des confusions possibles et que je ne puis relever toutes. L'imprévoyance, par exemple, simule le courage ; et ce cas se rattache à celui que nous avons vu tout à l'heure : la simulation du courage par l'activité indépendante des éléments psychiques et l'absence de contrôle intérieur. Quand l'imprévoyance s'unit à des passions assez vives, le courage apparent va jusqu'à la témérité. De même la prudence simule la lâcheté et réciproquement. Dans l'équilibre ou le déséquilibre de l'esprit, il n'est pas toujours possible de faire à chaque désir la part qui lui revient. Est-ce que le désir est trop tenace pour qu'une inhibition puisse l'arrêter et que la prudence ait quelque influence, est-ce au contraire qu'il paraît violent à cause du manque naturel de contrôle et de réflexion ? Tel homme

recule-t-il devant un danger après un examen réfléchi qui lui montre l'inutilité de l'audace, ou bien se dérobe-t-il par peur des inconvénients à subir, alors qu'il croit au fond de lui-même qu'il vaudrait mieux résister ? Ce sont des questions qu'une connaissance profonde des individus peut faire résoudre en certains cas, non pas dans tous, et qui dans quelques-uns sont probablement insolubles par nature. Il n'en reste pas moins que les faits qui nous les font poser prêtent souvent à des simulations et à des erreurs dont l'individu tâche parfois volontairement de profiter. Qui n'a rencontré la lâcheté habillée en prudence ?

Il est enfin un autre genre de simulation sur lequel je ne m'arrêterai pas ici, mais que je dois indiquer. Sa portée est grande et je désire la faire soupçonner mais il intéresse surtout la morale.

Un même acte, un même individu seront jugés de façon très différentes selon les idées générales, philosophiques, religieuses, sociales, de ceux qui l'apprécient. Tel assassinat politique, par exemple, sera traité de « lâche attentat » par les uns, alors que son auteur sera pour d'autres un héros. On peut donc penser qu'il simule au moins une qualité, sinon les deux, et que s'il n'exploite point lui-même ce mensonge, ses amis ou ses adversaires ou tous à la fois vont l'exploiter chacun dans l'intérêt de leur cause. Les conséquences de ce fait vont, je crois, très loin.

CHAPITRE VI

Les simulations de la bonté et de la méchanceté. La douceur et la brusquerie.

§ I

La simulation de la douceur apparaît comme assez compliquée. D'une part on est porté à confondre la douceur et la honte, d'autre part on considère la douceur comme une qualité opposée à la violence et incompatible avec elle. Or la bonté et la douceur ne vont pas toujours ensemble, il s'en faut, et la douceur s'associe très bien chez une même personne avec une incontestable violence de caractère. Même la douceur et la violence ont parfois pour cause un même ensemble de qualités s'exerçant simplement dans des conditions différentes.

La douceur résulte,au moins en certains cas, d'une harmonie intérieure de l'être que le milieu ne vient pas contrarier. Peut-être ne lui est-il pas très favorable, mais il ne parvient pas à la troubler sensiblement. La force des tendances, leur bonne organisation, parfois le manque de clairvoyance ou de susceptibilité leur permet de vivre en paix. La douceur est l'état naturel d'un

mécanisme psychologique bien agencé qui fonctionne paisiblement et régulièrement, sans heurts intérieurs dus au détraquement des rouages, sans heurts extérieurs dus à l'intervention de forces capables d'arrêter ou de troubler sérieusement son jeu. Elle s'allie tout naturellement à la force des tendances, à leur pureté, à leur harmonie, elle est en quelque sorte l'expression objective, la résultante de ces qualités. Elle est semblable à la tranquillité de l'animal, même de la bête féroce lorsqu'elle est repue et que rien ne la dérange de sa digestion.

Par là même la douceur s'allie normalement à l'emportement et à la violence. Des tendances fortes et pures (au sens psychologique, c'est-à-dire ne comprenant pas d'éléments hétérogènes, mal accordés) et une personnalité qui résulte de la synthèse harmonieuse de ces tendances réagiront bien souvent brusquement et avec énergie si les forces extérieures viennent à les contrarier. La pureté suppose une certaine simplicité très favorable aux réactions violentes. Celui dont les passions ne sont pas troublées au dehors par l'antagonisme d'autrui et ne sont pas intérieurement contrariées par d'autres passions s'habitue à s'y abandonner sans réflexion et sans contrôle. Cela est assez évident. Il y a donc une raison essentielle pour qu'une simulation s'établisse, pour que la douceur apparente s'accompagne d'une violence virtuelle et, réciproquement, pour qu'un caractère violent revête, en certains cas, des apparences de douceur parfois très séduisante.

§ II

C'est une cause ordinaire de la simulation que l'apparence, ou ce qui est exactement identique, la réalité partielle et momentanée d'une qualité qui ne persiste pas, qui disparaît parfois devant une disposition d'esprit entièrement opposée. La nature de la douceur du doux-violent et de l'illusion qu'elle provoque nous apparaît nettement si nous la comparons à la douceur générale et continue. Chez quelques personnes réellement douces, cette qualité persiste même quand il n'y a pas harmonie entre elles et leur milieu. La douceur provient alors de l'absence d'égoïsme et de sens personnel, d'une harmonie interne qui résiste à l'hostilité des circonstances extérieures, ou de la souplesse des tendances qui se plient aisément aux exigences de la vie. L'esprit reste harmonieux au milieu des pires conditions. Il est des personnes qui se montrent douces dans la contrariété, dans l'affliction, dans le malheur, qui restent douces envers leurs ennemis, et, comme on le disait de Madame, envers la mort.

Quand on la compare à cette douceur, ce qu'il y a de précaire et, en ce sens, de simulé dans celle du doux-violent, s'impose aux regards. Celui-ci sera bon et affectueux, tendre et parfois faible envers ceux qu'il aime, mais il ripostera volontiers par un coup de poing ou par un soufflet à une remarque, même inoffensive, dont il se sentira blessé.

En revanche, il faut aussi pour apprécier ce qu'il y a de réel

dans la douceur du doux-violent, le mettre en parallèle avec le grincheux et l'emporté qui, même avec les gens qu'ils aiment et près desquels ils se sentent à l'aise, sont constamment hérissés, et témoignent d'une désharmonie constante de sentiments traduits au dehors par des sautes d'humeur, des plaintes, des gronderies âcres ou violentes, des colères ou des lamentations. Le moindre froissement même imperceptible y suffit. C'est dans l'esprit même du grincheux ou de l'emporté que sont les principales causes de leur mécontement. Une connaissance insuffisante pourrait cependant les faire confondre, surtout le dernier, avec le doux-violent qui simule selon les circonstances, ou la complète douceur ou la violence essentielle.

§ III

La douceur s'associe-t-elle à la bonté ? C'est une autre question. Dans ce que nous venons de voir rien ne permet de la résoudre. En fait le doux-violent est souvent bon. J'ai connu des hommes excellents qui appartenaient à ce type, ou qui allaient au moins jusqu'à la vivacité. Ils étaient affables, courtois, délicats, généreux souvent et très polis. Ce groupe de qualités constitue un type concret dont la réalisation ne me semble pas rare. Schœlcher, tel que l'a dépeint Legouvé (1), en est un excellent exemple.

Mais l'association des traits qui le composent n'a rien de nécessaire ni de régulier. A coup sûr la bonté peut développer

(1) Voir : Legouvé, *Soixante ans de souvenirs.* Paris, Hetzel.

la douceur, elle la suscitera peut-être, mais celle-ci existe sans elle comme elle peut exister sans celle-ci. Même chez le doux-violent, la douceur peut être égoïste.

Elle le sera si les tendances qui règnent dans le doux-violent sont des tendances qui se rapportent surtout à lui. Ses désirs peuvent même avoir pour fin la souffrance des autres et rien ne l'empêche en ce cas, s'ils ne sont pas contrariés, de les satisfaire avec douceur, sans emportement ni violence. L'on peut commettre doucement des actes de cruauté, et le cas n'est pas sans exemple. La cruauté sereine, douce de formes, est un trait que les romanciers ont exploité.

IV

La douceur peut dériver d'une autre source. Un grand empire sur soi, une volonté aux combinaisons sûres et tenaces la produiront également. L'harmonie intérieure du doux-violent s'y retrouve bien, mais avec des différences essentielles. Les doux dont il s'agit maintenant évitent les chocs extérieurs, ils ne s'y exposent pas, ou bien ils s'habituent à les supporter. Ils se font une sorte de château intérieur, un donjon dans lequel ils se réfugient en cas d'attaque. Tant que cela leur est possible, ils traitent les événements extérieurs comme des quantités négligeables, et répugnent à toute réaction nette et franche. Ils préservent leur harmonie intérieure par des moyens détournés. Les faux impassibles, par exemple, grâce à leur simulation de l'indifférence, évitent de s'emporter, peuvent

rester calmes, maîtres d'eux-mêmes, et doux par conséquent. D'autres acceptent un affront sans réagir vivement, et savourent d'avance une vengeance bien combinée. D'autres encore cachent sous une douceur égoïste et affectée un inexprimable mépris, une idée de complète séparation entre eux et les autres.

Dira-t-on que dans les cas de ce genre la douceur est simulée ? Oui, peut-être, si l'on se fait de la douceur une idée qui implique la bienveillance et la bonté. Mais cela paraît marquer un défaut d'analyse, et c'est un symptôme intéressant des incessantes simulations du caractère que l'équivoque du langage, et l'incohérence des sens communément attachés à un même mot. Il vaut mieux, je crois, prendre la douceur pour une simple apparence extérieure de la conduite d'un individu en rapport avec d'autres, sans rien préjuger des tendances et des dispositions qui la produisent ou qui l'accompagnent. Nous dirons alors qu'en de tels cas elle sert à sauvegarder le moi et son intégrité, son harmonie intérieure. Elle est profondément égoïste, elle répond au besoin « de ne pas s'attirer d'affaires ». Elle appartient à beaucoup de ceux qui, se sentant en désaccord avec leur milieu, ne se décident pas à le provoquer et ne veulent pas rompre avec lui. Elle peut exister chez des âmes élevées et nobles comme il s'en rencontre chez les faux impassibles, elle peut aussi se retrouver en des caractères bas, haineux et lâches, hypocrites et sournois.

Comme la douceur est généralement agréable, comme elle peut être inspirée par la bonté, il est assez naturel qu'elle simule la bienveillance et qu'elle s'emploie parfois très volon-

tairement, pour dissimuler la méchanceté, la haine ou l'envie. Cette simulation est toute indiquée aux faibles pour qui le recours à la violence pourrait être extrêmement dangereux. La haine des faibles se dissimule souvent ainsi sous une douceur voulue ou spontanée. La ruse et la perfidie qu'on a cru remarquer, avec quelque exagération et quelque excès de généralisation parfois, dans le caractère féminin, et dont Dalila reste l'exemple classique, doit en être un exemple. Même une certaine forme de méchanceté paisible et discrète, amie de l'ordre et des convenances, s'accompagne bien mieux de la douceur que de la violence. Certaines classes de criminels, les empoisonneuses en particulier, paraissent se distinguer par la douceur de leurs manières. Le cas de la Brinvilliers est extrêmement remarquable à cet égard. On y retrouve alors probablement l'unité intérieure et le jeu harmonique des tendances dont je parlais tout à l'heure. Les vices et les défauts, les tendances criminelles qui s'accommodent le mieux de la douceur sont naturellement ceux où toute lutte ouverte et directe est supprimée : la perfidie, l'hypocrisie, la méchanceté subtile et dissimulée, indirecte.

Tout ce qui fortifie le moi, l'aide à se rendre maître de lui-même, à soumettre les passions et les désirs à leur confédération, tout cela tend aussi à susciter ou à augmenter la douceur apparente : l'éducation par exemple, les froissements de la vie quand le moi est assez fort pour en tirer parti et qu'ils ne le troublent pas, l'effort volontaire pour réfléchir et se rassembler. Mais les mêmes causes n'augmentent point dans la même proportion l'amour ou la bonté. L'harmonie intérieure, la « pureté » psy-

chologique des tendances reparaît comme principe de la douceur, et nous voyons aussi comment cette douceur pourra tenir à des simulations très diverses.

La douceur n'en est pas moins bien différente selon les cas. L'harmonie qu'elle suppose est tantôt générale, involontaire, inconsciente, tantôt au contraire partielle, imposée par l'énergie de la volonté, laissant subsister à côté d'elle des discordes et des désordres. Et la nature des simulations se ressent de cette diversité et varie elle-même depuis celle du doux-violent, franc et délicat, jusqu'à celle du Tartufe ou à celle du faux impassible dédaigneux.

§ V

Des personnes affectueuses et douces montrent, et parfois avec une certaine affectation, des apparences de brusquerie et de raideur. Le cas est même assez fréquent. C'est peut-être là une exagération du phénomène de défense qui produit la dissimulation simple et l'apparence d'impassibilité. La réaction et le contraste sont plus vifs, plus poussés chez le brusque que chez le faux impassible. Parfois les deux types se confondent et se mêlent. La brusquerie, j'ai pu le constater, fait parfois croire à de l'indifférence. Mais le brusque dissimule son impressionnabilité non seulement sous une froideur voulue, mais sous des gronderies, des rebuffades.

La brusquerie s'oppose à la douceur comme la violence dont elle est une forme affaiblie. La simulation du doux-brusque

consiste dans l'opposition entre le caractère affectueux et bon porté à la douceur, et ses manifestations désagréables, qui naturellement, comme toujours, ne sont pas cependant tout à fait menteuses. Elle se rattache probablement en général, et sûrement dans certains cas, à l'association par contraste. Les nerveux, les contrariants sont assez disposés à se rendre désagréables même aux gens qu'ils aiment. Ils se plaisent de temps en temps à dissimuler aux autres leur affection, et aussi à se la dissimuler à eux-mêmes, à se plaindre, à s'emporter, à grogner lorsqu'au fond ils sont contents, à exprimer par des paroles désagréables ou quelque peu blessantes des pensées de félicitations ou des sentiments de sympathie. Ils ont quelque gêne, quelque pudeur à se montrer tels qu'ils sont. La brusquerie simulée, ou plutôt la brusquerie simulante, est une utilisation généralement spontanée, parfois volontaire, et qui peut s'organiser assez bien, de la tendance à l'association par contraste et de la nervosité un peu gênante qui l'accompagne souvent. Le type du « bourru bienfaisant », caractère réel, mais dont la littérature a jadis abusé, est une forme de cette fausse brusquerie.

L'utilité de la brusquerie simulante est à peu près celle de la fausse impassibilité. Par son caractère agressif, elle agit plus efficacement en certains cas, moins efficacement dans d'autres. Avec des gens un peu timides ou poltrons, elle prévient encore mieux les attaques ; avec des gens violents elle risque de les provoquer, bien que les gens violents eux-mêmes ne se soucient pas toujours de provoquer la violence des autres, ce qui atténue le danger. Elle suscite plus d'hostilité et d'opposition, et passe moins inaperçue.

§ VI

J'ai connu plusieurs cas de cette simulation. Un d'eux surtout me paraît remarquable par sa netteté. Une personne bonne et plutôt douce était arrivée ainsi à passer généralement pour froide, indifférente et désagréable. L'apparence hérissée et brusque, spontanée surtout, à moitié voulue parfois, et, je le crois, à bien des égards inconsciente, avait produit tout son effet. Le phénomène de défense était efficace, il écartait bien des petits ennuis. Mais la finalité est toujours imparfaite même dans l'âme humaine et il était si marqué qu'il en devenait souvent nuisible. Peut-être aurait-il mieux valu qu'il ne se produisît pas et que la personne apparût dans sa vraie nature.

Cette nature comportait un fond d'énergie, de franchise, d'affectuosité, d'impressionabilité nerveuse, le désir de conformer sa conduite à un idéal assez haut, et aussi un besoin assez vif de décision et de certitude uni à un sens critique développé et à une grande lucidité d'esprit. Sans doute faut-il ajouter à tout cela cette possibilité ou cette réalité restreinte d'indifférence vraie qui se trouve souvent chez le faux impassible et qui est le point de départ de la simulation.

Le sens critique, la lucidité et l'impressionnabilité rendaient difficile la satisfaction du besoin de certitude et d'action assurée et prompte. De là quelque éloignement et en même temps beaucoup de goût pour la discussion et, dans certains moments critiques une décision nette et vive obtenue de temps en temps par des

à-coups brusques, des impulsions soudaines. De là aussi une certaine hésitation que dissimulaient plus ou moins en certains cas, des brusqueries et des boutades. La nervosité et la franchise, le besoin de décision vive, et la lucidité faisait que les adversaires recevaient souvent des paroles dures et qui portaient bien. Mais les amis devenaient aisément des adversaires, à propos de toutes petites questions, de théories divergentes, de goûts opposés et ils étaient traités comme tels. Et lorsque la sympathie existait et ne demandait qu'à se manifester, l'impossibilité de la montrer de la façon voulue, ou une certaine gêne en remplaçait parfois l'expression par une allure indifférente, même agressive. De là une difficulté très grande à ménager les amours-propres et les intérêts, à refuser une chose avec grâce ou même à supporter les amabilités d'autrui.

Le résultat était une réputation de dureté et de froideur fort injuste, ou qui ne correspondait qu'à une partie de la réalité mise en relief et dénaturée par la nervosité naturelle et les nécessités de la défense.

Il est vrai que ceux qui avaient vu les défauts de cette armure un peu inquiétante allaient jusqu'à parler de caractère « bonasse », ce qui était une exagération inverse. Il pouvait cependant se produire, en certains cas, de véritables faiblesses. Le sens de la justice, quoique fort, laissait agir parfois des sentiments de sympathie ou de pitié qui le contrariaient.

Sûrement la dureté et la froideur apparente, la brusquerie, l'humeur variable et fantasque, écartaient un certain nombre de ces occasions de faiblesse, et constituaient par là même une nouvelle défense assez efficace. Il est à noter que cette défense

là n'était pas précisément égoïste. Elle avait plutôt pour but et pour effet de conformer l'esprit à l'idéal qu'il devait réaliser et prenait ainsi une valeur sociale plus considérable que sa valeur égoïste et personnelle. Ce que la simulation protégeait ici, c'était moins l'individu qu'un type spécial conçu comme désirable et devant être réalisé. C'est au reste ce qui se produit souvent, avec plus ou moins de force et de netteté et nous avons eu déjà l'occasion de remarquer, çà et là, ce procédé.

CHAPITRE VII

Les simulations de l'imprévoyance et de la prévoyance.

§ I

L'imprévoyance est une grande cause de simulation et la prévoyance également. En systématisant plus étroitement ou en relâchant les éléments de l'esprit, elles donnent au caractère des apparences très variées. La prévoyance, en effet, est une coordination de faits actuels avec le souvenir de faits passés et la prévision d'événements à venir. L'imprévoyance, au contraire, c'est le champ laissé libre à l'impression du moment, l'absence d'inhibition, le défaut de solidarité entre le moi d'hier, celui d'aujourd'hui et celui de demain.

Nous avons déjà vu l'imprévoyance simulant le courage, ou la franchise. Elle simule pareillement la générosité, la bonté aussi ou l'affection. Il s'agit ici, j'ai à peine besoin de le faire remarquer, d'une imprévoyance qui n'est pas purement intellectuelle, mais qui se traduit également dans nos sentiments et dans notre manière d'agir.

Dans tous ces cas le mécanisme est le même. C'est parce que les sentiments, les idées tendent à produire immédia-

tement et sans prévision, sans souci des conséquences, des actes ou des paroles, qu'ils font croire à la franchise. Même le mensonge, qui est accueilli et immédiatement lancé dès qu'il se présente à l'esprit, prend alors un air de sincérité spontanée. De même et selon les sentiments qui assailleront tour à tour l'esprit, certaines personnes simuleront la bonté et la générosité, ou bien, au contraire, la haine, le désir de vengeance. Et l'expression de ces sentiments divers ne correspondra souvent qu'à une réalité faible et passagère, que transformerait, si elle était possible, la prévision des conséquences.

§ II

Le vieux type du « bohême » nous donne une bonne idée des simulations de l'imprévoyance. Il nous expose fort bien comment des apparences de générosité, d'indépendance d'esprit, d'aspirations élevées, peuvent exister (je ne dis pas qu'elles le doivent, car ces qualités apparentes peuvent se trouver en harmonie avec les qualités réelles du caractère) avec un fond d'égoïsme, de dureté, d'avarice même ou d'étroitesse d'esprit. Et plus tard celui-ci apparaîtra, quand les conditions de la vie auront changé, quand l'âge et l'expérience auront pour ainsi dire, tassé le moi, ou simplement quand la girouette aura tourné, quand l'esprit, très mobile, sera occupé par de nouvelles impressions rapidement nées, rapidement éteintes.

Tout ce qui altère la systématisation rigoureuse de l'esprit peut devenir une cause de semblables simulations.

Rappelons par exemple la générosité, le bavardage, les attendrissements et aussi les colères de l'ivrogne qui souvent ne montrent que des côtés secondaires et ordinairement subordonnés de sa personne. Il se peut que les changements de caractère que l'on signale dans l'évolution de maladies mentales ou cérébrales s'expliquent parfois ainsi. Le malade ne serait pas précisément plus généreux, mais plus imprévoyant ; il coordonerait moins ses actes et simulerait certaines qualités peut-être très faibles chez lui.

Une passion violente ou une excitation subite, une forte émotion, agissent dans le même sens, nous empêchent de raisonner, de prévoir, d'ajuster notre conduite à toute la complication de la vie. Certaines circonstances particulières, grâce à la nature spéciale des impressions qu'elles provoquent, désorganisent ainsi momentanément l'esprit et suggèrent des actes qui peuvent être de véritables simulations.

Rattachons à ces causes la générosité passagère des joueurs, des amoureux, des gens enrichis subitement. Un joueur ayant gagné une certaine somme aux « petits chevaux » où le calcul des probabilités était peu encourageant, donne un pourboire relativement considérable à l'employé qui lui tend son gain. Il ne faudrait pas en conclure à sa générosité foncière. Peut-être existe-t-elle, en effet, mais nous n'en savons rien.

Chacun a ses points sensibles dont l'excitation l'empêche de réfléchir et d'agir « raisonnablement ». Certains avares très regardants chez eux, quand il s'agit de frais du ménage, de dépenses utiles ou même nécessaires, gaspillent volontiers l'argent pour s'amuser et même, en s'amusant, pour offrir du plaisir à d'autres.

§ III

La vérité relative du sentiment simulé apparaît ici plus nettement que dans beaucoup d'autres cas. Le défaut de prévoyance, le manque de coordination laisse certains états actuels, certaines impressions passagères développer leurs conséquences. Ces états, si fugaces qu'ils puissent être, sont certainement réels. Si l'imprévoyance peut parfois simuler la franchise, elle est bien souvent une condition de la sincérité. L'incohérence et le jeu indépendant des éléments psychiques peuvent en effet laisser apparaître, comme derrière un masque qui se brise, aussi bien l'égoïsme que la bonté, aussi bien la rapacité que des sentiments généreux.

Il se produit ainsi de nouvelles simulations, des simulations par distraction, par oubli, mais ces simulations sont parfois révélatrices, et parfois ce qu'elles montrent est plus important que ce qu'elles cachent. Un choc imprévu, un heurt brusque, en nous empêchant de réfléchir, nous font montrer au grand jour des sentiments que nous cachions soigneusement, sans d'ailleurs avoir le moindre désir d'y renoncer. Des gens que la politesse recouvre d'une couche superficielle de bonté laissent percer ainsi, par l'effet d'une brusque secousse, un égoïsme solide.

C'est que si la prévoyance et toutes les qualités qui s'y rattachent nous permettent de tirer parti de notre nature au mieux de nos intérêts, et au mieux des intérêts d'autrui, elles

peuvent aussi créer en nous une personnalité superficielle et artificielle, une sorte de fantôme social, d'automate conscient que nous présentons à notre place dans le monde et que nous faisons passer pour nous. La secousse qui le fait évanouir montre ce que nous sommes. Seulement ce personnage fabriqué a sa réalité aussi et cette réalité varie beaucoup. Il tend à se réaliser et nous tendons, nous, selon nos vues et nos désirs, soit à le réaliser aussi, soit à le laisser à l'état de simple apparence. Il peut être pour nous un idéal vers qui nous allons ou une sorte de paravent derrière lequel nous nous sentons plus libre. Et, selon son degré de réalité, sa disparition momentanée amènera soit des révélations, soit des simulations dans un sens ou dans l'autre. Si cette nature acquise est devenue plus vraie que notre nature première, la réapparition momentanée decelle-ci sera une sorte de tromperie, une cause d'erreurs. La simulation, en tous ces cas, résulte de la généralisation suggérée par une qualité réelle, mais moins forte et moins durable qu'elle ne le paraît, quoique de valeur très variable. Elle s'aggrave par l'utilisation instinctive ou inconsciente des apparences.

§ IV

La prévoyance, la prudence, toutes les formes de coordination serrée, s'étendant au loin dans l'avenir et dans le passé, refrénant sérieusement l'activité intempestive des désirs, peuvent devenir la cause de simulations inverses des précédentes,

et très semblables par leur principe et leur mécanisme.

Elles pullulent surtout dès que l'individu ne ressemble pas à son milieu, que sa logique est plus forte et plus large, dès que sa conduite heurte certaines conventions. Et d'ailleurs, quelquefois l'appréciation exacte est difficile. L'acte de refuser un sou à un mendiant peut traduire soit de l'indifférence, soit des sentiments profondément humains, d'une humanité prudente et prévoyante. De même une punition sévère infligée à un enfant peut déceler plus d'affection qu'une indulgence oublieuse. Elle peut être interprétée cependant comme l'indice d'une certaine dureté de cœur. La prévoyance minutieuse des ravages que peut produire un microbe donnera à celui qu'elle influencera des allures qui paraîtront celles d'un fou, à un plus ignorant, à un plus insouciant, ou, selon les cas, à un plus courageux. Un homme outragé qui, au lieu de s'emporter, combinera froidement une vengeance lointaine semblera indifférent ou lâche.

Tout sentiment qui ne se produit pas selon les formes attendues risque d'être méconnu. Une systématisation large et précise de la conduite, enchaînant un grand nombre de faits, idées, impressions, tendances, sentiments, exige naturellement que chacun de ces faits se subordonne à l'ensemble. Elle est compliquée, elle retient l'expansion immédiate des sentiments, elle en rend la manifestation tardive, momentanément nulle, tout au moins invisible ou difficile à comprendre. Il arrive ainsi que les tendances les mieux coordonnées, c'est-à-dire les plus fortes, les plus vraies, se font spécialement méconnaître, et le caractère en reçoit une interprétation directement opposée à la réalité.

§ V

En de pareilles occasions, la finalité psychique est souvent très imparfaite, et parfois elle disparaît. Toutes ces simulations et ces erreurs sont mal organisées encore, l'homme les produit inconsciemment un peu au hasard, il en tire parti pour ainsi dire malgré lui et sans l'avoir prévu. Peut-être verra-t-on peu à peu se dessiner des tromperies plus régulières, des mensonges plus systématiquement utiles. On peut en distinguer çà et là des ébauches. Il ne faut pas oublier que l'homme est un animal en formation.

Souvent l'apparence prise au sérieux est fâcheuse pour l'individu. Les erreurs commises peuvent entraver même le développement des qualités méconnues. Qu'un père paraisse froid quand sa conduite est à la fois affectueuse et prudente, cela peut faire que d'autres, même avec de bonnes intentions, détachent de lui ses enfants. Toutefois la finalité n'agit pas toujours à contre-sens. Par exemple, celui qui médite une vengeance longue à préparer peut avoir avantage à paraître lâche ou peu rancunier, c'est-à-dire peu dangereux. Sont-ce surtout les sentiments socialement mauvais qui profitent de ces erreurs, tandis que les bons en seraient plutôt entravés? C'est ce que je craindrais d'affirmer, en remarquant toutefois que la bêtise moyenne peut avoir une influence de ce genre en agissant sur ce qui la dépasse, en l'interprétant et en agissant d'après sa logique. La finalité sociale n'est pas plus impeccable que la finalité dans l'individu.

QUATRIÈME PARTIE

VUES SYNTHÉTIQUES

CHAPITRE PREMIER

La généralité de la simulation et sa nature.

§ I

Au premier abord, on peut croire que cet ensemble de phénomènes étudié ici sous le nom de simulation, constitue une sorte d'exception, curieuse peut-être, mais d'importance en somme médiocre. Il faut au contraire, à mon avis regarder, ces faits comme une chose essentielle, générale et qui symbolise exactement la nature et le sens de la vie individuelle et de la vie sociale.

Les faits que j'ai examinés ou indiqués ne sont qu'une très faible partie des simulations qui se produisent continuellement. Leur plus grande régularité, leur fréquence relative, leur netteté me les ont en quelque sorte imposés comme sujet d'étude, mais des faits quelconques pris au hasard dans les manifestations du caractère pourraient servir à des constatations et à des considérations tout à fait analogues.

Il n'est aucun de nos actes, il n'est aucune de nos manières d'être qui ne soit susceptible de tromper, selon leurs dispositions d'esprit, ceux qui les observent et les jugent. Quiconque a un peu vu les gens s'apprécier les uns les autres doit être fixé sur le nombre et la qualité des erreurs qu'ils peuvent commettre, sur la diversité et l'étrangeté de leurs jugements à l'égard de certains actes dont le sens paraît clair cependant. Pour peu que leur intérêt, leurs haines ou quelque sentiment tendre soient en jeu, les erreurs et les illusions foisonnent.

Ne se produiraient-elles pas qu'elles resteraient toujours possibles. Je veux dire que, si on les évite parfois relativement, ce n'est que par une interprétation correcte et toujours un peu hasardeuse, non par une constatation.

Nos actes ne portent jamais avec eux la marque objective certaine de l'ensemble de tendances qui les produit. Cet ensemble, notre personnalité, est singulier, unique en tant que constituant un être dont il n'existe, dont il ne peut exister qu'un seul exemplaire. Il est trop complexe, trop touffu, trop incohérent aussi pour que l'on puisse jamais le connaître complètement. A-t-on passé sa vie avec une personne, l'a-t-on longuement observée, il reste toujours en elle des coins inconnus, des désirs latents, peut-être desséchés, mais dont on ne peut jamais dire s'ils ne vont pas refleurir, que l'on ignore et qu'elle ne connaît pas elle-même, des tendances profondes qui influencent sa conduite sans qu'il soit possible de mesurer ou même d'apercevoir cette influence. Toujours un doute est possible sur le sens profond et exact des actes et des paroles d'un être humain, et toujours l'erreur nous menace.

D'une part, si sincère que soit un acte, il n'exprime sensiblement qu'une partie de la personnalité, il laisse dans l'ombre des parties du caractère qui peut-être contrarient la première, et qui, vaincues aujourd'hui, reprendront demain l'avantage. Et d'autre part, parmi les tendances qui ont influencé la conduite, il en est beaucoup qui restent inconnues, inappréciables, l'acte est une synthèse dont les éléments ne peuvent pas toujours être connus, non plus que leurs rapports. Les motifs et leurs combinaisons sont toujours à quelque degré incertains. Et ce sont là deux grandes causes d'erreur.

§ II

Mais peut-on qualifier de « simulation » une simple occasion d'erreur ? Si les autres se trompent sur nous, faut-il dire que nous les trompons ?

Cela paraît excessif. Pourtant entre la simulation et l'occasion offerte d'errer, il est impossible d'établir une distinction bien nette. Toute simulation implique soit la maladresse et la bêtise, soit même une certaine complicité de l'observateur trompé. Quel sera le degré de maladresse ou de complicité requis pour que la faute de l'illusion retombe entière sur l'observateur et que l'observé n'en conserve aucune responsabilité? Il est impossible de le fixer. La simulation la plus volontaire et la plus adroite suppose déjà quelque aveuglement au moins chez celui qui en est dupe, et l'erreur la plus grossière, celle que l'observé cherche à prévenir et dont il souffre, repose déjà sur quelque

fondement réel. Othello, plus prudent, pénétrerait Iago, et s'il comprend mal Desdémone, son erreur n'est pourtant pas sans aucune espèce d'excuse. La pitié, la sympathie de celle-ci peuvent bien simuler un sentiment plus tendre. Elle n'est pas absolument irresponsable de l'illusion dont elle meurt.

Il y a donc dans toute simulation deux éléments, toujours réels, mais dont la valeur relative peut considérablement varier. Les états extrêmes sont caractérisés d'une part par le maximum d'habileté du simulateur joint au minimum de maladresse de l'observateur, de l'autre par le minimum d'habileté, de volonté consciente, ou de combinaison instinctive du simulateur, joint au maximum de maladresse ou de complicité de la dupe. Entre ces deux extrêmes s'étagent tous les intermédiaires et toutes les complications, sans que nous ayons le droit de nous arrêter à un degré plutôt qu'à l'autre pour en faire une limite. La simulation des caractère est ainsi une opération sociale, le résultat d'une sorte de collaboration variable où les collaborateurs sont tantôt des antagonistes apparents et tantôt des compères, mais où ils sont toujours unis et soutenus par l'ensemble social dont tous deux font partie.

§ III

Toute manifestation d'un caractère est ainsi une occasion d'erreur, et par suite une simulation. Il suffit pour cela qu'elle n'exprime pas absolument et d'une manière totale la personnalité qui la produit. Or une personnalité est trop complexe, trop incohérente aussi pour pouvoir s'exprimer, je ne dis pas par

un acte ou par quelques paroles, mais même par toute la série d'actes et de paroles qui sont la vie apparente d'un homme.

Il suffit, pour s'en convaincre, de penser à toutes les gênes, à toutes les restrictions qu'imposent à nos idées et à nos sentiments les nécessités de la vie psychique et les nécessités de la vie sociale. Il n'y a jamais une adaptation parfaite de l'acte au sentiment, de la parole à la pensée ; l'état d'harmonieuse perfection qui, par hypothèse, la rendrait possible, n'a jamais été réalisé. Il n'est pas un de nos désirs, pas une de nos tendances, pas une de nos idées qui ne contrarie quelque autre désir, quelque autre idée, qui ne soit obligé, pour cela, de se restreindre, de se dissimuler, de se faire passer pour ce qu'il n'est pas, en même temps qu'il contraint les autres à la même manœuvre. Il n'en est pas un non plus qui, par son expansion naturelle, ne tende à gêner quelqu'un de nos compagnons de vie et qui pour cela, ne doive se cacher, ou se déguiser. Mais par les côtés où ils rencontrent soit l'assentiment des autres éléments psychiques, soit la faveur des autres éléments sociaux, ils sont fortement incités au contraire à s'exagérer et à se développer artificiellement, à simuler une force et une influence qui leur manque. Et pas un ne peut se montrer pour ce qu'il est réellement, agir franchement dans la plénitude de sa nature.

§ IV

Comme un mouvement musculaire résulte de l'activité combinée des muscles antagonistes, un acte résulte aussi

de l'activité combinée de tendances et d'idées qui se combattent. Mais on ne remarque en général que l'ensemble de désirs avec lequel s'accorde l'ensemble de l'acte. Nous avons une idée très nette de la simulation ainsi produite en grossissant le phénomène, en le transportant du terrain psychique dans le domaine social. Juger un homme sur ses actes, c'est juger de l'état d'esprit d'une assemblée délibérante par ses lois et ses résolutions en refusant de considérer les partis que le vote final a mis en minorité, et même les coalitions d'opinions hétérogènes qui ont entraîné ce vote. C'est ce qui arriverait si la délibération était secrète, et si l'on ne connaissait pas le chiffre des votes émis pour ou contre tel projet. Les délibérations, les hésitations, les combinaisons compliquées qui précèdent nos actes ne sont pas toujours publiques et manifestes et nous les ignorons nous-mêmes bien souvent.

Aussi un acte même caractéristique implique-t-il assez généralement l'existence à quelque degré de la tendance ou de la qualité opposée à celle qu'il manifestes. Un acte de courage implique qu'on a surmonté quelque crainte, un acte de hardiesse qu'on a vaincu quelque timidité, un mouvement de générosité qu'on a réprimé un désir d'égoïsme ou d'économie.

On a même poussé trop loin ou plutôt on a vicié l'expression de cette vérité. C'est une opinion assez commune qu'il n'y a de mérite que s'il y a lutte et qu'une qualité ne s'atteste réellement que par la défaite visible d'une qualité opposée presque aussi forte sinon plus forte qu'elle. Pour être réellement courageux il faudrait avoir peur, et, pour être généreux, se sentir foncièrement avare. Cela ferait de chaque acte louable

une simulation et une hypocrisie très marquée. A mon sens, c'est dépasser et surtout fausser la vérité, c'est commettre une équivoque dangereuse sur le mérite et ses conditions. Mais il est vrai, et j'ai longuement essayé de le montrer ailleurs, qu'aucun sentiment, aucune tendance ne se constitue et n'aboutit à l'acte que par des jeux d'oppositions et de contrastes (1). C'est dire qu'il y a partout de la dissimulation et de la simulation. Ne peut-on pas affirmer qu'il y a quelque hypocrisie à ne pas laisser paraître dans notre conduite les mauvais sentiments dont nous sommes animés? Que cette hypocrisie soit louable ou non, ce n'est pas ce dont je m'occupe ici.

§ V

Mais en même temps la coalition de forces hétérogènes et discordantes est continuelle dans l'âme humaine comme dans les grandes assemblées. Un acte héroïque sera déterminé par l'amour du bien, la pitié, le sens du devoir et de la justice. Mais peut-être aussi l'orgueil d'attirer l'attention de la foule, un besoin d'action qu'un minime changement de circonstances eût détourné d'un autre côté, le désir de nuire à des gens qui pâtiront de l'acte commis y ont-ils contribué, avec bien d'autres tendances encore. Il n'est pas un sentiment, pas une qualité qui ne soit ainsi plus ou moins altérée, mélangée à quelque degré d'impuretés diverses, pas un acte vertueux

(1) Voir : *L'Activité mentale* (Paris F. Alcan).

dont la source ne contienne un peu de boue et sans doute aussi pas un acte criminel qui ne dérive, pour une part si petite soit-elle, de quelque bon sentiment. Ainsi la franchise dissimule souvent le désir de dire des choses désobligeantes, la générosité, l'orgueil et le mépris. La méchanceté qu'on témoigne à une personne est quelquefois faite de l'amour qu'on a voué à une autre.

Nos actes sont la résultante de phénomènes très compliqués ; si l'on savait en analyser les causes, ils décèleraient de très nombreuses tendances et très variées. Mais cette analyse est souvent impossible, et lorsqu'elle ne l'est pas, peu de gens savent ou veulent la faire. Ce n'est souvent qu'après coup, par de nombreuses comparaisons, par l'interprétation raisonnée d'une série d'actes, de l'ensemble d'une conduite, que l'on peut déterminer, toujours imparfaitement, les alliages compliqués qui se sont formés et reconnaître quelques-unes des tromperies et des méprises.

§ VI

Notre jugement s'exerce sur les autres hommes comme sur un personnage de théâtre ou de roman. Desdémone, loin de trahir Othello lui est passionnément fidèle. Cependant sommes-nous bien sûrs que sa sympathie pour Cassio ne se transformera jamais et qu'elle ne se lassera pas de son beau nègre ? Le cas serait discutable et les renseignements donnés par Shakespeare souffriraient peut-être plusieurs interprétations. Les

actes et les rôles d'un personnage littéraire peuvent souvent être équivoques. J'ai développé ceci ailleurs et tâché de montrer comment on pourrait comprendre le Philinte de Molière (1) Parfois même on peut supposer que l'auteur se trompe sur ses personnages. Cette supposition s'impose même lorsqu'on voit des romanciers vanter les hauts sentiments et la belle intelligence de personnages qu'il font agir et parler comme des pleutres ou des nigauds. Peut-être Desdémone a-t-elle simulé la fidélité de manière à tromper Shakespeare.

Quand c'est une personne réelle que nous jugeons, notre appréciation se fonde aussi sur des données très incomplètes et souvent de valeur douteuse. Notre imagination travaille, et notre esprit interprète. Ce travail passe souvent inaperçu. On aime à prendre des inférences hasardées pour des constatations directes. En fait, il n'y a pas de constatation, et toute observation est une inférence et quand il s'agit de comprundre un caractère, la part du raisonnement, conscient ou non, devient énorme. De plus, les expériences et les observations qui pourraient nous aider à vérifier notre façon de juger sont souvent impossibles, ou bien l'on ne se donne pas la peine de les faire. Il y a donc une immense quantité de raisons pour que nos jugements sur les autres soient erronés ou tout au moins incomplets, ce qui est une manière d'être erroné, et entraîne encore de nouvelles erreurs.

Mais tous ces jugements incomplets et faux que nous portons sur les autres, correspondent en somme à autant de si-

(1) Voir : Revue bleue, 1886 : *De l'interprétation des types littéraires. Le Philinte de Molière.*

mulations de leur part. Simuler, en effet, ce ne peut être autre chose que présenter aux autres des apparences qui peuvent les engager en des idées fausses. C'est ce que nous avons vu tout à l'heure. Et nous retrouvons ici pour d'autres raisons, sous une autre forme, la généralité de la simulation.

§ VII

Ainsi, de quelque façon que nous prenions la question et que nous regardions le simulateur ou la dupe, nous arrivons à la même conclusion. Elle s'imposerait encore si nous considérions le cas où le simulateur est dupe de sa propre simulation. Nous avons eu déjà tout à l'heure l'occasion de remarquer qu'on ne pouvait pas se connaître. Il y a toujours quelque discordance dans la synthèse qui nous révèle à nous-même. A un point de vue très général, nous ne nous connaissons pas autrement que nous connaissons les autres. Ici encore nos constatations ne sont que des inférences et des inférences fondées sur des données très imparfaites et bien incomplètes, car la plupart des gens se connaissent peut être encore moins bien qu'ils ne connaissent les autres et ne savent pas s'observer réellement.

Et nous y arrivons de nouveau en prenant la question sous une forme plus générale, en atteignant à une source plus haute de l'erreur universelle, en examinant la nature même des phénomènes psychologiques qui composent une personnalité. Nous avons déjà parlé, à ce point de vue, de la volonté qui implique forcément une illusion et un mensonge. Mais nous pouvons en

dire autant de l'intelligence et du sentiment, et j'insisterais davantage sur ce point si j'étudiais les mensonges de l'esprit en général. Comme ils conditionnent ici ceux du caractère, il faut bien en dire quelques mots. En ce qui concerne l'intelligence, nous avons eu déjà l'occasion de voir que toute connaissance était illusoire et erronée. Elle consiste en un symbolisme d'autant plus inexact qu'il a la prétention de serrer de plus près la réalité, de la représenter dans sa nature même et sa complexité. Il n'est pas d'ailleurs une image, il n'est pas une idée qui ne soit à la fois en lutte avec les autres, et qui ne donne quelque prise à l'esprit pour profiter de ce désaccord. C'est là l'essence même et la caractéristique du mensonge. Toutes nos images, nos idées luttent les unes contre les autres, cherchent réciproquement à se réduire, mais un ordre supérieur les unit cependant et les fait collaborer à une même œuvre intellectuelle. Pour cette œuvre intellectuelle, même remarque. Elle aussi est en opposition avec d'autres et cette opposition sert à une nouvelle harmonie. Et les choses continuent ainsi.

Nous en dirons autant des sentiments. Tous nos sentiments s'opposent et se combattent, tendent à se supprimer. Mais en même temps ils sont unis et conciliés à certains égards. Chacun tend à envahir l'esprit, à le soumettre. Il se heurte à d'autres qui agissent de même. Et l'esprit les conserve tous en formant d'eux un système, en régularisant leur satisfaction, en palliant leur opposition sans la résoudre. Nous sommes à la fois amour et haine, aversion et désir, courage et lâcheté. Mon désir de lire s'oppose à mon désir de manger,

mon désir de m'instruire à celui d'écrire mes idées. Chacun voudrait dominer absolument, il refoule les autres et il est contenu aussi par eux, et de cette lutte, l'ensemble de la personnalité se sert pour créer une harmonie. Bien mieux comme ces désirs dépendent les uns des autres, il faut qu'ils s'ordonnent et se subordonnent. Si l'on veut pouvoir travailler, il faut manger, et si l'on veut pouvoir manger, il faut travailler aussi. Nos désirs sont opposés, hostiles, mais ils se combinent.

De même un sentiment qui est puissant chez moi, il faut quelquefois que je le cache et que je le nie. De cette opposition, de cette contradiction entre ma nature et ses expressions résultera une harmonie nouvelle : la continuation de l'existence dans les conditions qui peuvent la rendre heureuse ou supportable. Et même un sentiment ne peut parfois vivre qu'à la condition de s'accompagner de sa négation directe ou suggérée. Le mensonge commun, l'hypocrisie vulgaire apparaît ainsi comme un cas spécial de l'opposition des faits et de leur accord plus profond, une forme particulière du mensonge universel que je compte étudier ailleurs. Tous les chemins nous amènent à la même conclusion générale.

§ VIII

Cette conclusion générale, c'est que la simulation est partout et toujours et que nulle part et jamais elle n'est absolue. Je dirai même que par cela qu'elle implique une certaine harmonie, elle suppose aussi une certaine réalité et une certaine vé-

rité, puisque au fond nous ne pouvons avoir d'autre conception de la vérité que celle de l'harmonie.

Le fait de feindre une qualité, d'y penser, de se la représenter et de la représenter aux autres, lui donne déjà un minimum appréciable de réalité. Nous avons eu souvent à le constater. Tartufe a quelque piété et peut-être en a-t-il eu jadis davantage, ou peut-être en aura-t-il plus un jour. Son hypocrisie ne nous trompe que sur la quantité ou peut-être aussi sur la date. Il est admis en psychologie que toute idée, tout sentiment, tout acte tend à se compléter, à se réaliser de plus en plus. En simuant la piété, Tartufe tend à devenir pieux. L'homme qui suit le conseil de Pascal et qui pratique sans croire et pour croire agit en somme comme lui, mais en contrariant moins le développement de la tendance qu'il simule.

CHAPITRE II

Le mécanisme général de la simulation.

§ I

A diverses reprises, j'ai tâché de montrer le mécanisme spécial de quelques mensonges du caractère. L'examen du mécanisme général de la simulation nous en fera mieux saisir la nature même et nous comprendrons mieux, par lui, les raisons de sa généralité. Nous savons déjà par ce qui a précédé que nous allons retrouver ici la synthèse systématique, l'inhibition, les contrastes qui sont à la base de tous les faits psychologiques. Il faut seulement démêler les conditions particulières de leurs manifestations dans le cas qui nous occupe et la forme qu'ils y prennent.

La simulation a pour point de départ une discordance qu'elle aggrave pour y remédier. Si nous voulons cacher ce que nous sommes ou paraître ce que nous ne sommes pas, c'est qu'il nous serait désagréable ou dangereux de paraître semblables à nous mêmes, qu'il nous est, en diverses façons, avantageux de paraître différents. C'est là le fait initial qui sert de point de départ à la fausse impassibilité comme à la sensibilité feinte

et à toutes leurs variétés comme à toutes leurs combinaisons.

Cette discordance, le simulateur va l'augmenter soit directement, soit en lui substituant une autre désharmonie.

Pour cela, il met en relief un côté de son caractère ou de son humeur, une idée, un ensemble de gestes, un état psychique enfin. Et cet état est en contradiction avec d'autres plus importants et qui dominent l'individu. Il généralise cet état, il l'étend et il le développe. Autour de quelques éléments discordants de son esprit, soutenus par des tendances généralement hétérogènes et que l'occasion, le besoin qu'elles en ont, a rapprochées d'eux, le simulateur construit tout un système d'actes, de paroles, d'idées, d'impressions diverses et surtout d'expressions. Naturellement ce système précise et développe la discordance primitive. Par exemple il a quelques impressions, quelques habitudes, quelques idées de piété. D'ailleurs ces idées, ces habitudes, il ne les aime pas et y tient peu. Elles sont en opposition avec sa sensualité, son avidité, sa goinfrerie. Mais elles peuvent lui servir. Alors il les développe. Il multiplie les pratiques, il se revêt d'apparences pieuses comme d'un vêtement qu'on ne laisse tomber que dans la solitude, ou dans la société de quelques complices. Par là, la discordance primitive entre les éléments psychiques va s'accroître, et, en même temps qu'elle s'accroît, elle se régularise. Tout l'ensemble d'idées, de paroles et d'actes qui compose la fausse dévotion est bien plus en désaccord que les vagues pratiques qui l'avaient précédée avec la nature vraie de l'hypocrite. Mais sa nature feinte et sa nature vraie correspondent de mieux en mieux à des conditions de vie différente; l'une s'étale, l'autre se concentre, l'une est toujours visible au

dehors, l'autre règne à l'intérieur et elles ne sortent guère de leur domaine spécial, tant que l'une des deux ne vient pas, en l'emportant définitivement, faire cesser la simulation.

Pareillement un être nerveux est froissé par des railleries ou des reproches. Il en résulte une discordance entre les impressions reçues et les sentiments intérieurs. A cette discordance il va en substituer une autre, plus développée. La sensibilité a été refoulée, il va la refouler encore plus. Il ne l'exposera plus aux chocs hostiles de la réalité et ne la laissera plus repousser par les autres. Il la comprimera lui-même, et cette tendance à ne plus exprimer au dehors le sentiment qui a excité l'opposition ou le rire, il va le généraliser et l'appliquer à tous ses sentiments. Il va feindre une impassibilité générale qui sera en complète opposition avec sa nature impressionnable. Et la discordance primitive, comme dans le cas précédent, s'accroît encore et se régularise de même.

§ II

Mais en même temps que la discordance s'exagère, elle est utilisée. Et elle ne peut être utilisée qu'à cause de son exagération même, et son exagération ne s'est produite que pour l'utiliser.

C'est en effet l'ensemble du moi qui profite de cette discordance, et c'est quelquefois la tendance même qui est le plus directement contrariée. Ce sont les sentiments délicats qui s'abritent derrière la fausse impassibilité et qui peuvent se déve-

lopper grâce à elle. Ce sont les passions les plus condamnées par la religion à qui l'apparence pieuse va permettre de se satisfaire plus confortablement. Quelquefois aussi c'est l'ensemble de la personnalité qui sera plus directement ou plus spécialement favorisé.

La désharmonie encouragée et développée suppose un fond commun harmonisé sur lequel se développent les deux groupes de phénomènes qui s'opposent et tendent à se réduire l'un l'autre. Ce fond commun, c'est tantôt une tendance bien organisée, c'est aussi un ensemble de tendances, une de ces fédérations qui sont les grands éléments du moi, c'est aussi parfois la personnalité dans sa réalité synthétique.

Nous trouvons donc au début une activité incohérente et indépendante des éléments psychiques. Ces éléments qui s'opposent se rattachent cependant, chacun de son côté, à des tendances alliées, à une même personnalité. Ils sont comme les branches divergentes d'un même tronc. Et le moi ne trouve pas de meilleur moyen de les faire contribuer à son unité, à son équilibre que de les développer chacun dans leur sens propre, en les opposant virtuellement de plus en plus, mais en empêchant cette opposition de développer ses effets, par l'adaptation de chacun des groupes d'éléments psychiques divergents à des fonctions spéciales et à des circonstances particulières. Ainsi souvent, au lieu de se nuire, les deux groupes aident réciproquement à leur développement et à leur prospérité et contribuent tous deux à l'équilibre du moi. Ceci évidemment ne se réalise pas toujours, la finalité psychique étant imparfaite et grossière, mais telle est la tendance principale et la réussite

occasionnelle de la simulation sous sa forme abstraite et générale.

Ainsi la simulation est un de ces cas si nombreux et qui indiquent sans doute une sorte de nécessité, où l'harmonie est conditionnée par la discordance. J'en ai déjà étudié ailleurs un certain nombre (1). Il pourrait être intéressant d'en rapprocher le mensonge en général. Nous trouverions des analogies telles que nous serions, je pense, obligés de conclure une fois de plus, et pour de nouvelles raisons à la généralité de la simulation. L'invention, par exemple, pour prendre un fait très général, est tout à fait comparable à la simulation. Elle aussi suppose une désharmonie primitive et des développements assez longs. Elle tend sans doute à l'harmonie finale et à l'harmonie complète. Mais nous avons vu que la simulation y tend aussi jusqu'à un certain point, et qu'elle peut préparer et annoncer une transformation plus complète de l'être. Et si cette harmonie ne se réalise pas parfaitement par la simulation, on peut dire aussi que l'invention ne la produit jamais sous une forme complète et que sa réalisation totale serait, à vrai dire, contradictoire.

§ III

Bien que le côté social de la simulation ne rentre pas directement dans notre sujet, nous avons été pourtant obligés d'en parler assez souvent. En effet nous voyons le milieu social pré-

(1) Voir par exemple, le chapitre sur l'illogisme dans *Esprits logiques et esprits faux*, et *la Psychologie de l'invention* (Paris, F. Alcan), et mon article sur la *Psychologie du calembour* (Revue des Deux-Mondes, 1897).

parer la simulation, la provoquer, la rendre nécessaire, puis s'en faire le complice et l'aider à porter ses fruits. C'est lui qui produit assez souvent la discordance primitive. Mais aussi bien il se mêle à toutes les phases de son évolution. Je ne puis examiner ici la façon variée dont il se comporte. Quelques mots seulement sur un point spécial donneront une idée, suffisante pour le moment, de son action.

La simulation effectuée est le point de départ d'un travail plus ou moins considérable dans l'entourage du simulateur. Par exemple, la généralisation d'une manière d'être naturellement subordonnée, l'empire apparent donné à quelques éléments psychiques provoquent chez l'observateur dupé une généralisation plus marquée encore dans sa représentation du simulateur. Cette systématisation chez le dupé est le but de la systématisation du simulateur, parce qu'elle est le moyen qui permettra à la première de donner les résultats attendus. La généralisation de la piété est infiniment plus étendue, plus rigoureuse et plus pure dans l'idée qu'Orgon se fait de Tartufe, dans le Tartufe représenté, que dans le Tartufe réel.

Cette généralisation idéale et représentative, qui se développe chez les observateurs, qui reproduit avec plus de régularité la généralisation correspondante du simulateur, et qui s'approche bien plus qu'elle de la perfection, c'est la caractéristique de la simulation qui réussit. Parfois elle échoue, et alors la généralisation subjective correspond à peu près à la généralisation réelle. Parfois aussi cette généralisation d'une qualité dans le personnage représenté est une sorte d'illusion à peu près spontanée qui ne correspond à rien de volontairement préparé.

C'est un cas que nous avons rencontré çà et là. Des faits de ce genre attestent la nature sociale de la simulation individuelle qui n'a de sens d'ailleurs et de but que pour et par la vie sociale. La simulation pour soi-même s'y rapporte encore visiblement.

Et c'est aussi l'état social qui détermine la forme de la simulation et lui trace sa voie. Une civilisation religieuse produit les Tartuffes et les fanfarons d'impiété, une civilisation militaire produit une simulation de vertus guerrières. Tous les grands courants intellectuels ou sentimentaux engendrent une série de mensonges variés et portant sur toutes les formes de l'être humain. Tour à tour les gens affectent l'impassibilité féroce ou la sensibilité larmoyante, l'amour de la nature ou le goût des extrêmes raffinements de la civilisation, des perversions même qui la corrompent et l'achèvent, l'admiration pour nos classiques ou pour des écrivains étrangers, pour la musique italienne ou la musique allemande. Et nos modes mêmes font constamment mentir le corps, rectifiant ou exagérant les courbes du corps de la femme, élargissant aux hommes les épaules. L'accommodation constante à un idéal, de quelque nature qu'il soit, idéal de prêtre, idéal d'artiste, idéal de couturière, est une inépuisable source de simulations instinctives comme aussi de mensonges conscients vis-à-vis des autres, vis-à vis de nous-mêmes.

§ IV

Ce double mouvement, de simulation d'une part et d'illusion de l'autre, est universel et ininterrompu. Sans cesse nous trompons et nous sommes trompés. Ces erreurs et ces men-

songes, par certains de leurs caractères, rendent possible la vie sociale.

Chacun en somme tend ainsi à se créer à lui-même le monde idéal dont il a besoin pour vivre, pour se développer, pour être heureux. Il tend à créer pour les autres un monde idéal et illusoire, tel que ceux-ci soient portés à lui créer à leur tour le monde réel qu'il désire. Pour cela il leur procure des illusions qui leur facilitent la vie à eux-mêmes et que ceux-ci reçoivent, développent et amplifient selon leur goût.

Tel est par exemple l'effet de la politesse. La politesse est un mensonge continu par lequel chacun tend à créer pour les autres un monde d'illusion, facile et agréable, un monde d'harmonie superficielle, afin d'être placé par eux, à son tour, dans un monde semblable. La vertu agit de même à une plus grande profondeur et avec une efficacité plus réelle. Par la vertu nous faisons croire aux autres que nous sommes réellement bons, que cet univers est harmonieux, nous les situons dans un monde supérieur, et, somme toute, tel qu'ils se le représentent, à peu près fictif, car la vertu ne ressemble guère à l'image que s'en crée celui qui l'admire. C'est là un ensemble de simulations altruistes.

Il existe aussi une simulation égoïste et menaçante. Ce n'est plus l'harmonie, c'est la menace de la désharmonie qu'on simule alors pour effrayer les autres et les décider à nous donner les apparences que nous désirons, de peur que nous leur refusions à notre tour celles qu'ils convoitent. La bouderie, les essais d'intimidation, les ostentations de bravoure et l'étalage exagéré de notre susceptibilité décèlent cette pratique. D'au-

tres simulations sont indifférentes, esthétiques, altruistes ou égoïstes à la fois. Et de tout cela naît un marchandage de grimaces qui est une bonne part de la vie sociale.

Chacun vit ainsi isolé dans un monde imaginaire créé par la simulation des autres et par ses propres illusions. Il abrite derrière des mensonges et des erreurs sa vie intime, qui ne pourrait supporter l'éclat du grand jour, les heurts inévitables, les chocs brusques et les inimitiés universelles que nul ne pourrait éviter. La société coordonne tant bien que mal tous ces éléments disparates en leur imposant cette dissimulation nécessaire, cette inéluctable simulation, ces erreurs complices sans lesquelles elle s'anéantirait sans doute. Et ce système d'illusions et de mensonges finit tout de même par créer une réalité quelque peu harmonique, à cause même des discordances de la simulation qui réparent ou annulent, compensent d'une manière vacillante et troublée, de plus graves désaccords.

De même qu'il y a toujours quelque sincérité au fond de la simulation et quelque exactitude en toute erreur, il y a quelque harmonie aussi dans cette agglomération de mondes illusoires et disparates que constitue la foule des individus. L'illusion de l'un, sans être l'illusion de l'autre, et tout en la contredisant, l'aide parfois, l'appuie et la confirme. Des faits très simples le font aisément comprendre. Deux personnes ne s'estiment point, mais chacune d'elles est persuadée qu'elle est hautement considérée par l'autre. Elle croit devoir en retour témoigner à celle-ci au moins quelques égards de pure forme, ou même elle éprouve à son égard une certaine sympathie ou un peu de bienveillance. Ainsi sur une discordance grave une simulation dou-

ble et une double illusion établissent une harmonie imparfaite mais réelle. Si l'on généralise ce procédé en tenant compte des changements nécessaires, des formes infiniment variées qu'il peut s'adapter, on expliquera par lui une grande partie de l'harmonie sociale, et, sans doute, une partie essentielle.

§ V

Si nous sommes isolés dans le monde des autres hommes, nous ne le sommes pas beaucoup moins en nous-mêmes. Nous nous enchantons continuellement d'illusions sur nos sentiments, nos idées, et notre caractère, et j'y ai assez insisté tout à l'heure. Et nous nous trompons exactement comme nous trompons les autres et par le même mécanisme. Nous prononçons mentalement certaines paroles, ou nous accomplissons certains actes, pour nous faire croire à nous-mêmes que nous sommes animés des vertus qui nous paraissent les commander. Nous nous obligeons, en vue d'un but identique, à éprouver certaines émotions, dont nous nous exagérons aisément la signification et la force.

Parfois l'illusion est spontanée. Elle consiste en une interprétation erronée que nous faisons, après coup, de nos actes, ou même de nos sentiments. L'esprit est alors l'observateur maladroit qui poussé par l'affection ou la haine, le besoin d'admirer ou de mépriser, ne peut arriver à distinguer la vraie nature de celui qu'il juge. Parfois aussi l'esprit est le simulateur ; il

collabore activement à se tromper, avec une conscience sourde, ou avec une complaisance inconsciente, comme il agit, en d'autres cas, pour tromper les autres. Si même il a élaboré des théories sur les nécessités de la vie sociale, sur le rôle de l'illusion, il peut en venir à se duper lui-même volontairement et consciemment. Ainsi nous retrouvons dans l'esprit même la comédie sociale, l'alliance complaisante et un peu honteuse d'elle-même, un peu ignorée aussi, du simulateur et de la dupe. C'est que l'esprit est une société d'éléments psychiques, de tendances et de groupes de tendances.

Qu'ils portent sur nous ou sur les autres, l'illusion et le mensonge présentent le même caractère d'utilité, d'adaptation réciproque, de finalité. Dans l'intérieur du moi cette finalité est imparfaite, moins qu'ailleurs, mais pour des raisons analogues. L'activité indépendante des tendances, des éléments la provoque, mais lui nuit aussi. Souvent le désir de certaines qualités nous porte à les simuler vis-à-vis de nous-mêmes, mais, souvent aussi, c'est la crainte de certains défauts qui nous porte à croire que nous les avons, et qui, si nous sommes timides, nous empêche de développer nos qualités. La crainte de simuler, ici, une qualité, engendre une simulation dangereuse, celle du défaut opposé.

Il est aussi naturel, aussi utile et, en plusieurs sens, aussi nécessaire de se duper que de tromper les autres. Et il résulte de cette simulation constante que chacun est, même en lui-même, dans un monde étranger et trompeur. Nos idées, nos sentiments, nos impressions sont obligés, pour vivre, de se masquer, de s'affubler d'une nature d'emprunt, de se rendre

méconnaissables. Et leurs compagnons se prêtent souvent à cette supercherie. Aussi laissons-nous volontiers vivre et prospérer en nous, sous le couvert d'une simulation dont nous sommes complices, des croyances et des tendances que nous n'oserions avouer. Personne de nous ne se laisserait aller volontiers à ses désirs et à ses réflexions s'il voyait où ils le mènent, s'il les connaissait vraiment. Darwin n'aurait probablement pas accepté son idée de la transformation des espèces par la sélection naturelle s'il en eût clairement aperçu la nature. Tel homme d'État, qui se dévoue pour faire triompher une de ses conceptions, la rejeterait avec horreur s'il en apercevait les suites logiques ; mais elle le trompe, elle simule l'innocence, et lui se laisse tromper, par faiblesse, par vanité, par intérêt ou par ambition, par amour pour cet enfant méconnu de son intelligence.

Nous transformons si bien notre propre moi, que parfois nous ne le reconnaissons plus. En vivant en nous, tout ce qui est nôtre se transforme et nous apparaît à travers un voile d'illusions et de conventions. Le passé nous dupe ainsi, et l'avenir nous leurre pareillement. Notre moi s'illusionne constamment sur ce qu'il contient aujourd'hui, il se trompe davantage sur ce qu'il était hier ou il y a vingt ans, et plus encore sur ce qu'il sera demain ou plus tard, s'il est encore. Nous avons quelquefois la révélation de ce désaccord intime. Notre moi nous apparaît parfois comme un étranger, quand le désaccord devient trop fort. Et quelques-uns admettent alors l'intervention d'un dieu ou d'un démon qui les inspire, comme un citoyen zélé peut croire vendu à l'étranger le compatriote qui pense

autrement que lui (1). Et parfois une sorte de honte nous prend quand un vieux souvenir bien conservé nous assaille à l'improviste, quand une ancienne lettre relue, un paysage retrouvé ressuscitent soudain en nous, avec leur ton d'autrefois, des impressions disparues, dont il ne nous restait que des images pâlies et truquées. Nous sommes gênés devant cet étranger si intime, qui revient en nous comme chez lui, et qui ne ressemble guère au moi dont nous avions gardé le souvenir synthétique toujours retouché. Les regrets, les remords sont des effets de cette discordance, qui s'impose malgré les conventions auxquelles se soumettent nos éléments psychiques. Chaque état d'esprit, chaque élément de notre moi, et sans doute chaque élément d'élément, est toujours à quelque degré isolé, méconnu, dupé et dupeur à la fois dans cette série plus ou moins systématisée de faits qui constitue notre vie mentale, comme chaque individu est isolé, illusionné et trompeur, dans le système d'esprits en activité qui constitue la vie sociale. Et l'ensemble synthétique de ces éléments, le moi, intervient pour régulariser ces simulations, pour les diriger, pour les provoquer et pour les subir aussi à peu près exactement de la même manière que la société intervient dans la genèse et dans l'utilisation des simulations de l'individu.

(1) Il s'ensuit que c'est l'absence de maquillage qui peut parfois nous empêcher de reconnaître comme nôtres certains états de conscience. Précisément parce que nous les percevons trop bien, sans pouvoir leur imposer la marque convenue du moi, nous refusons de nous les attribuer. Il nous faut souvent, ou méconnaître leur nature, ou méconnaître leur origine, c'est-à-dire, de façon ou d'autre, nous tromper sur eux.

CHAPITRE III

La nécessité de la simulation et la façon dont on doit l'interpréter.

§ I

La simulation est-elle essentielle à la vie humaine ? Pouvons-nous, au contraire, prévoir, et, si l'on veut, espérer sa disparition ? Elle n'est certainement immuable ni en qualité ni en quantité. Elle se transforme selon les époques, les âges, les sexes, les caractères de la société et de l'individu. De plus, elle semble parfois diminuer. Nous pouvons constater la disparition d'un certain nombre de duperies. Il nous arrive d'en reconnaître, soit chez nous, soit chez les autres, et, par conséquent, sinon de les supprimer tout à fait, au moins d'en amoindrir l'importance et par là, de tendre à en diminuer la réalité, par une action plus ou moins indirecte. On pourrait penser que les contacts sociaux, en se multipliant, en se faisant plus compliqués et plus intimes, feront écailler et tomber ce vernis d'hypocrisie qui nous recouvre tous. L'évolution des sociétés substituerait de plus en plus à l'harmonie troublée, à l'émiettement et à l'isolement réels que nous avons reconnus,

une systématisation à la fois plus ample et plus serrée, un accord plus réel des individus tels qu'ils sont en effet.

C'est là un rêve contradictoire. Il se peut que certaines simulations disparaissent, mais alors même que ce que nous appelons hypocrisie aurait complètement disparu, ce qui est peu vraisemblable, les choses n'auraient point changé autant qu'on le suppose. Le mensonge, la simulation, l'illusion sont des formes, des manifestations de caractères généraux inhérents à tout esprit, à toute vie, à toute réalité. Je ne les ai examinés ici que pour une seule de leurs incarnations. Même sous cette forme concrète, elles paraissent très vivaces. Je ne vois pas qu'il soit possible de réduire à rien les raisons générales de l'universalité de la simulation que j'ai données au cours de cette étude. Tant qu'il y aura à la fois dans l'homme et dans la société de la discordance et de l'harmonie, une tendance à la systématisation et des obstacles à cette tendance, la simulation paraît devoir s'imposer, et l'on ne peut croire ni même concevoir, que ces conditions du mensonge seront jamais supprimées, qu'il existera un être, individuel ou social, sans harmonie ou sans discordance. Un être sans systématisation, un être sans discordances, ce sont deux suppositions également contradictoires et inacceptables. Mais nous comprendrons mieux, plus tard, la nécessité absolue de la simulation dans le caractère en la rattachant à une étude générale de la contradiction et du mensonge, à un groupe de faits très abstraits et de lois universelles.

§ II

A présent, une dernière question se pose. Nous avons trouvé partout de la fiction et du réel, des qualités qui prennent l'apparence de qualités opposées. Mais en quoi consiste cette fiction, et qu'est-ce que cette réalité, qu'est-ce même qu'une « qualité », voilà peut-être ce qui ne ressort pas avec évidence, et même ce qui semble sans doute moins net et moins clair, quand on le regarde de près. Je ne veux pas aborder ici des questions purement métaphysiques comme celle de la réalité en général et de l'idéalisme subjectif. C'est là une doctrine, à mon sens, ruineuse, mais ce n'est pas le moment de le montrer, ni de rechercher quelle est la conception qu'il lui faut préférer. Ce qui nous importe, c'est d'examiner les questions qui se posent à nous, au point de vue de la psychologie générale.

Il me semble que ce qui ressort d'emblée de l'examen des faits, c'est la singulière relativité de ce que nous appelons les qualités du caractère. Les idées que l'on se fait communément à ce sujet paraissent tout à fait inexactes dans leur apparente précision.

Malgré tous les enseignements de l'expérience que l'on ne peut absolument méconnaître, mais dont on se garde de tirer les conclusions légitimes, on paraît croire que les qualités sont des choses bien définies, reconnaissables, précises, traduites par des manifestations non équivoques.

Quand on serre la réalité d'un peu près, on aperçoit la vanité de cette opinion. Il semble bien que rien n'existe réellement

de ce que l'on considère comme les qualités du caractère. Il est à peine besoin de dire que ce n'est pas dans le témoignage intérieur de la conscience, ni même dans les émotions réellement éprouvées que nous pouvons leur trouver des bases solides. J'ai assez insisté sur les inévitables et universelles illusions du sens intime pour me borner ici à les rappeler. Mais même nos émotions les plus authentiques ne peuvent nous révéler le sens et la portée d'un acte, tellement nous les comprenons peu et tant nous les éprouvons souvent à contre-sens. Rien n'empèche un homme d'éprouver une sorte de pitié attendrie pour ceux qu'il va ruiner ou tuer, et de croire que cette pitié dicte ses actes et en invoque le sens. Dans presque tous les cas où nous sommes émus, nous jugeons à contre-sens notre émotion et les actes auxquels elle s'associe. Sans doute on a dit, on a cru, ce qui est vraiment remarquable, que notre intention nous était directement connue, et qu'elle faisait seule la valeur de nos actes et attestait nos qualités. En fait, nous ne la connaissons pas, nous nous trompons constamment sur elle, et, d'autre part, elle est un facteur souvent secondaire dans la valeur et le sens de notre action, et ce qu'elle atteste, c'est surtout l'influence superficielle de certaines conventions sociales qui nous forcent à appeler de tel ou tel mot le désir qui nous fait agir, sans que nous cherchions vraiment à nous informer de sa nature.

§ III

A défaut du sens intime, l'observation objective peut, semble-t-il d'abord, nous renseigner sur les tendances. Nous voyons un

homme agir de manière à rendre les autres heureux ou malheureux, nous constatons qu'il risque sa vie pour défendre une idée, qu'il se ruine pour venir en aide aux siens. Il y a là une base solide d'appréciation.

Eh bien, cette base-là même est absolument impuissante à soutenir l'opinion commune. D'abord, elle est insuffisante. Ce que nous voyons, ce que nous constatons d'un acte est bien peu de chose, très souvent. Nous n'avons que rarement pu comprendre sa genèse, voir comment il s'est préparé, quels désirs l'ont insidieusement amené ou fait brusquement surgir, quels sont ses rapports avec les tendances, et quelle partie de la personnalité il exprime. D'autre part, nous pouvons rarement aussi voir où il aboutit, et où il devrait normalement aboutir, ce qui est plus important. Nous ne pouvons suivre ses effets de proche en proche dans l'avenir infini. Et pour le peu que nous en voyons, nous ne sommes pas capables, en bien des cas, de dire s'il découle normalement, logiquement de l'acte commis, et des tendances qui le produisirent, ou bien s'il y a eu hasard, chance heureuse ou malheureuse, qui a fait dévier le cours des événements. Encore ceci, même pour quelqu'un qui connaîtrait une énorme quantité de détails qui nous échappent, ne pourrait-il sans doute être déterminé toujours avec précision. Peut-être même, en certains cas, la question insoluble ne l'est-elle que parce qu'elle n'a réellement aucun sens.

§ IV

Le Christ meurt sur la croix. Admirable dévouement, dit celui-ci. Fâcheuse folie, pense l'autre, ou bien obstination étroite et bornée. On discutera là-dessus en montrant les grandioses suites de cette mort ou les malheurs que nous a valus le christianisme. Sans entrer dans toutes les discussions qui peuvent nous laisser toujours ignorer le rapport de la mort du Christ à l'établissement et au développement des institutions chrétiennes et à tous les événements qui s'y rattachent, la somme des biens et des maux qu'elle a entraînés et ce qui se serait passé en un monde où elle ne fût point advenue, nous ne pourrions avoir une idée bien précise et bien complète qu'à la condition de savoir tout ce qui se passera, sinon jusqu'à la fin du monde, au moins jusqu'à la fin de l'humanité, et de pouvoir apprécier convenablement tout cela. Tant que l'ignorance subsiste, la diversité des opinions est inévitable et en somme légitime. Sans doute, selon nos croyances personnelles nous porterons tel ou tel jugement sur l'acte du Christ mais précisément nous ne pouvons l'apprécier qu'au moyen de croyances incomplètes et forcément erronées.

On pense évidemment qu'il n'est pas besoin de savoir tant de choses. Nous voyons les actes et leurs tendances immédiates, nous les rapportons à un ensemble de règles sociales convenues qui nous servent à les interpréter. Cela suffit sans aller chercher si loin des raisons d'affirmer ou de douter. Un assassinat

suivi de vol est incontestablement le produit de la brutalité ou de l'avidité. Les bienfaits prodigués sont un signe de bonté, d'humanité, d'altruisme.

Hélas, les choses ne sont point si simples. L'assassinat peut être dicté par un sentiment d'amour-propre, par le besoin de manger, par le désir de briller aux yeux d'une femme, même peut-être par des impressions de justice sociale (je n'examine pas si cette justice est bien ou mal comprise), par une foule de sentiments qui commandent, en d'autres circonstances, des actes qualifiés d'héroïques. Et les dons, les largesses peuvent signifier l'ostentation ou l'imprévoyance.

Et même peut-on dire que ces actes, même si nous les connaissions très bien, et si nous en pouvions mesurer les conséquences, nous révèleraient des qualités réelles ? Je ne le pense point. Qu'est-ce que la bonté, par exemple ? L'amour éclairé des autres, dira t-on, le désir de faire passer leur bien avant le nôtre. Sans m'arrêter à cette considération que *leur* bien devient en ce cas *notre* bien puisqu'il est désiré par nous, je ferai remarquer que, généralement, le résultat de la bonté n'est point sûr et que pour qu'elle méritât son nom, il faudrait pourtant qu'il le fût. Toute bonté a généralement son envers. Est-ce être bon que de pardonner à ceux qui nous ont offensés ? C'est être bon pour les offenseurs, sans doute, — et encore cela n'est pas sûr — mais ce n'est pas l'être pour tous ceux qui seront ou qui pourront être offensés encore à cause de ce pardon.

Deux choses constituent une qualité, d'abord la nature de l'esprit, la systématisation régulière qui le porte à agir dans un sens donné, et en second lieu les conséquences logiques et ncr-

males de cette action. Or nous ne pouvons jamais connaître assez pour nous prononcer définitivement ni les conditions psychologiques et sociales d'un acte, ni ses conséquences.

Nous ne pouvons donc jamais affirmer absolument l'existence d'une qualité, si nous voulons être précis. Bien plus, nous n'avons pas de raison de croire que des qualités telles qu'on les conçoit communément existent en réalité.

Cela tient en grande partie à la complexité et à l'incohérence actuelle de la vie sociale et de la vie psychique. Nous pouvons parler avec précision des propriétés de l'oxygène et de ses réactions. Elles sont sensiblement fixes, toujours les mêmes dans les mêmes conditions, et ces conditions sont assez simples pour que nous puissions les réaliser et apercevoir la permanence des lois qui les expriment.

Il en est tout autrement pour les qualités de l'esprit, qui seraient en somme les modes permanents de réaction de cet esprit. Les circonstances dans lesquelles ces réactions se forment sont trop compliquées et trop variables, ces réactions elles-mêmes sont trop enchevêtrées, leurs antécédents et leurs effets ont des formes trop variées pour que la régularité des réactions qui témoigne des qualités puisse être obtenue. De plus les apparences semblables que prennent des réactions de natures très différentes, apporte une insurmontable complication, une indécision irrémédiable compatible d'ailleurs avec le déterminisme le plus absolu si l'on y tient. Enfin notre jugement même est ici influencé et faussé par une foule d'habitudes et de conventions, et l'instrument de nos recherches, notre intelligence est elle-même détournée par

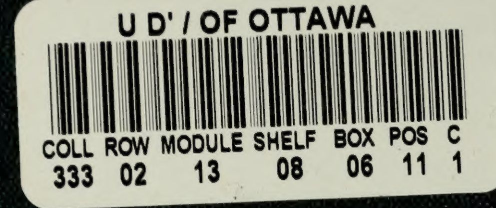
les simulations qu'elle devrait constater en dehors d'elle.

C'est donc en un sens tout relatif qu'il faut prendre les qualités de l'esprit. Leur valeur reste surtout conventionnelle et pratique. Elles se apportent à un état social donné ainsi qu'à la mentalité de ceux qui les apprécient, et avec laquelle elles varient. Dire de quelqu'un qu'il est bon, qu'il est modeste, c'est bien moins constater un fait ou un ensemble de faits psychiques qu'apprécier simplement ses actes au moyen de conventions, de règles sociales admises, de préjugés qui ont force de loi. Et il ne saurait en être autrement! Les qualités dont nous parlons toujours peuvent être en partie réduites à quelques manières d'être très générales et qui n'intéressent presque personne. J'ai tenté ailleurs quelques réductions de ce genre, en montrant le rôle des grandes formes psychiques d'inhibition et de systématisation dans le mécanisme de ces qualités. Mais elles sont aussi un résultat social, l'apparence créée par des siècles d'habitude et de routine.

Aussi sont-elles essentiellement, à ce point de vue encore, des simulations, et ne peuvent-elles être autre chose. Nous retrouvons encore par une voie différente notre même conclusion. Lentement cette simulation prend un aspect un peu différent sans doute de celui qu'on lui attribue. Si l'intervention des préjugés, des formes mentales créées par une civilisation, si l'imbroglio si peu régulier de tant de fils psychiques et suprapsychiques la rend nécessaire et fatale, elle tend aussi à faire d'elle une réalité conventionnelle et à certains égards factice. La simulation n'est pas non plus ce qu'on croit. Il n'en peut être autrement. Les qualités auxquelles le mensonge veut nous

faire croire ne pouvant pas être réelles, celles qui sont simulées diffèrent moins d'elles qu'on ne le croit. Les qualités, même à leur maximum de vérité, sont toujours simulées, elles sont une apparence illusoire, les qualités fausses, simulées, ont donc, à un degré seulement un peu moindre, le même genre de vérité que les autres. Et c'est ainsi que nous apercevons encore, dans une perspective différente, cette loi que nous avons souvent remarquée déjà, de la réalité qui se cache et qui se prépare au cœur de toute simulation. Et à mesure que décroît la réalité des qualités, décroît aussi la réalité de la simulation. A certains égards la simulation elle-même est simulée.

21-12-04. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 13 08 06 11 1

